Charline88

La vie entre parenthèses

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

La vie entre parenthèses

© Le jardin d'Aphrodite - Juin 2017

Sommaire

Un étrange univers **3**

Les jours interminables **25**

Liberté, ou le renouveau **47**

Le monde de la nuit **65**

L'art et la manière **87**

Démesure et luxure : la honte ? **107**

Doutes et colères **131**

Vers demain **153**

Un étrange univers

Le bruit des grilles et des clés qui les ferment est horrible. Trois mètres et demi de long sur trois de large, voici le nouvel univers de Sacha, trente-cinq ans. La jolie brune, dès que la porte s'est refermée, ne retient plus ses larmes. Sur le sol, à ses pieds, elle a jeté plus qu'elle ne l'a posé l'étrange baluchon fait de couvertures d'un vert unique. Dans celles-ci, un sachet de plastique contenant un tube de dentifrice, une brosse à dents, un peigne, un savon. À côté de ceux-là, un rouleau de papier toilette, un sachet de serviettes périodiques, et dans les draps râpeux mais propres, une serviette éponge et un gant.

Ce paquetage lui a été remis après qu'elle a été minutieusement fouillée, complètement à poil, humiliation gratuite d'un système qui se veut impersonnel au possible. Cette fouille, la femme dans son uniforme – une gardienne au visage sévère – lui a précisé qu'elle se renouvellerait à chaque mouvement hors de la pièce où elle vient de l'enfermer. Sacha sent que sa vie rétrécit, que sa vie ne lui appartient plus vraiment, et les sanglots qui la secouent sont les effets directs de ses pensées les plus sombres.

Dans la pénombre de la piaule minable qu'elle vient d'intégrer, elle n'ose plus bouger. Devant elle dans un coin de la chambre, un lit à deux étages, et sur celui du haut une forme qui bouge. Elle ne sera donc pas seule pour la nuit. C'est bien ou pas ? Elle n'a aucunement la force de se poser la question. Du reste, c'est juste un germe d'interrogation qui lui effleure l'esprit. Son cauchemar qui

persiste, elle va se réveiller et en sourire ! C'est sûr qu'elle dort et que cela n'est qu'un mauvais rêve.

— Tu ne vas pas rester là toute la nuit ! Allons, viens. Ouvre ton « paquot ». Je vais t'aider à faire ton pieu. Tu sais, on est toutes passées par là, par cette première mauvaise nuit, par l'arrivée, la case départ du Monopoly. Je t'aide à faire ton lit et je te prépare un bon café... enfin, un *Ricoré* ; ici, nous n'avons rien d'autre.

Sacha ne fait pas un geste, prostrée debout, alors que la forme dans le lit du haut saute sur le sol à ses côtés. La femme qui s'approche d'elle a l'air d'avoir l'âge de sa mère. Ses cheveux sont presque blancs, à moins que dans la faible lumière elle ne les voie ainsi. Elle n'arrive pas à faire un mouvement, celui qui libérerait un peu de cette tension qui la tétanise au point de ne plus pouvoir bouger. L'autre vient de lui tendre la main pour la poser sur son épaule.

— Moi, c'est Marie-Thérèse. Et toi ?

Quel effort pour ouvrir la bouche et laisser échapper un filet de voix secoué par des trémolos que les larmes font vibrer...

— Sa... cha.

— Alors Sacha, si j'ai bien compris, je ne vais pas te souhaiter la bienvenue, mais... tu peux compter sur moi pour te soutenir ; ici, on se serre les coudes, et puis on s'habitue à tout. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Et si on faisait ton lit ?

— Euh, je suis perdue... Mon dieu, c'est un cauchemar, je vais me réveiller, c'est sûr !

— Ben, je ne sais pas si tu cauchemardes, mais je t'assure que moi je suis bien réelle ! Allons, viens, ouvre les couvertures et nous allons ranger tes affaires. Il faut que nous dormions un peu. En tout cas, tu es bien trop mignonne pour moisir en taule.

La femme un peu rondelette qui ouvre les pans serrés des couvertures s'empare rapidement des deux draps bien pliés et d'une housse de matelas de toile grise. Elle déploie la housse et la passe sur une paillasse en mousse rose pâle. Puis aidée par Sacha qui a enfin

retrouvé un semblant de vie, elle s'affaire à rendre le lit opérationnel. Quand c'est fini, elle désigne un placard de bois au mur.

— À droite, ce sont mes trucs ; la partie gauche sera donc pour toi. La règle, ici : personne ne fouille dans les affaires des autres. OK ? D'abord, tu verras que les matonnes le font mieux que nous. Les fouilles de cellules sont régulières et fréquentes. Alors tu ne caches rien de prohibé là-dedans. Si tu veux planquer quelque chose, je te montrerai comment on fait.

Sacha suit cette conversation sans rien comprendre. Cette compagnie forcée, cette femme qui n'arrête pas de parler alors qu'elle voudrait juste se noyer dans ses pensées, comment va-t-elle pouvoir vivre ceci ? À partir de maintenant, elle est entre parenthèses sa vie. C'est comme un coup de fatigue soudain qui l'oblige à s'asseoir sur ce bat-flanc qui va désormais lui servir de couche. Combien de temps va-t-elle rester là ? Les larmes reviennent, plus serrées encore que lors de son entrée dans ce... cet antre du diable.

— Tiens, voilà un mouchoir ; ne pleure donc pas pour ça : nous sommes toutes passées par ce chemin de croix. C'est la première fois que tu tombes ?

— ...

— Que tu viens en prison, quoi ! Oui, c'est sûr que c'est la première fois pour toi : tu es paumée et ça se voit. Tu ne vas pas faire une connerie cette nuit, hein ?

— Une... conne... rie ?

— Oui, essayer de te...

Les larmes qui coulent sur le visage de Sacha l'empêchent de répondre, et du reste a-t-elle seulement compris la question ?

— Tu as mangé, au moins ? Je vais faire deux cafés et nous allons grignoter. Tu veux un morceau de pain et un bout de fromage ?

La nouvelle se contente de secouer la tête en signe de dénégation. Marie-Thérèse maudit presque la gardienne qui lui a collé l'arrivante dans sa cellule. Elle n'a pas l'âme d'une nounou, mais elle ne va pas non plus laisser la gamine se foutre en l'air. Enfin, elle sent bien que

la pilule est dure à digérer. Elle se dit que c'est toujours difficile la première fois, puis on s'habitue. Elle a presque envie de serrer contre elle cette belle jeune femme brune qui est secouée par des sanglots. Qu'est-ce qui a bien pu amener ici cette beauté aux yeux rouges ? Mais ne pas poser de questions, c'est la règle dans ce milieu.

L'odeur qui se répand dans le cube de béton n'est pas vraiment celle d'un vrai café. Le verre que pousse cette Marie-Thérèse devant Sacha est pourtant rempli d'un liquide fumant, noir et odorant. La main de l'autre occupante des lieux avance un paquet de *Petits Lu* vers Sacha.

— Si tu veux du sucre, il est là.

En disant cela, elle désigne du doigt une boîte de *Ricoré* qui contient quelques petits rectangles bruns.

— Sucre de canne ! Je le cantine. Tu te sers : ça te fera du bien de boire du chaud et de manger un biscuit. Après ça, au pieu ! Demain, moi je travaille à l'atelier. Je ne te demanderai rien, juste de me promettre que tu ne feras pas de connerie.

— Non, non je ne ferai rien de mal.

C'est dit d'une toute petite voix, alors qu'entre les mains de Sacha tremble le verre pendant qu'elle le porte à ses lèvres.

— Bien alors. Ici, la parole donnée suffit. Je te fais confiance : tu as l'air d'une bonne fille. Demain, ça ira mieux. Bon, ce n'est pas tout ça, mais il faut que je dorme ; et toi aussi, apparemment. Buvons notre jus, et vite au dodo.

Le silence, le grand silence qui s'installe n'est entrecoupé que par les reniflements de Sacha et le bruit des lèvres qui aspirent les cafés. Quand Marie-Thérèse repose son verre sur la mini table de la chambre, Sacha n'a qu'à peine commencé le sien. Elle aspire une dernière gorgée de ce breuvage chaud puis repose elle aussi la tasse improvisée. Dans la nuit, d'étranges grincements, des cris aussi qui parviennent, étouffés, dont on ne sait où.

— N'aie pas peur : nos anges gardiens veillent sur nous. Ce que tu entends, ce sont les matonnes qui font leurs rondes ; mais nous

parlerons de tout cela demain, tu veux bien ? Allez, ma belle, tu dois te coucher et nous éteindrons la lumière. Il faut que je dorme.

Alors la nuit se referme sur cet espace figé et sur le désespoir de Sacha. Elle se dévêt dans l'obscurité, ne gardant sur elle que son soutien-gorge et sa culotte, se coule entre les draps frais, mais ses yeux restent ouverts. Deux grands portails béants sur cette vie qui aura désormais deux périodes : un avant et un après. Ce huit mars marque le début d'une longue attente. Sur le lit, au-dessus d'elle, Marie-Thérèse a repris une respiration régulière, signe que son sommeil, un instant troublé, est redevenu normal.

Ce qui lui parvient au travers des murs, ce sont des sons inhabituels, des bruits sur lesquels la jeune femme ne peut pas mettre de nom ; pas de visage non plus. Pourtant, dans cette nuit déchirée par de longues plaintes, derrière d'autres portes pareilles à celle-ci, il doit bien y avoir des êtres pour les proférer. Les yeux intensément ouverts, Sacha reste là, prostrée dans cette solitude obligatoire, guettant le moindre signe de vie de sa compagne, juste pour se rassurer, pour se dire qu'elle est encore, elle aussi, en vie. En enfer sans doute, mais bien vivante. Pendant un court instant, son regard est attiré par un rai de lumière au niveau de la porte. Le raclement indéfinissable qu'elle perçoit vient également de cette partie de la chambre qui s'ouvre encore sur le monde.

⋆

Quelques trois jours plus tôt.

— Sacha, bon sang ! Dépêche-toi ! Nous allons finir par être en retard.

— Bah, tes amis nous attendront bien quelques minutes de plus, non ?

— Tu sais bien que j'ai horreur de ça : l'heure, c'est l'heure.

— Hé, du calme ! C'est quand même bien toi qui m'as roulée sur le lit pour... cette partie de jambes en l'air. Monsieur me fait l'amour pendant la moitié de l'après-midi et ensuite il veut que

je me précipite pour être prête dès qu'il veut sortir ! Et puis, je ne suis pas impatiente de connaître ces vieux barbons chez qui tu m'emmènes.

— Bon, bon, ça va... Au lieu de discuter, finis donc de te préparer.

— Mais ce n'est pas vrai ! Tu pourrais au moins être aimable !

— Pff... On ne va pas se disputer ce soir. Zut, il est important pour moi, ce rendez-vous.

— Huit jours que tu me répètes la même chose, alors je le sais. Il ne fallait pas me baiser et je serais prête !

— Oui, ben... ce n'est quand même pas ma faute si ma femme est aussi sexy et désirable.

— Allez, ouste ! Fiche-moi le camp de ma salle de bain, sinon je n'aurai jamais fini de me préparer. Et puis je vois dans tes yeux de satyre que tu vas encore...

— D'accord, d'accord, je t'attends ; mais fais vite, pour l'amour du ciel.

David et elle ! Elle pense à cela devant son miroir. C'est une longue histoire ; une belle romance, même. Lui, David, son mari, trente-sept ans, est encore un bel homme sur qui les filles se retournent. Soixante-quinze kilos de muscles entretenus à coup de séances de musculation et de sport, des yeux d'un bleu à affoler les cœurs en général et le sien en particulier. Elle sourit encore à la simple évocation des deux dernières heures de cet après-midi. Il le savait pourtant qu'il avait ce fichu rendez-vous, mais quand il avait mis sa main sur son épaule alors qu'elle sortait de la douche de la chambre, elle s'était sentie fondre toute entière.

Puis quand ses lèvres avaient cherché les siennes, aucune résistance, rien pour empêcher ce baiser d'une incroyable douceur ; elle avait adoré. Les doigts de son mari s'étaient alors mis à fureter un peu partout sous cette seule serviette qui lui couvrait le corps. Le nœud n'avait pas résisté plus d'une demi-minute. Elle s'était bien sûr amusée à faire semblant de ne pas se laisser faire – un jeu comme un autre – mais celui-ci avait le don de les exciter davantage. Il

s'était d'abord frotté tout habillé contre elle, mais n'était pas resté bien longtemps vêtu.

Après, ce qui avait suivi aurait sans doute eu droit au carré blanc de la télévision si les scènes d'un érotisme torride avaient été filmées. Entre les mains, les bouches et les autres endroits si sensibles que chacun des deux amants avait parcourus, avait explorés, la chambre d'hôtel louée pour la circonstance avait presque tremblé sous les gémissements de Sacha et les soupirs de David. Puis quand enfin il s'était décidé à la prendre, elle avait cramponné son dos de si belle manière que, soudés, ne faisant plus qu'un, ils avaient joui sans ne plus se préoccuper de rien. Et surtout pas de l'heure.

Sacha connaissait tout de la vie de son mari. Enfin presque, parce que sur son travail il restait toujours plutôt évasif. Elle se demandait toujours si, sur le plan légal, c'était toujours bien clean, mais... elle l'aimait, et cela suffisait pour qu'elle ferme les yeux. Et puis la vie dorée qu'il lui offrait n'avait rien de rébarbatif ; alors pourquoi poser des questions ? En finissant un raccord de rouge sur ses lèvres, elle se disait qu'elle allait enfin voir quelques-uns de ces mystérieux inconnus qui appelaient si souvent son David.

Dans la chambre, son mari avait ouvert le minibar et entamé une fiole minuscule de vodka, rallongée au jus d'orange.

— Tu en veux la moitié avec moi ?

— Non. Je suppose qu'il faudra ramener la voiture ce soir, alors il te faut un capitaine de soirée, non ?

— Ben, j'ai quand même de la chance, je le reconnais.

— Ah bon ! Et pourquoi cela, Monsieur mon mari ?

— Parce que tu es belle, mon amour, et en plus tu es loin d'être bête. Finalement, tu es la compagne idéale : je n'aurais pas pu mieux choisir.

— Tu ne crois pas que c'est un peu moi qui t'ai trouvé, et pas l'inverse ?

— Quelle importance ? Je n'ai qu'à me féliciter de cette rencontre ! Tu es encore si désirable que je suis presque jaloux de l'image que tu vas montrer à ces mecs avec qui je vais travailler ce soir.

— Tu ne veux pas me dire qui ils sont ?

— Moins tu en sauras et mieux ce sera, mon ange.

— Si tu le dis... Je suis prête, nous pouvons y aller quand tu le voudras.

— Oui, mais viens ici d'abord.

— Ah non ! Tu ne vas pas foutre en l'air tout mon maquillage ; Monsieur attendra pour me rouler une pelle que son rendez-vous soit terminé.

— Je ne veux pas t'embrasser, mais te prendre contre moi. Sentir ton parfum, m'enivrer à celui-ci, te savoir à moi.

— Si tu promets de ne pas déranger ma coiffure, alors tu peux me serrer un peu dans tes bras, oui.

— Je t'aime, Sacha, tu es la plus... tu es divine !

— Crois-tu que je sois en reste ?

Ils étaient partis tous les deux, et la maison où cinq hommes les attendaient avait quelque chose de sinistre. En pleine campagne, tout près de la forêt, elle avait jeté un froid dans l'esprit de Sacha. Elle pensait qu'elle n'aimait pas cette vieille bâtisse tout en longueur, et pour d'obscures raisons elle s'était de suite sentie sur le qui-vive. Pourtant tous avaient été charmants, s'appesantissant peut-être un poil de trop sur sa silhouette. Surtout l'un d'entre eux, un blond qui ne s'était pas assis à la table avec les autres.

Quand David lui avait demandé de l'attendre avec ce mec-là dans une sorte de cuisine, elle avait frissonné de partout, anxieuse. Mais il lui fallait reconnaître que le gars n'avait pas eu un seul geste déplacé, même si de temps en temps elle sentait son regard sur elle. Il l'avait dévisagée sans aucune honte, laissant traîner ses yeux sur sa chevelure brune, avait fait glisser ses regards sur sa poitrine, lentement, comme s'il voulait évaluer le poids et la texture des seins qui la formaient. Il faut dire aussi qu'assez vite l'homme et

elle avaient perçu des bruits de dispute, des cris étranges, et c'était surtout David qu'elle entendait hurler.

Puis il y avait eu comme une accalmie, et Sacha pensa que son mari avait calmé le jeu. Pourtant, quand un des quatre autres les avait rejoints, elle avait juste remarqué une sorte de fureur rentrée. Le type en costume bon-chic-bon-genre s'était entretenu un instant avec celui qui se trouvait près d'elle. Pas moyen de saisir un seul mot de ce qu'ils se racontaient, mais comme un malaise l'avait envahie. Puis de nouveau, seule avec son garde, elle voyait bien que son regard avait changé. Dans l'autre pièce, la discussion s'animait une nouvelle fois.

Le claquement qui leur était parvenu, elle ne l'avait pas compris immédiatement, mais elle avait tourné ses regards vers la porte. C'est à cet instant-là que le ciel lui était tombé sur la tête. Quand elle avait repris ses esprits, la maison était totalement dans le noir, silencieuse au-delà du possible. Elle avait senti sur sa main une humidité bizarre et elle tenait un objet qui ne lui était pas familier. Puis le silence de la nuit avait été troublé par des sirènes, et Sacha ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait au-dehors.

Après cela, les choses s'étaient enclenchées à une vitesse vertigineuse. Des gens en uniforme entraient en trombe dans la pièce où elle se trouvait, rallumant une lumière éblouissante. Ils avaient trouvé la jeune femme à genoux, à côté du corps de David, une arme dans la main, et surtout du sang partout sur elle. Alors, épouvantée, elle avait hurlé comme une louve blessée, s'était agrippée à cet homme qu'elle aimait tellement. Impossible de comprendre ce qui avait bien pu se passer, pourquoi elle était là, pourquoi son... David, son mari, gisait dans son sang et qu'elle avait un pistolet entre les doigts.

La suite, elle ne s'en souvenait que vaguement ; son esprit fortement embrouillé laissait échapper des pans entiers d'images qui défilaient sans ordre sous son crâne. Et il y avait ces maux de tête lancinants. Mais le type assez jeune qui lui avait pris le bras l'avait

fait asseoir dans une voiture n'arrêtait pas de lui demander des trucs impossibles.

— C'est vous qui l'avez tué ? Pourquoi avez-vous tiré sur votre mari ?

Et son cauchemar commença, là, au poste où on l'avait emmenée, avec ses fringues qu'on lui avait demandé d'enlever, avec cette fouille totale qu'une femme policière lui avait faite. Le pire avait été de l'obliger à se mettre accroupie et de lui demander de tousser pour voir si elle n'avait pas caché quelque chose dans son rectum ou son sexe. Ensuite elle avait reçu une sorte de combinaison informe pour tout vêtement. Un autre avait prélevé de la salive, lui avait passé des tas de cotons-tiges sur les deux mains et les avant-bras. Un autre type lui avait signifié une garde-à-vue, l'avait fait signer. Tel un automate, avec des gestes mécaniques, elle avait mis son nom au bas du papier que l'uniforme lui tendait.

Pendant des heures elle avait dû répéter son histoire, dire, redire les mêmes choses, et toujours dans les yeux des autres cette incompréhension absolue. Quand enfin l'un d'entre eux lui avait demandé si elle voulait voir un avocat et le médecin, elle avait secoué la tête en signe d'assentiment pour le premier et de dénégation pour le second. Puis, menottes aux poignets, elle s'était vue embarquée au tribunal où un type à peine plus âgé qu'elle lui avait, devant une secrétaire et l'avocat qu'on lui avait commis, redemandé à plusieurs reprises toutes les explications qu'elle avait déjà fournies aux policiers.

L'autre, sûr de son bon droit et au nom de la société – c'était les mots qu'il avait employés – l'avait envoyé en prison. Une fouille ignoble, une nouvelle fois lui avait été infligée par une surveillante blasée, peu amène, dérangée sans doute dans ses tâches, ou pire encore, dans son sommeil. Sacha, sans rien comprendre vraiment, épouvantée et complètement « à la ramasse » se sentit presque soulagée d'arriver enfin dans cette chambre lugubre et d'avoir une âme près d'elle sous la forme de cette autre détenue. Juste un peu

d'humanité dans un monde inconnu, comme une main tendue à cette naufragée qui se noyait presque dans les ressacs de la justice.

⋆

Retour au présent.

Une drôle d'agitation règne dans le couloir. Sacha a les yeux toujours grands ouverts. Dans un bruit épouvantable, la porte tourne sur ses gonds énormes. Dans le rectangle de lumière qui pénètre dans la pièce, elle voit une trogne peu affable qui jette juste un simple mot :

— Bonjour.

— Bonjour. Nous sommes là, Madame.

Marie-Thérèse a répondu d'une voix ensommeillée à la femme qui se tient toujours dans l'encadrement de la porte. Alors celle-ci referme, et le bruit d'une autre ouverture se fait entendre à côté.

— C'est l'appel du matin ; tu as intérêt à répondre sinon elles viendront te secouer pour s'assurer que tu es toujours là et bien vivante. Entre sept heures moins le quart et sept heures, tous les jours que Dieu fait, sans jamais une seule exception, elles ouvrent la porte. On s'habitue, tu verras. Elles prennent aussi le courrier que l'on met dans la boîte, tu vois, là sous l'œilleton. Si tu ne le mets pas là, n'essaie surtout pas de leur donner après l'appel.

— Ah bon... Pourquoi ?

— Tu sais, c'est leur boulot, et ce n'est pas forcément un plaisir que de s'occuper de femmes comme nous ; alors pour l'amabilité, c'est parfois – voire même souvent – en option. Pas toutes, bien sûr, mais la plupart. Bon, je te fais un jus ?

— Si vous voulez, mais je ne sais pas quand je pourrai vous le rendre.

— T'inquiète pas pour ça ; on fait comme on peut, ici. Nous avons toutes eu nos mauvais jours, et les tiens ne semblent pas folichons. Un dernier conseil. Je vais aller à l'atelier : j'apprends la couture, comme quoi tout arrive. Si tu vas en promenade, fais gaffe

aux petites jeunes, et surtout aux « tox ». Elles sont capables de t'en faire baver pour une cigarette. Alors c'est juste un conseil ; tu prends, tu laisses, mais fais gaffe à toi.

Une bonne heure plus tard, nouveau bruit de porte qui s'ouvre et une autre fille, en blouse bleue, qui hurle dans la cellule :

— Atelier, c'est l'heure !

— J'arrive, voilà, voilà...

Marie-Thérèse sort dans la lumière et Sacha est de nouveau seule dans cet environnement hostile, inconnu. Alors elle se lève, s'habille et se met à la fenêtre. Sa chambre se trouve au rez-de-chaussée de l'établissement. De partout des bruits sinistres, des sons inconnus, des murmures qui lui parviennent de loin, de près, sans avoir jamais de sources bien précises. L'aube qui se lève, puis le jour qui avance, le font sans à-coups, sur un coin de ciel bleu grillagé. La croisée, outre les barreaux, a aussi une sorte de grille qui empêche de jeter des objets dans la cour attenante. Et de là, Sacha n'aperçoit qu'une infime partie d'un autre bâtiment ; mais celui-ci, de l'autre côté d'un mur, ne permet de voir qu'un minuscule coin du ciel. Par contre, c'est aux fenêtres de l'étage qu'elle voit une main, une main d'homme qui s'agite comme pour lui faire coucou.

Puis en scrutant mieux, elle perçoit le contour d'un visage masculin alors qu'une voix sortie de nulle part se met à chanter. Cette chanson... c'est... une chanson que David adorait. Elle jurerait que malgré le brouhaha incessant qui vient de la façade en face, la chanson c'était « À la claire fontaine ». Cette sorte de grille solide qui encadre chaque fenêtre lui interdit de jouir du spectacle du lever du soleil ; mais cette lucarne, ces croisillons, s'ils gênent la vue, n'arrêtent pas les pensées et elle voudrait crier à l'autre là-haut : « Vas-y ! Chante encore ! Oh oui, encore quelques strophes de cette mélodie, c'est celle de mon amour. » Mais chaque battement de son cœur lui serre plus fortement la poitrine, et les larmes, le torrent de pleurs remonte à la surface comme si elles débordaient de son malheur.

Sacha leur a hurlé qu'elle n'avait rien fait, qu'elle l'aimait, mais ils n'ont rien entendu de sa douleur. Aucune de ses phrases n'aura été seulement écoutée. Ils n'ont voulu voir que les traces sur l'arme, le sang sur ses mains. Ils n'ont pas non plus trouvé étrange qu'elle n'ait aucune trace de poudre sur les avant-bras ou les doigts.

De ses mains fines elle agrippe les barreaux, se secoue après ces barres métalliques qui la retiennent prisonnière, qui lui interdisent de vivre sa vie. Puis elle pense à David, se demandant s'il a froid lui aussi, s'il a pensé à elle au moment de... Pourquoi ? Pourquoi est-ce arrivé ? Et les policiers qui voulaient savoir pourquoi ils étaient dans cette maison, lui demandant où se trouvait la drogue. Quelle drogue ? Elle ne sait même pas ce qu'ils voulaient. Rien, elle ne comprend toujours pas ce qui s'est passé.

La paluche tout là-haut qui s'agite, pour qui le fait-elle ? La marée de larmes qui ruisselle sur le visage de Sacha semble intarissable. Elle ne sait pas comment elle va s'en sortir, mais elle est certaine que ce n'est pas elle qui a tiré sur son mari.

Toute la matinée a été consacrée à passer de service médical en entretiens divers avec des gens inconnus. Tous semblent se moquer de son sort comme de leur première chemise. Ils ont fait comme si elle n'existait que sous un numéro, d'écrou bien sûr, lui martelant tous qu'elle doit le donner à chaque fois qu'elle est appelée quelque part. Enfin midi arrive et elle revient, escortée par une gardienne, à sa chambre. Marie-Thérèse est déjà en train de déjeuner. Sur le plateau de fer blanc, un steak haché, des petits pois, quelques rondelles de concombre et une poire composent l'ensemble du menu.

— La matonne m'a donné ton pain ; il est là. Et ton plateau aussi ; alors mange avant que ce ne soit complètement froid.

— Merci, mais je n'ai pas vraiment faim.

— Tu dois continuer à vivre, et ça commence par se remplir le ventre. Allons, un peu de courage, fais un effort sinon je te donne la becquée, comme aux oiseaux.

Alors mécaniquement Sacha a mangé. Les deux premières bouchées difficilement avalées, le reste a finalement suivi sans trop de peine. Ensuite, sa compagne d'infortune est repartie pour son atelier. La jeune femme seule dans cette sordide cellule a cherché dans le minuscule cadre de fer barreaudé une sorte d'évasion pacifique. Ses yeux ont traîné sur la façade qui lui faisait comme de l'ombre. Elle cherchait surtout cette fenêtre où la chanson de David était descendue vers elle. Alors dans son esprit elle comprenait que c'était un signe, un signe du destin, et que désormais elle allait se battre de toutes ses forces.

Avec toute la violence, toute la rage qui s'empare d'elle, elle se décide enfin à prendre les choses à bras-le-corps. Plus personne ne la fera plier sous des accusations injustes ; et pour David, pour la paix de son âme à elle, elle doit tout faire pour sortir de là. L'espoir renaît, et avec lui le rêve : elle ne veut pas payer pour une action que d'autres ont commise. Advienne que pourra ; et même si tout semble contre elle, elle se doit de livrer bataille. Sa guerre à elle sera donc de sauver sa liberté.

⋆

La cour de promenade ! Un endroit à la fois où l'on respire l'air de l'extérieur, où l'on bouge, mais un endroit plein de misère aussi, un endroit terrifiant. Comme Sacha est la nouvelle, toutes les autres viennent l'entourer. Elles sont de tous âges, ces femmes qui d'un mot, d'une phrase expriment toutes leurs attentes, celles d'un monde perdu dans lequel Sacha ne sait pas trop où trouver sa place. Les questions les plus saugrenues comme les plus pertinentes fusent dans ce coin de délassement particulier.

— C'est toi qui lui as fait la peau ? Encore un salaud qui te battait, sans doute !

— C'est qui ton avocat ? Prends-en un bon, sinon tu vas croupir dans ce trou pour des années ! Tu as du fric pour le payer ?

Les mots de Marie-Thérèse lui restent en mémoire : ne pas faire confiance, surtout aux plus jeunes, et ne rien dire de son histoire. Bien garder enfouie en soi cette boue qui la consume, c'est difficile. Et toutes ces sollicitations qui découlent de cette promiscuité, comment résister à ces demandes incessantes d'autres paumées ? Et cette jeunette d'à peine vingt ans qui se met à ses côtés pour tourner dans une cour rectangulaire, comment doit-elle le prendre ?

— C'est quoi ton nom ? Moi, c'est Lydie.

— Sacha.

— Tu parles pas beaucoup, dis donc ! J'ai lu dans le journal l'histoire de ton mec. Tu vas avoir du mal de te sortir de ça. Le sang, le flingue... enfin, tu es la coupable idéale, quoi ! Trop, peut-être ; et avec ces salauds de keufs, c'est toujours comme ça, ils ne regardent pas plus loin que le bout de leur nez.

— Vous savez, je n'ai pas envie de parler de cela, surtout ici.

— Tu peux dire « tu », je te le conseille même. Dire « vous » ici va te faire passer pour une mijaurée, une « bourge », et les autres filles vont te mettre au rancard. Tu sais, ici, tricarde, c'est la misère, l'enfer : personne ne te parle plus, personne ne te veut en cellule, personne ne t'aide pour rien.

— Je comprends, mais j'ai... du mal de tout saisir. C'est une marque de respect, le « vous », pour moi.

— Oui, oui, mais fais quand même gaffe. Enfin, elles t'ont mise avec Marie-Thérèse : tu ne pouvais pas mieux tomber. Mais si un jour tu es en manque de... câlins...

— ...

— Si, si, ça arrive, tu verras ; tu peux demander à venir dans ma cellule. J'aime aussi les filles, moi.

Sacha regarde la blondinette qui lui dit ces mots avec un aplomb sans pareil. Elle est à mille lieues de ces envies-là. Son David lui manque, avec sa chaleur et ses attentions ; elle se demande ce qu'il est devenu. Bien sûr qu'il a dû être inhumé, mais où ? Quand la promenade prend fin, elle est ramenée à sa cellule avec la bande de

filles qui discutent et rient dans cette coursive qui les mène à leur espace d'agonie. Les larmes sont revenues, et sa compagne de cellule aussi.

— Allons, allons, ma belle... L'air du dehors ne te vaut rien. Tu n'as pas eu d'histoires avec les gamines dans la cour ? C'est surtout de la blonde que tu dois te méfier : cette Lydie, c'est la plus perfide. Une toxico en manque, en permanence à la recherche de saloperies.

— De saloperies ?

— Oh, ma mignonne, le plus grand supermarché de la came, c'est la cour de cette taule ! Pour peu que tu aies un peu d'argent, tu trouves ce que tu veux là-dedans. Tu n'es quand même pas candide au point de ne pas savoir ça... Ici, tout se vend, se monnaie. Pour un paquet de cigarettes, les filles sont capables de coucher avec toi. Ça m'étonnerait que tu restes bien longtemps avec moi ; dans cette cellule, je veux dire.

— Ah bon, et pourquoi ?

— Mais parce que tu vas vite devenir la cible de ces affamées et qu'elles vont tout faire pour t'attirer vers elles. Une fois dans leur espace intime, tu t'apercevras bien vite que sous le vernis, il n'y a que de la crasse.

— Mais si moi je ne veux pas changer ? Si je me sens bien avec vous ?

— Arrête ce vouvoiement ; ne te montre pas comme une snobinarde qui dit « vous » à tout le monde : c'est juste pour les gardiennes, le « vous ». Si tu comprends cela, tu auras déjà fait un grand pas.

— Je saisis ce que vous... tu me dis, mais c'est difficile pour moi.

Marie-Thérèse est debout dans le dos de Sacha et sa main est descendue sur son épaule. Dans un geste tout maternel, elle lui lisse la mèche de cheveux qui déborde sur le cou.

— Tu es bougrement belle ! Tu parles que tu vas les attirer comme des mouches, ces petites pestes qui ne peuvent pas se passer de...

— Oui ? Qui ne peuvent pas se passer de quoi ?

— Tu as parfaitement compris de quoi je voulais parler. Tu sais, tout le monde ici parle de ton affaire. Les paris sont déjà lancés et toutes te voient entre vingt-cinq ans et perpète !

— Écoute, depuis ce fameux soir où je suis allée avec mon mari voir ces gens avec qui il travaillait, tout s'écroule autour de moi. Bien sûr que j'étais avec lui là-bas. Mais bon sang, il y avait aussi quatre types autour de cette foutue table. Moi j'étais dans une espèce de cuisine avec un cinquième mec, et quand mon mari a crié, je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai reçu un coup sur la tête et je me suis réveillée avec des policiers partout, avec du sang et une arme à la main. Je n'ai jamais, dans mes souvenirs, tiré sur personne, et encore moins sur David. Pourquoi personne ne veut donc m'écouter ?

— Qui a prévenu les flics ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Ils m'ont entourée comme un essaim de guêpes alors que je ne comprenais rien de ce qui se passait. Mais c'est aussi vrai que j'ai secoué David pour le réveiller, je ne voulais pas croire qu'il était...

— Et ton avocat ? Qu'est-ce qu'il en dit de cela ?

— Mon avocat ? Mais je l'ai vu deux minutes au commissariat, et puis après dans le bureau du juge, c'est tout.

— Un commis d'office ! Ben... je n'ai pas de conseils à te donner, mais prends-en un bon parce qu'ils vont t'en mettre plein la tête.

— Je n'ai rien fait. Rien du tout, je le jure...

— Allez, ma belle, calme-toi, ne va pas me faire une crise d'hystérie ou je ne sais quoi ! Voilà, voilà, on se calme.

En prononçant ces phrases avec sa voix agréable, Marie-Thérèse commence aussi un massage. Ses doigts vont et viennent juste au-dessus des oreilles de Sacha, et ils tournent lentement sur place. La douceur, la magie de cette caresse la calment presque immédiatement. Ses larmes aussi se sont taries. Les mains qui virevoltent sur les tempes font un bien fou à la jeune femme. Insensiblement, elles

descendent dans le cou pour masser tranquillement le haut des épaules, soulevant au passage les cheveux de Sacha.

— Tu sais, demain c'est le jour des douches ; tu devras te méfier des autres ! Elles peuvent te frapper pour un bout de savon, te piquer ton gel ou encore te voler tes fringues ; encore que pour celles-ci, tu devrais voir le service social.

— Le quoi ?

— L'assistante sociale ou l'éducatrice qui s'occupe de nous. Elles sont deux ; une jeune assez chiante, mais la plus âgée est cool. Et avec l'accord de ton juge, elle peut te ramener des vêtements de chez toi, mais tu devras avoir l'autorisation écrite du magistrat instructeur.

— Pourquoi c'est si compliqué ? Même pour mes habits, j'ai besoin de ça ?

— Oh, ma pauvre, tu verras qu'il y a encore bien pire ! « Raide comme la justice » n'a jamais pris aussi bien son sens qu'ici. Mais bon, si tu demandes aux matonnes, elles te donneront du linge de corps ; tu y as droit, tu viens d'arriver. Demande-leur aussi du papier, des enveloppes et un stylo. Ensuite il te faudra trouver quelqu'un qui t'envoie de l'argent : ici tout s'achète en cantine.

— C'est de l'hébreu pour moi ce que tu me racontes. Je vais devenir folle !

— Mais non. Tu sais, tu vas faire comme les autres, tu vas t'habituer. On s'habitue à tout, même aux brimades et aux fouilles. Et ce n'est pas ce qui manque dans cette foutue prison, les fouilles.

— Merci. Sans toi, je ne crois pas que je m'en sortirais. Ça fait longtemps que tu es là ?

— Pas de questions, s'il te plaît. Tu dois juste savoir que j'ai à faire six ans et qu'il m'en reste la moitié à tirer. Le reste, c'est mon affaire.

— D'accord, je ne poserai plus de questions. Pardon.

— Encore une chose : si tu vas dans une autre cellule avec une autre fille, garde toujours sur toi tous les papiers de ton histoire. Il arrive que les autres fouillent dans tes affaires et...

Le repas du soir est pris en commun avec Marie-Thérèse, et si l'ambiance n'est pas joyeuse, elle s'est tout de même considérablement détendue. Elles dînent ensemble, esquissent un sourire, et finalement Sacha s'engage dans une sorte d'amitié avec cette femme encore inconnue hier.

C'est la nuit qui est difficile à supporter. La jeune femme n'arrive pas à trouver le sommeil ; tous les moments de ces dernières heures remontent à la surface avec leurs fantômes. Mais pour sa compagne d'infortune il en est sans doute de même, et les mots qu'elle prononce, les petits cris, les soupirs semblent tous indiquer une agitation interne intense chez elle. Sacha a vu sept rondes, sept fois l'œil de la porte s'ouvrir sur un rai de lumière avant de sombrer dans une sorte de cauchemar.

C'est la surveillante qui d'une voix forte lance son « bonjour » et la tire de sa léthargie. Instinctivement, elle a mis sa main devant ses yeux, comme pour se protéger de cette intrusion dans son espace personnel, pour se prémunir contre la violente lumière engendrée par l'ouverture de l'huis.

Marie-Thérèse se lève ensuite, mais plus moyen de se rendormir. Alors dès le départ de celle-ci pour son atelier, Sacha revient vers son coin de paradis, vers cette lucarne ouverte sur le monde, sur la vie. La fenêtre là-haut est désespérément vide. Pas de chant, pas de main pour faire un coucou, pas âme qui vive. Elle reste là, attendant comme un signe, comme une bouffée de vie. Et les gros nuages blancs qui remplissent le bleu du mini morceau de ciel qu'elle entrevoit ne laissent aucune place aux rêves.

Combien de temps reste-t-elle accrochée à ces barreaux, à espérer quelque chose, comme un espoir, un bonjour, un geste ? Sacha perd la notion de l'heure et du temps, les yeux perdus dans le vague, en transe. C'est tout juste si elle ne s'endort pas debout, ses doigts

serrant à s'en faire mal les barreaux de fer rouillés. Et soudain, dans ce silence pesant juste perturbé par des bruits incompréhensibles, la voix et son chant qui flotte dans l'air du petit matin. Les regards de Sacha montent vers la source de la mélodie, et une petite main de nouveau s'agite juste derrière le grillage. Dans les trous de ce métal déployé, un nez sort à demi et elle aperçoit une frimousse ; elle devine surtout aussi la tignasse rousse qui la surmonte. Puis la voix se met à vibrer plus fort, comme si elle s'adressait à elle, comme si le message lui était destiné.

— Hello ! Qui es-tu ? Oui, c'est à toi que je parle, toi, la fille là, au rez-de-chaussée !

— Moi ?

— Tu ne veux pas me répondre ? Je te vois ; je vois ta fenêtre, et je te regarde depuis hier. C'est pour toi que je chante.

— Moi ? Pour moi ?

Mais elle ne se rend pas compte que sa voix ne peut pas lui parvenir : ce n'est qu'un murmure, qu'un filet qui sort de ses lèvres.

— Tu ne peux pas parler ? Tu m'entends, au moins ? Si oui, fais-moi un signe de la main.

Alors comme cela, sans trop savoir si c'est à elle que s'adresse cette remarque, la jeune femme lève sa main et l'agite comme pour dire « Je suis là ».

— À la bonne heure ! Tu me vois et m'entends donc vraiment. Au moins, je suis sûr que tu n'es pas sourde ni aveugle. Tu es là pourquoi ?

— ...

Sacha tente encore une fois de répondre, mais son souffle de voix n'est pas assez puissant pour monter jusqu'à cette autre lucarne qui retient son attention. Le garçon, lui, continue son monologue et elle se laisse bercer par les sons distordus qui lui parviennent.

— Tu as l'air mignonne, vue d'ici ! J'aimerais te voir mieux. Avec tes doigts, montre-moi quel âge tu as.

Alors elle déplace sa main, rabattant dans sa paume les deux derniers doigts.

— Trente ? C'est ça, trente ans ? Presque comme moi alors. Bon, écoute : je reviendrai ce soir te parler ; voilà le Schtroumpf en chef qui s'amène. Fais gaffe, c'est interdit de parler aux fenêtres. Bisous et à plus.

D'un dernier signe de la main, l'inconnu là-bas s'écarte et elle se retrouve seule face à ce coin de grisaille qui change de minute en minute, mais dans son cœur une porte s'est légèrement entrouverte.

C'est à cette place que sa codétenue la retrouve en rentrant du travail. Elle a fait l'impasse sur la promenade : ce ne sont que deux heures à tourner en rond, à marcher avec des idées dans le crâne. Deux heures de solitude qu'elle n'a pas eu envie de partager avec les autres, celles dont elle a un peu peur.

— Qu'est-ce que tu fais, accrochée aux barreaux ? Tu cherches l'évasion par le ciel ? On a toutes fait cela les premiers jours de notre venue ici, puis on comprend vite que ce n'est pas la solution. Tu devrais mettre à profit le temps qui est devant toi pour écrire à un conseil, un vrai. Tu vois, pour te tirer d'ici, il faudra un vrai ténor, et si tu ne lui envoies pas un courrier, aucun avocat ne s'intéressera à toi.

— Et comment je fais, moi ? Je n'en connais pas, des bons avocats.

— Attends ; je vais demander à la gardienne de t'amener la liste du barreau du tribunal et tu pourras choisir.

— Oui. Merci !

Les jours interminables

Deux semaines, quatorze interminables journées et autant de nuits sombres se sont écoulées. Sacha continue de s'agripper à la grille de la fenêtre chaque fois qu'elle est seule, et l'inconnu est revenu presque chaque matin. Il lui parle, sans attendre de réponse, sans savoir vraiment si elle l'écoute, si elle l'entend. Mais elle est presque bien quand il apparaît et que d'un mouvement de la main il lui montre qu'il la voit. Elle ne sort plus de sa cellule, préférant le rêve de l'attente de celui-là, la chimère de sa venue, plutôt que les promenades et les filles qui piaillent sans arrêt dans la cour.

Mais ce matin, alors qu'elle est à la fenêtre, la surveillante est venue la chercher. Dans le couloir, elle l'a fait se mettre bien droite contre le mur et de ses deux mains elle l'a palpée sur tout le corps. Finalement, cette intrusion sur son physique ne l'a pas plus embêtée que cela. L'autre l'a fait plus par habitude que pour la toucher vraiment, mais elle a quand même senti ces doigts qui s'assuraient que sous les bonnets du soutien-gorge il n'y avait rien d'autre que les seins. Puis quand les paumes étaient remontées sur le tissu de la robe, longeant chaque jambe, frôlant chaque cuisse, effleurant le pubis autant que le derrière, Sacha a frissonné.

Ensuite la femme, semblant satisfaite, l'a conduite dans un local où un homme l'attendait, un dossier devant lui. Il lui avait tendu la main. La jeune femme venait de se dire que depuis cette triste soirée où les policiers l'avaient trouvée près de David, personne ne lui avait

plus jamais tendu la main, serré la sienne, et que cela faisait un bien fou, ce simple geste de politesse.

— Bonjour ; je suis votre avocat, Maître Pierrick. Gilbert de mon prénom. Vous êtes bien Sacha, et cette lettre, c'est bien vous qui me l'avez envoyée ?

— Oui. Oui, Maître, c'est mon courrier.

— Bien. Alors j'ai pris connaissance de votre dossier, mais j'aimerais que vous me racontiez votre version des faits.

— Ça va prendre du temps ; enfin, c'est ce qui manque le moins ici, le temps. Et il est perdu pour tous entre ces murs...

— Je veux tout savoir de ce qui vous est arrivé : même le plus petit détail peut avoir de l'importance.

— Je vais essayer de vous dire tout ce dont je me souviens.

— Bien. Allons-y alors, mettons-nous au travail sans tarder.

Les mots... Sacha cherche les mots. Elle revient sur cette soirée-là, sur le film des événements qui l'ont conduite dans cette antichambre de la mort. L'avocat prend une foule de notes, revient sur des phrases, se fait préciser quelques détails. Il écoute. Pour la jeune femme, c'est presque du bonheur que d'être entendue, que d'être écoutée ! Elle reprend le fil de la soirée, narre dans les moindres détails à son visiteur ce qu'elle sait.

— Bien, je vais aller voir votre magistrat instructeur pour qu'il me communique les pièces de votre dossier. Ils ont bien pris des échantillons sur vos mains, vos bras ? Et ce sont eux qui vous ont confirmé qu'aucune trace de poudre ne s'y trouvait ? Ça semble donc accréditer votre version des faits.

— Vous pensez qu'ils vont me garder longtemps ici ?

— Je ne peux pas vous le dire ; le juge prend son temps pour instruire les affaires, et ils sont tous débordés.

— Peut-être, mais moi je suis enfermée, et pourquoi ? Pour rien, je n'ai pas fait de mal. Pourquoi ne cherchent-ils pas le ou les vrais coupables ? C'est bien plus simple de garder en taule une femme ! Je vais craquer un jour, moi ! Vous ne savez pas ce que c'est...

— Je me doute bien que ce n'est pas agréable, mais... il vous faut savoir être patiente ; je vous promets de faire le maximum.

— Et si ça ne marche pas ?

— Il n'y a aucune raison pour qu'une innocente ne sorte pas d'ici ; vous êtes innocente, n'est-ce pas ? Les policiers sont parfois longs, mais ils font du bon travail dans notre pays. Je vous prie de m'excuser, j'ai beaucoup d'ouvrage. Je vais aller immédiatement voir votre juge et j'aurai sûrement des réponses dans un jour ou deux.

Sacha ne dit plus un mot. Elle pleure alors que l'homme quitte le bureau en compagnie d'un gardien venu tout spécialement pour le guider vers la sortie. La sortie... un rêve pour la jeune femme qui sanglote doucement. Une surveillante arrive pour l'emmener le long d'un corridor sans âme, fait de béton aussi froid qu'un jour d'hiver. Elle est dirigée vers une cabine exiguë et elle a droit encore une fois à une fouille.

— Vous voulez bien vous dévêtir, s'il vous plaît ?

La femme qui est devant elle, des gants de latex aux mains, examine toutes les pièces de ses vêtements, minutieusement. Comme si son soutien-gorge ou sa culotte pouvaient cacher un pistolet ou une mitraillette... Mais le pire reste à venir.

— Baissez-vous, s'il vous plaît. Voilà, toussez maintenant. Parfait ! Tournez-vous. C'est bon, vous pouvez vous rhabiller.

Quelle honte que de se désaper devant une femme, même si celle-ci ne fait que son boulot ! Un travail écœurant, qui donne la rage à Sacha. De plus, il va falloir laver tout ce linge souillé par le talc. Pourquoi toutes ces humiliations ? Où a-t-elle bien pu pécher pour mériter cela ? Le retour en silence vers sa cellule et la porte qui s'ouvre sur un autre lieu tout aussi sordide, mais plus apaisant. Dans cet endroit, Marie-Thérèse est là !

— Alors, ça y est, tu as vu ton baveux ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Raconte-moi ! Dis-moi !

— Mon baveux... ?

— Ton avocat, ton conseil. Ton baveux, quoi !

— Pierrick ; je crois que c'est le nom qu'il m'a donné. Il va aller voir le juge.

— S'il te l'a dit, il va le faire : c'est un teigneux, celui-là. Et un bon aussi ! Mais tu vas en avoir besoin, crois-moi. Quand on est ici, c'est cuit pour se défendre toute seule. Mais lui, tu peux lui faire confiance.

— Confiance ? Tu parles, j'avais confiance avant, je croyais aux flics, à la justice, et tu vois où ça m'a menée ? Qu'est-ce qu'il nous reste dans ce trou ?

— Calme-toi, ma toute belle, ce n'est pas la peine de te mettre dans des états pareils et ça n'avance pas. Hé ! J'oubliais : un type de là-haut t'a appelée un bon moment depuis la fenêtre. Tu as eu vite fait de te faire un ami ici, toi. Tu es une rapide, dis donc !

— Ah... C'est celui qui fredonne l'air préféré de mon mari. Je ne le connais pas ; il me parle, mais je ne sais pas ce qu'il dit.

— Fredonne ? Tu te rends compte que pour que tu l'entendes, il doit hurler. Fais bien attention à ne pas te faire pincer à crier aux lucarnes ; ils ne te feraient pas de cadeau.

— Alors on a droit à rien, ici ? Juste le droit de pleurer ? Il nous reste quoi ?

— Pour nous, les condamnées, des remises de peine qui permettent de sortir plus vite de la taule. Pour toi, ma belle, l'espoir ; et ça, c'est important. Tant que tu y crois, il ne peut rien t'arriver.

Les deux femmes se sont allongées sur le lit. C'est vrai que bouger dans neuf mètres carrés n'est pas très simple, et les bruits qui résonnent un peu partout donnent la chair de poule, de jour comme de nuit. Sacha s'est remise à sangloter ; Marie-Thérèse est assise maintenant auprès d'elle.

— Allons, ma belle, je suis sûre que tu vas t'en sortir. Si tu n'as rien fait, il n'y a aucune raison pour que la vérité ne soit pas rétablie.

Ces paroles, loin de calmer la jeune femme, la secouent encore plus par de longs frissons. La main de sa compagne de cellule s'est gentiment posée sur sa joue et lisse la peau presque tendrement. Puis l'autre main caresse les cheveux de Sacha. La respiration de celle-ci revient à la normale, mais les mains, elles, continuent leurs douceurs. Elles sont sur le cou de la jeune femme, massant délicatement, sans à-coups. Elles descendent sur les épaules, comme mues par une vie propre, puis elles s'insinuent entre la peau et le chemisier alors que les deux femmes se bercent l'une contre l'autre.

Les attouchements d'une mère pour sa fille persistent alors que les doigts rampent sur la peau du dos. Sacha se laisse faire. Étrangement, elle y trouve un plaisir sourd. Lentement, une des mains de Marie-Thérèse revient sur le haut des épaules pour glisser tout tranquillement vers le soutien-gorge, et le fermoir se trouve défait sans aucune réaction de la part de celle qui le porte. Maintenant c'est sur le cou que les doigts glissent. Ils dérivent lentement vers la naissance de la poitrine qui n'est plus soutenue et ils écartent d'autorité les deux bonnets devenus inutiles.

Elle sursaute seulement lorsque deux petites pinces serrent un téton, mais elle ne réagit que pour mieux s'approcher de la femme qui maintenant a entrepris de dégager le haut du corps de sa gangue de tissu. L'autre ouvre un à un les boutons qui cachent le buste, et lorsque Sacha se trouve partiellement nue, d'un geste sans brusquerie sa compagne lui retire sa brassière. Deux seins sont à la vue de Marie-Thérèse. Elle les ignore un long moment, se contentant de masser la longue plage qui va de la ceinture à ces deux pommes d'amour. Sans s'en rendre compte, l'autre l'a allongée sur le lit, et à genoux à ses côtés elle fait aller et venir ses paumes largement ouvertes sur ce satin délicat.

Sacha a fermé les yeux, laissant la femme user de son ventre comme bon lui semble. Pour le moment, rien de bien méchant ; juste de la douceur et de la délicatesse. Ces caresses lui retirent toutes ses peurs, elles l'apaisent. Des images défilent sous les paupières closes,

et ce sont d'autres menottes, bien plus connues, qui jouent là sur ce nombril découvert. Elle sent juste que le bouton de la ceinture de sa jupe est ouvert, mais elle persiste à vouloir croire que c'est lui qui est là, qui la touche. Lorsque la jupe longe ses longues gambettes, elle ne résiste toujours pas, goûtant seulement à ces frissons d'interdit qui la gagnent.

La bouche vient de remplacer sur le téton les phalanges qui le pinçaient. Les petites dents mordillent sans faire vraiment mal, et la poitrine de Sacha se soulève, son dos s'arc-boute sous la morsure. C'est à cet instant-là que les doigts s'emparent de la culotte et la font glisser vers les talons. La jeune femme halète sous cette arrivée bizarre. C'est un peu comme si elle n'était plus elle. Ce qui se passe, ce qui arrive à son corps lui est parfaitement étranger. Marie-Thérèse est une experte en caresses. Sa langue suit le chemin emprunté par les phalanges et vient visiter le nombril. C'est tout entière que Sacha est secouée par des mouvements qu'elle ne contrôle plus.

Puis, la pointe en avant, la limace baveuse continue son pèlerinage grivois. Elle s'enfonce lentement entre deux belles cuisses largement ouvertes, vers la vulve offerte. Toujours aussi doucettement, les mains écartent les lèvres qui masquent l'entrée de ce paradis intime. Ensuite la langue monte, descend, va, vient, repart, glissant vers le bas pour mieux revenir à la commissure supérieure des lippes qui transmettent des ondes électriques à tout le corps ainsi effleuré. Il ne faut pas plus de quelques secondes, alors qu'un doigt s'infiltre dans l'antre chaud, pour que Sacha explose.

Elle se crispe, s'accroche au corps de la femme qui la fait jouir. Elle enfouit sa tête dans le creux de l'épaule de Marie-Thérèse, cachant de cette manière la honte de s'être ainsi laissé aller. Le remords est aussi puissant que l'orgasme qui vient de la tétaniser. Alors que sa compagne la serre de toutes ses forces contre elle, il lui semble que David, dans un coin du plafond, lui fait un clin d'œil.

— Voilà ! Tu vois ? Pour te détendre, rien de meilleur qu'un bon orgasme. Moi, je me masturbe quand je suis trop stressée.

Rassure-toi, je ne vais pas te violer chaque soir, mais là, à mon avis, tu en avais besoin, juste pour voir la vie sous un nouveau jour. Je suis sûre que maintenant tu vas mieux.

— Nous... nous n'aurions pas dû... Enfin, je crois que c'est mal.

— Mon Dieu, tu as encore la notion du bien et du mal ? Mais c'est nous qui personnalisons tous les maux de la Terre, et la société sait bien nous le rappeler. Tu crois quoi ? C'est bien d'être palpée, fouillée par une matonne ? C'est mal de tenter de vivre dans les conditions dans lesquelles nous sommes ? Regarde-moi ! Trois ans de placard et je n'ai plus aucune illusion. Tu veux devenir comme moi ? Avoir des cheveux blancs avant l'heure ? Alors vas-y, continue comme tu le fais, tu es bien partie.

— Non, j'ai juste le sentiment d'avoir trompé mon mari. Et c'est cela qui me fait peur.

— Il ne t'a pas bernée, lui ? Qu'est-ce qu'il lui a pris de t'embarquer chez des dealers comme il l'a fait ? Tu crois que c'était ta place ? Il ne t'a pas trompée en ne te parlant pas de ses magouilles, lui ? Tu imagines dans quelle merde il t'a mise ? Réfléchis donc un instant et pose-toi les bonnes questions.

Sacha n'a plus le cœur à pleurer. Elle regarde, maintient celle qui lui fait face, qui lui crache des vérités en pleine figure. Quel exorcisme soudain que les paroles de cette femme ! Et son corps encore tout chaud des câlins qui viennent de prendre fin... Elle jure intérieurement de se battre.

— Tu as raison ; oui, je n'avais pas vu cela sous cet angle. David devait bien savoir quelque chose qui m'a projetée dans cet enfer.

⋆

Les serrures qui grincent, les mouvements répétés de l'œilleton qui s'ouvre la nuit, tout cela continue de perturber le quotidien de Sacha. Mais sa peur viscérale s'est transformée en haine, en hargne. Elle inonde de lettres les magistrats du tribunal, le Procureur de la République et même son avocat. Les deux demandes de mise

en liberté que son avocat a formulées, depuis son cabinet, ont été rejetées. Mais un matin, à sa grande surprise, elle est emmenée au parloir.

— Bonjour, vous avez une visite. Préparez-vous, je viens vous chercher dans une minute.

La surveillante qui a dit cela fait partie des « gentilles » ; ça veut juste dire qu'elle ne fait que ce qu'elle doit faire, sans animosité particulière. La fouille par palpation n'est plus un calvaire à subir pour Sacha, c'est simplement devenu une formalité. Dans le petit bureau dédié aux avocats ou aux policiers, celui qui l'attend est pour elle un parfait inconnu. Il ne doit pas être plus âgé qu'elle. Il lui tend la main, lui demande de s'asseoir et sort de sa sacoche une liasse de papiers.

— Bonjour. C'est votre juge qui m'envoie pour vous poser quelques questions. Il voudrait éclaircir un ou deux points avec vous.

— Et il ne peut pas me recevoir dans un bureau comme tout le monde ? Je suis donc pestiférée à ce point ?

— Merci de vous calmer, s'il vous plaît ! Je ne fais que le travail qui m'est confié.

— D'accord. Allez-y, je vous écoute.

— Je vais d'abord vous montrer une ou deux petites choses, quelques documents et ensuite nous en parlons ; voulez-vous ?

— Comme vous voulez.

— Si je vous montre ceci, qu'avez-vous à m'en dire ?

— Ben, je vois bien que c'est la photo de mon mari. Une photo que je n'ai jamais vue. Et pourquoi est-il habillé en policier ?

— Vous n'étiez pas au courant que David était un flic ? Qu'il était infiltré dans le milieu de la drogue et qu'il nous fournissait des informations de première importance ?

— N'importe quoi ! C'est cela que vous aviez à me montrer ? C'est n'importe quoi !

— Non, je vous assure : il faisait bien partie de la « grande maison ». Bon, le premier point était celui-là. Maintenant, vous avez déclaré l'avoir accompagné ce soir-là et que cinq individus vous ont reçus dans la suite de l'hôtel où on vous a retrouvée près du corps de votre mari.

— Je persiste à le dire, oui. Je n'en ai vu que deux d'assez près pour les reconnaître, mais apparemment, personne ne s'en est jusque-là soucié.

— Tstt ! J'ai là quelques photos. Sauriez-vous me dire si vous en connaissez un là-dedans ? Regardez-les attentivement et dites-moi.

Sacha prend le classeur avec les mains tremblantes, et des têtes défilent devant ses yeux. L'une après l'autre, elle tourne les pages, ne repérant aucune figure des hommes qu'elle a vus ce soir-là. C'est seulement arrivée à la dernière planche de visages qu'enfin elle reconnaît celui de l'homme qui est resté avec elle, pendant que dans la pièce à côté... Les cris lui reviennent, puis ce bruit qu'elle n'avait pas de suite identifié. Elle est certaine désormais que c'était un coup de feu. Elle lève les yeux vers l'homme face à elle.

Le policier a des yeux bleus ; il est peigné d'une manière impeccable. Sa chemise ouverte laisse entrevoir quelques poils sur son torse large. Il a un regard franc et ne semble pas hostile. D'un doigt qui tremble, elle lui désigne la photo.

— Ce... celui-là, c'est avec lui que je suis restée dans la cuisine à côté et c'est lui qui doit m'avoir frappée quand l'autre est venu le voir, lui parler dans le creux de l'oreille. J'en suis sûre, c'est bien ce gars-là.

— Bien, je note que vous reconnaissez la photo.

— Vous... vous avancez dans l'enquête ? Je peux avoir l'espoir de sortir d'ici un jour ?

— Ma foi, ça va sans doute dépendre de ce que va nous raconter ce gus. Je vais l'entendre, bien sûr, et je saurai qui dit vrai.

— Oh, merci ! Je n'arrive pas à y croire... Mon Dieu, que c'est bon de se savoir enfin écoutée ! Enfin quelqu'un qui ne pense pas

que je mens forcément. Et vous dites que David était un flic ? Mais pourquoi ne me l'a-t-il jamais dit ?

— Pour vous protéger, sans doute. Mais ce soir-là, les autres voulaient qu'il vienne avec sa femme, et là, il s'est trouvé coincé. Il n'avait plus le temps d'appeler la centrale pour qu'on lui affecte une collègue faisant office d'épouse. Je pense que vous avez été piégés tous les deux. Bien, j'espère que ça ne sera plus très long pour vous, ici. J'imagine que ça ne doit pas être rose tous les jours...

Pour un peu Sacha, sauterait au cou de ce policier qui lui redonne de l'espoir. Elle le regarde et il lui sourit. C'est bon de se dire que le cauchemar va peut-être prendre fin. Même la fouille intégrale lui semble plus acceptable maintenant.

Dans la cellule, elle tourne en rond, seule, puisque Marie-Thérèse n'est pas revenue de l'atelier. Accrochée aux barreaux, elle scrute le ciel qui, du coup, lui semble un peu moins sombre. La porte s'ouvre, livrant passage à sa compagne d'infortune. Lui parler de l'entretien de cet après-midi avec le policier ? Se taire ? Elle ne sait pas ce qu'il faut faire.

La femme sans âge qui est près d'elle boit son *Ricoré*. C'est drôle ; au fil des jours elles sont devenues plus proches, pas vraiment des amies, seulement deux femmes, deux êtres qui se serrent les coudes dans des instants difficiles. Plus jamais Marie-Thérèse n'a renouvelé ses massages, mais ce soir-là elle avait sans doute évité à Sacha de sombrer dans la dépression, ou pire encore. Il ne se passe guère de journée dans cet univers sans que l'une ou l'autre des soixante-dix-neuf détenues ne se fassent du mal. Les automutilations sont monnaie courante.

La joie qui gonfle son cœur ne peut se partager, alors la jeune femme reste muette. Elle prépare le repas pour sa compagne ; enfin, elle améliore l'ordinaire surtout. Deux œufs cuits durs et un peu de mayonnaise vont rendre le dîner un peu plus humain, un peu moins triste. Dans la tête de Sacha, les yeux du policier de cet après-midi sont toujours présents. Elle se demande bien pourquoi. Il avait l'air...

si doux, gentil... amical en quelque sorte. De savoir aussi que David n'était pas un pourri lui remet du baume au cœur.

Pourtant il ne lui avait jamais dit, au grand jamais, qu'il était flic ! Ça n'aurait sans doute rien changé à ce qui s'est passé, mais au moins aurait-elle pu se dire qu'il avait confiance en elle. Étendue dans le noir après le dîner, alors que Marie-Thérèse se repose, il lui vient des images de la vie, et le visage de David prend les traits de ce policier si courtois. Elle imagine des choses, comme des murmures, des trucs un peu chauds. Ce sont de petits gémissements qui sortent Sacha de son semi-coma. Au-dessus d'elle, c'est la femme allongée qui pousse ces petits cris étouffés. Le lit grince un peu et il n'est pas possible d'ignorer ce que fait son occupante.

Mue par elle ne sait quel réflexe, Sacha se met debout sans bruit. C'est seulement quand sa main vient se porter sur celle de Marie-Thérèse que celle-ci comprend que sa compagne de cellule ne dort pas. C'est elle, maintenant, qui laisse la jeune femme la toucher. Ce soir, elle a besoin de tendresse, pour ne pas dire d'amour, et la seule personne qui peut lui en donner est là.

Commence alors un ballet d'une exquise tendresse. Les mains s'entrecroisent, les lèvres s'unissent. Toutes les lèvres se frottent les unes aux autres, attisant ainsi le feu qui couve. Les jambes de la jeune se frottent à celles de la plus âgée, les entrecuisses se rencontrent dans d'impossibles arabesques. Oubliées les différences, perdues de vue les années qui les séparent, cette folie qui s'empare de l'une entraîne l'autre.

Les deux corps emmêlés se font plus doux, se fondent en caresses subtiles. Le bouquet changeant qui les réunit ne forme plus qu'un seul être de ces deux-là qui s'épousent pour un soir. Les mains vont et viennent dans le noir de la chambre, ne dérangeant que l'ordre établi d'une maison sinistre. La première à jouir, laquelle est-ce ? Le savent-elles elles-mêmes ? Quelle importance puisque la joie de se sentir aimée annihile tout esprit de compétition, tout esprit de conquête. Elles s'aiment simplement, elles s'aiment, c'est

tout. Seul un léger coup, frappé contre la porte, pourrait leur dire que la gardienne vient de faire sa ronde et qu'elle n'est pas dupe.

Celle de l'autre côté de la barrière a-t-elle regardé un peu ou longtemps ces ébats hors norme qui ne sont que la délivrance, l'expulsion de leurs propres souffrances ? Elles ne se sont pas rendu compte que la surveillante les avait épiées. Cela n'aurait certainement rien changé du tout : il faut bien que le corps exulte de temps en temps, et l'enfermement n'est pas que physique. Dans les têtes, les envies sont toutes pareilles à celles que les femmes ressentent à l'extérieur. Alors comment faire pour rester sans homme, des jours, des mois, et parfois des années ?

Quand enfin, les sens apaisés, les deux amantes s'endorment, c'est pour mieux être réveillées à six heures quarante-cinq. Le bruit de la porte est effrayant, tirant d'un rêve l'une et l'autre et les obligeant à bouger pour ne pas être secouées. Les douze heures qui les séparent de la nouvelle nuit sont d'une longueur affligeante. Pour Sacha qui espère être libérée, c'est atroce cette attente qui n'en finit plus. Alors quand à la fenêtre, l'anonyme, tout en haut l'appelle, elle vient pour tuer le temps et l'ennui, répondre à ce fantôme qui lui permet de survivre.

— Alors, comment tu t'appelles ? Tu m'entends ? Si oui, fais-moi un signe de la main.

Elle fait comme un bonjour en agitant la menotte de droite à gauche.

— Tu es belle ! Enfin, d'après ce que je vois de toi. Ça fait si longtemps que je n'ai pas vu une femme... vingt-huit mois pour être exact. Tu imagines comme c'est long !

Nouveau petit signe de la main pour faire savoir à l'autre qu'elle comprend, qu'elle imagine...

— Tu voudrais me faire plaisir ? Faire un truc pour moi, juste pour moi ? Un jeu entre toi et moi juste pour me redonner un peu d'espoir. Tu es une bonne fille, et d'ici je ne fais que rêver de toi.

Le peu que j'aperçois de ta frimousse me donne des... envies. Tu saisis ? Tu comprends ?

— Oui.

Mais ce « oui » n'est qu'un murmure à peine audible pour elle-même, alors le garçon si loin ne peut sûrement pas l'entendre.

— Pourquoi tu ne me réponds pas ? Allons, sois une chouette fille ! S'il te plaît...

Il crie sans doute comme le lui a dit Marie-Thérèse ; il hurle peut-être pour qu'elle perçoive le son aussi bien. Mais Sacha tremble d'attirer l'attention sur sa cellule ; elle a peur que les gardiennes rappliquent. Que se passerait-il si elle se faisait surprendre ? L'homme qui s'égosille le sait, lui. Mais elle ?

— Écoute, sois chic ; tu ne veux pas me faire plaisir ? S'il te plaît, montre-moi tes seins, juste une seconde, juste un peu. Pour que je garde une image de la belle femme que tu es. Je t'en prie, vite, vite, avant que les bleus n'arrivent ! Si je crie encore trop longtemps, ils vont me repérer.

Quelle obscure raison pousse soudain Sacha, dans un geste de folie, à remonter son pull ? Dans un premier temps, il ne crie plus. Puis c'est comme une immense clameur. Des dizaines de détenus du quartier hommes se mettent tous à hurler en chœur. Tapis dans les coins des fenêtres, des têtes partout sur la façade qui donne sur la cellule de la jeune femme. Tous braillent, réclament d'en voir plus, et elle s'enfuit, la peur au ventre. Comment n'a-t-elle pas senti venir cela ? Trop crédule, trop bête. Dans le couloir, une agitation inaccoutumée, puis le cache-œilleton qui se lève juste avant que la porte ne s'ouvre.

— C'est vous qui excitez les hommes ? Qu'avez-vous fait pour les mettre dans un état pareil ? C'est bien après vous qu'ils en ont ? Vous entendez le barouf qu'ils font ? Nous ne voulons plus vous voir aux fenêtres, compris ? La prochaine fois, c'est le conseil de discipline. En attendant, préparez votre paquetage : vous allez changer de cellule. Nous allons vous mettre de l'autre côté. Comme

ça, plus de problèmes avec la détention hommes. Allez, exécution ! Nous venons vous chercher dans dix minutes.

Sacha ne sait plus quoi faire. Elle empile ses quelques effets personnels dans une de ses couvertures, tremblante à l'idée de ce qui va se passer maintenant. Le ton des deux matonnes venues la houspiller n'avait rien de très aimable. C'est vrai qu'elle s'est fait surprendre par la violence de la chose. En y réfléchissant mieux, elle se dit que ceux de là-bas n'ont plus eu de vision de ce genre depuis des mois, alors c'était malvenu de les avoir ainsi énervés. Quelle connerie d'avoir mis à nu sa poitrine ! Encore une fois, elle s'est fait avoir par un excès de confiance.

⋆

Le changement d'appartement a été très rapide. En quelques minutes elle se retrouve dans une cellule, identique en volume à celle qu'elle vient de quitter. Par contre devant elle, la blondinette de la cour de promenade n'a rien, mais alors rien du tout de semblable à Marie-Thérèse. D'abord elle est bien plus jeune, et ici, dans sa chambre, ça pue le tabac froid. Un désordre indescriptible règne dans cette cellule. Apparemment, la propreté n'est pas le fort de cette Lydie. La gardienne qui a fait le mouvement de mutation l'a aussi bien avertie : à la moindre incartade, ce sera le « mitard ». Mais bon, que peut-il lui arriver de pire que d'être dans cette sordide prison ?

— Salut, Sacha ; c'est gentil de me rendre visite. Tu connais la règle ? C'est la nouvelle venue qui fait le ménage ; alors tu vois, il y a du boulot. Tu n'as rien à me donner comme cadeau de bienvenue ?

— Comme quoi ? Je ne comprends pas.

— Tu ne vas pas faire ta Sainte Nitouche ! Ça peut marcher avec une vieille comme Marie-Machin, mais pas avec moi. Une nana qui seringue son mec, ça doit bien avoir des raisons et ça peut cacher son jeu. Je ne suis pas tombée de la dernière pluie, et ici c'est un peu moi qui commande, vois-tu ?

— Bon, si vous... tu m'expliquais ? Parce que là, j'avoue que...

— J'avoue... en taule ! Non, mais je rêve ? Avouer, c'est bien la seule chose que l'on ne doit jamais faire, même ici. Allez, range tes fringues, montre-moi un peu tes trésors.

La nouvelle venue se met en devoir de ranger ses quelques fripes dans l'armoire murale tandis que sa voisine tripote toutes ses affaires, comme si elle n'avait jamais vu de culottes ou de soutiens-gorge.

— Hé, tu as de gros nichons pour porter ça ! On pourrait mettre les deux miens dans un seul bonnet ; regarde-moi ça ! Par contre, c'est quoi ta taille ? Du trente-six, trente-huit ? Les slips, là, tu pourras m'en passer un ou deux ?

— Je n'ai pas grand-chose ; tu le vois par toi-même, non ?

— Oh, je ne demande pas l'aumône ; c'est normal en prison de se rendre service. Et tu ne fumes pas ? C'est con ça !

— Je n'ai jamais touché au tabac. Ni à autre chose, du reste.

— Tu veux insinuer quoi par là ? Vas-y ! Dis le fond de ta pensée ! C'est la vieille bique avec qui tu étais qui a fait des sous-entendus ? Qu'est-ce qu'elle connaît de la vie, cette folle ?

— Bon, je peux finir de ranger mes affaires ? Et je crois que la règle, c'est : personne ne touche à ce qui ne lui appartient pas. Je me trompe ?

— Écoute, tu n'es pas mon invitée que je sache ; alors ta morale à la con, tu te la gardes, d'accord ? Je ne suis pas allée te chercher, et si j'ai bien saisi, tu n'es pas aussi bégueule pour montrer tes nichons aux mecs de l'autre côté. Alors, ici c'est « chez moi » et je prends et fais ce que je veux ; c'est comme ça que ça marche. Il va falloir t'y faire.

Sacha ne dit plus un mot, se contentant de hausser les épaules. Elle est tombée bien bas... Pour une erreur de jugement, sa tête de linotte risque de lui coûter cher. Sur son lit, Lydie a allumé une cigarette et défie sa codétenue en lui envoyant la fumée dans la figure. Mais il faut serrer les poings et se taire. Ne pas encore se faire remarquer, mais cela va-t-il être possible ? Tenir longtemps

avec cette fille, cette... souillon, comment l'imaginer ? Elle regrette déjà d'avoir écouté le beau merle du grand quartier. Si elle avait su... C'est trop tard pour pleurnicher, de toute façon.

Dans cette cellule, les repas sont tout sauf conviviaux. L'une et l'autre les prennent sur leur lit respectif, sans se dire un mot. Autant dire que l'atmosphère est plus que tendue. La nuit, Sacha garde avec elle ses papiers importants ; enfin elle surveille dans la journée tout ce qui lui semble avoir une quelconque valeur. Quand elle est emmenée de nouveau au parloir où Maître Pierrick l'attend, elle espère une bonne nouvelle.

— Bonjour. Vous allez bien, Madame ?

— Comment pourrais-je aller bien dans un endroit pareil ? Dites-moi vite quand je vais sortir d'ici.

— Vous savez, la justice, ça n'avance pas très vite. Pour qu'elle soit bonne, elle a besoin de temps.

— Et moi je croupis ici ; une petite vie étriquée, quoi. Tout le monde s'en fout de comment nous sommes traitées pourvu que l'on ne la ramène pas trop. La société écarte des personnes comme ça sur de vagues suppositions, et quand il s'agit de vérifier les assertions des uns et des autres... on peut bien mourir à petit feu : ça n'émeut plus personne !

— Les policiers vérifient tous les détails et sont sur plusieurs pistes.

— Celui qui est venu me rendre visite m'avait pourtant semblé honnête. Alors pourquoi n'ont-ils pas encore interrogé le type que j'ai reconnu ?

— Apparemment, il est en cavale. Ça demande du temps pour l'appréhender.

— Celui que je passe ici, bien sûr ! Ce n'est pas possible, je ne vais pas tenir encore longtemps ! En plus, les gardiennes m'ont mise dans une cellule avec une fumeuse et ma santé aussi va en prendre un coup.

— Je peux arranger cela. Ils doivent vous demander votre avis pour vous faire partager une cellule avec quelqu'un qui fume, et là-dessus l'Europe est claire : la direction de cette prison pourrait être et serait condamnée.

— Et la fille avec qui je suis n'est pas sympa ; elle va sûrement me faire du mal. Je ne suis pas de taille à me défendre.

— C'est bon, je vais intervenir dès que nous en aurons fini avec notre entretien. Je suis venu vous demander d'introduire une demande de mise en liberté. Si jamais celle-ci était refusée, faites appel de l'ordonnance de rejet. La chambre d'accusation de la cour d'appel nous donnera peut-être raison.

— Et comment je fais ça, moi ?

— Demandez à une surveillante ; elle vous fera remplir l'imprimé spécial. Agissez le plus vite possible, ça obligera le juge à accélérer.

— Bon, eh bien je fais comme vous dites dès que je retourne dans ma... piaule. Encore une question, Maître : pourriez-vous me dire où mon mari est... inhumé ?

— Je crois qu'il est dans le caveau que vous aviez au cimetière de votre village.

— Merci. Alors faites-moi sortir d'ici le plus vite possible, je n'en peux plus...

— Comptez sur moi ; croyez-moi, ce n'est plus qu'une question de jours.

Encore un retour en cellule avec des larmes pleins les yeux. Comme c'est difficile de regarder cet homme qui part vers un air plus frais, vers la vie ! Une heure après cette entrevue, une surveillante-chef reçoit Sacha dans un petit bureau.

— Asseyez-vous. Alors, on est allé pleurnicher dans le giron de son avocat ? Vous pensez que nous ne sommes pas capables de régler les problèmes toutes seules en détention ? Expliquez-moi donc ce qui vous arrive.

— Ben... la jeune fille avec qui vous m'avez mise fume, et moi je ne supporte pas le tabac.

— Vous savez que nous n'avons pas de place ; nous devrions vous laisser seule, toute seule en cellule. Or c'est impossible par manque de place. C'est vrai aussi que nous vous avons sorti de celle qui donnait sur la détention hommes : vous aviez mis le paquet pour les rendre nerveux... Nous ne pouvons tolérer le moindre désordre ! Racontez-moi donc ce qui a motivé le raffut que vous avez engendré.

— C'était une erreur de ma part ; je vous promets de ne plus recommencer. J'ai cru... faire plaisir à quelqu'un qui me parlait depuis quelques jours... je me suis laissée berner. Cela ne se reproduira plus.

— Admettons. Je voudrais juste vous laisser encore une nuit avec cette Lydie, pour que les autres détenues ne pensent pas que vous êtes venue me voir pour changer de cellule. Elles pourraient s'imaginer que vous l'avez balancée, et ici c'est plutôt mal vu.

— C'est vous qui décidez. Je peux me permettre une question ?

— Allez-y, pendant que nous y sommes.

— Je voudrais déposer une demande de mise en liberté ; comment dois-je faire ?

— Vous faites un mot à la surveillante de votre étage et elle se chargera du reste.

— Merci.

— Encore un mot : vous semblez être une femme bien, alors ne montrez plus rien aux fenêtres. Vous voyez de quoi je veux parler ?

Sacha devient toute rouge, rouge de honte ! Ainsi la chef savait pour cette histoire de seins. Le retour avec Lydie est des plus pénibles. Celle-ci n'arrête pas de tourner autour d'elle, cherchant le moindre prétexte pour déclencher une querelle. Comment au bout d'un moment ne pas être à bout de nerfs ? Ce qui devait arriver survient soudain. L'autre, derrière sa compagne de cellule, lasse de voir que Sacha ne répond pas à ces attaques perfides, la saisit par les cheveux.

— Alors, salope, tu es allée raconter quoi à nos gardes ? Crache le morceau sinon il va t'en cuire : je te jure que je te fais la peau !

— Rien... j'ai rien dit, sur qui que ce soit. Je suis allée la voir pour une demande de mise en liberté.

— C'est ça ! Des craques, tu me colles des blagues, c'est sûr.

— Arrête, ça suffit, je ne suis pas ton souffre-douleur. Tu vas me lâcher à la fin ? Je veux bien être gentille, mais il y a des limites. Tu te calmes maintenant ou je ne me laisserai plus faire.

— Des menaces ? Je rêve... La tueuse me dit ce que je dois faire ; laisse-moi rire !

La gamine lui tire les cheveux et du coup fait tomber Sacha. Elle s'affale sur le bord de son lit, suivie dans sa chute par la folle qui persiste à ne pas lâcher les tifs. Et pour se libérer, elle tente désespérément de donner un coup, mais la jeune a une force de cheval et Sacha prend une gifle en pleine figure. À califourchon sur elle, la tigresse donne de plus en plus de coups qui déstabilisent sa codétenue. Dans cette échauffourée, le chemisier de Sacha se trouve déchiré et l'autre en profite pour lui saisir le bout d'un sein.

Elle tire violemment sur celui-ci et le corps de la femme se soulève alors que la pression continue. Elle hurle sous la douleur et Lydie lui colle la main devant la bouche.

— C'est ça, salope... Si les matonnes arrivent, je te tue ! Tu entends ?

Le soutien-gorge se trouve lui aussi arraché et les deux seins sortent à la vue de la gamine.

— Putain, tu as des gros nibards : ça va faire mal ! Je te jure que tu vas plus rigoler dans un instant...

C'est le bruit de la clé dans la serrure qui sauve sans doute Sacha. Lydie se rue sur son lit. Sur le pas de la porte se trouve la surveillante, un papier vert à la main.

— La demande de mise en liberté, c'est pour vous ?

— Oui, oui !

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous en avez une de tenue... Vos habits sont déchirés ?

— Non, non, il n'y a rien ; c'est juste moi qui ai fait une petite crise de nerfs, mais maintenant ça va aller mieux.

— Bon, eh bien j'espère que vous n'allez pas nous faire d'ennuis, surtout avec l'équipe de nuit qui vient prendre son service. Remplissez ce document et glissez-le sous la porte. Nous le récupérerons et le remettrons au greffe demain matin. Bonne soirée, Mesdames.

— Bonsoir, surveillante.

C'est Lydie qui, d'une voix mielleuse, vient de saluer la femme en uniforme qui sort de leur cellule. L'attitude belliqueuse de la méchante passe comme elle est venue. Elle descend de son lit, prend Sacha par la taille et pose sa tête contre son épaule.

— Merci de n'avoir rien dit ! Je m'emporte toujours pour des bricoles. Je vois que tu avais raison pour la demande de mise en...

— Si tu écoutais les autres au lieu de t'énerver, tu y gagnerais sans doute souvent.

— Finalement, t'es une brave femme. Tu sais, j'aurais écopé d'au moins huit jours de trou, et ce serait le double de remises de peine qui sauteraient. Alors merci. Je peux te faire une bise ?

— Idiote ! Allez, sois sage maintenant. Tu vois, je dois remplir ça.

Pendant qu'elle écrit, la jeune fille reste au-dessus de son épaule.

— Tu as une belle écriture, ce n'est pas comme moi. Mais j'ai pas fait d'études, tu sais ; à l'école des rues, on n'apprend pas à lire et encore moins à écrire. Il fallait que je bouffe tous les jours, et pour ça soit tu te prostitues, soit tu vends de la saloperie. J'ai dû faire un choix.

— Et tu avais peut-être aussi la solution de travailler, non ?

— Ah oui... Tu crois que les patrons donnent du boulot à des gens qui n'ont pas de logement, qui ne peuvent pas se laver, être bien mis sur eux ? Et comme tu n'as pas de travail, tu ne peux pas obtenir de toit. Tu vois, c'est un cercle vicieux.

— Et tu es là pour longtemps ?

— Encore quelques mois si tout va bien. Mais c'est presque sûr que je retomberai un jour. Personne ne fait rien ici pour nous aider à vraiment nous en sortir. Je ne t'ai pas fait trop mal... quand je t'ai tiré les cheveux ?

— Ça peut aller, mais ne recommence pas.

— Non, je peux les brosser si tu veux, tout doucement... ça me ferait plaisir de le faire.

— Oui, mais tout doux, hein ! C'est un peu douloureux.

La gamine prend un peigne et commence lentement à brosser les cheveux bruns de Sacha. Elle se concentre sur ceux-ci, va, revient, recommence à lisser plusieurs fois. Lentement le calme renaît dans la cellule. Les mains de Lydie finissent par lâcher le démêloir et elle les pose sur les épaules de la femme qui achève de remplir son formulaire.

— Tu as fini de remplir ton papelard ? Tu veux que je le colle sous la porte ?

— Oui. Tiens. Merci.

Quand elle reprend sa place, elle se remet immédiatement derrière Sacha. Ses mains reviennent, comme aimantées, sur la chevelure brune. Les doigts défont le patient travail du peigne. Puis, presque sans s'en apercevoir, ils glissent sur le bas du cou, se frottent à la peau et finissent par s'appesantir sur les épaules de sa camarade. Mine de rien, Lydie les fait naviguer sur l'étoffe du chemisier. Les mains vont très lentement, comme pour ne pas effaroucher la femme assise à la table.

Un autre bruit de glissement, mais à la porte cette fois : c'est la ronde qui passe. Les deux femmes tournent leur regard vers l'œil de verre qui les scrute, impersonnel. Pratiquement en même temps, elles lèvent la main en signe de bonsoir. Celle derrière le judas, invisible, laisse retomber la plaque métallique qui se referme sur le couloir, rendant à la piaule occupée son intimité partielle. Alors ce ne sont plus les doigts qui se plaquent sur la peau découverte de la nuque.

Les lèvres qui effleurent la partie qui n'est pas cachée entraînent chez la femme un long frisson. Son corps tout entier vibre sous les lippes qui font un bruit de bisou mouillé.

— Humm, tu sens bon. C'est quoi ton eau de toilette ?

— Ça s'appelle une savonnette, et c'est du *Dove* au lilas, tout bêtement. Pas besoin de grand-chose pour se garder propre et pas trop moche.

— Tu me le prêteras, ce savon ? Tu sais, moi j'ai le truc que les surveillantes nous donnent une fois par mois. Une odeur de linge mal lavé... tu vois... personne ne m'a appris tous ces machins-là. Tu voudras bien me montrer tout ce que tu sais, toi ?

— ... Je ne comprends pas...

Les mots se meurent et les lèvres ne sont pas reparties de ce cou qu'elles explorent. Les chatouillis sont supportables pour celle qui les reçoit. Les mains en conques remontent sur le ventre de Sacha alors que penchée sur elle, Lydie laisse toujours traîner sa bouche. Bien sûr, les doigts sont sur le tissu déchiré du chemisier et sur la poitrine que sa compagne après leur début de bagarre n'a pas recamouflée dans son soutien-gorge. Les paumes largement ouvertes trouvent facilement le chemin des seins qui frémissent sous la caresse. Rien n'est prémédité ; c'est juste un instant qui passe, un morceau d'éternité que ces deux-là partagent sans se soucier d'autre chose.

Sans qu'elle ne veuille s'en rendre compte, Lydie a couché Sacha sur son lit. Ses gestes sont doux, presque experts. Elles font l'amour longtemps, passant et repassant sur les endroits qui affolent, sur ces chemins qui mènent au plaisir. Lydie se montre une amante passionnée et Sacha décharge toutes ses tensions dans ce corps-à-corps féminin. Le temps devient sans importance, mais n'est-il pas dans cet univers de toute façon perdu à jamais ? La jouissance qui entraîne Sacha lui en rappelle d'autres, plus masculines, enfin... moins féminines. Que des yeux invisibles les épient lors de rondes inopportunes ne lui retire aucunement cette envie de jouir.

Jouir, c'est aussi vivre... finalement.

Liberté, ou le renouveau

Nouveau déménagement ce matin, pour une nouvelle piaule aussi sordide que les deux précédentes. Cette fois sa compagne d'infortune n'est pas Française. Sacha a bien du mal de comprendre la voix rocailleuse qui écorche les pauvres mots de la langue française qu'elle connaît. La jeune femme tente de communiquer en anglais, mais c'est encore pire. Sa nouvelle compagne est à peu près de son âge. Des cheveux presque roux, des taches de rousseur sur les joues, elle a cependant un joli sourire. Deux immenses yeux presque vert émeraude finissent par lui donner un air joyeux. Elle ne doit pas mesurer plus d'un mètre soixante, et apparemment sa taille n'est pas aussi fine que celle de Lydie.

La petite rousse regarde avec curiosité Sacha qui déballe encore une fois ses affaires. Maintenant elle va devoir prendre le dessus du lit à étage, l'occupante des lieux étant installée sur celui du bas. Au moment où la jeune femme se couche sur la paillasse, sa colocataire se lève. Dans ce mouvement ample qu'elle fait pour aller aux toilettes, Sacha voit que ce n'est pas vraiment de l'embonpoint qui donne du volume au ventre de cette femme : si ses seins sont aussi gonflés, c'est que son bidon bien arrondi doit abriter une autre vie future. Se sentant observée par la nouvelle venue, elle pose sa main sur sa bedaine et jette :

— Я очікую дитини. Я є український… Baby... enfant... petit. Compris ?

— Enceinte ? Vous êtes enceinte ? Mon Dieu, comme ça doit être pénible de vivre cela dans un endroit pareil !

— No... moi... pas comprendre... Ukraine, moi. Vous savoir.

— Vous venez d'Ukraine ? C'est cela ?

L'autre se contente de secouer la tête en signe d'assentiment. C'est bien difficile de se parler dans un contexte aussi... Là s'arrête la conversation entre les deux femmes, stoppée par la porte qui s'ouvre sur une gardienne.

— Vous, là ! Au parloir.

— Moi ?

— Oui, c'est bien pour vous. La police, je crois, veut vous entendre.

Docilement, Sacha suit sa geôlière. Le rituel de la palpation, puis les couloirs sombres qui mènent vers le flic qui attend. Le même que l'autre jour. Celui qui avait donné l'air de la croire. Alors ici, entre l'air et la chanson, il y a beaucoup de clés.

— Bonjour, Sacha. Nous avons enfin serré l'homme de la photo mais il s'est un peu défendu, et pour le moment il est à l'hôpital, blessé. Dans un jour ou deux nous pourrons l'interroger. J'ai bien repris votre dossier : à part le sang sur vous, c'est vrai que nous n'avons rien qui permette de dire que c'est vous qui avez...

— Je vous le hurle depuis le début, mais personne ne veut m'entendre ; alors, pour m'écouter...

— Calmez-vous ! Pourquoi, chaque fois que je vous rencontre, vous me criez dans les oreilles ?

— Je voudrais bien vous y voir, vous, dans cette... ici, en taule. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est ! Ils n'arrêtent pas de me changer de cellule ; je suis maintenant avec une femme enceinte jusqu'aux yeux et qui ne parle pas un mot de français... Programme réjouissant pour moi, je vous l'assure ! Alors vos petites plaintes parce que je ne parle pas comme vous le voudriez, vous savez où je me les mets ?

— Mais calmez-vous, bon sang ! Je suis juste venu vous dire que le juge va sûrement vous remettre en liberté. Il veut juste savoir si vous avez une adresse à l'extérieur. Un endroit où il peut vous envoyer sans risque. Alors donnez-moi cela si vous savez où aller et je me barre pour ne plus vous énerver. Sans doute que vous êtes innocente ; ceux-ci sont exécrables, paraît-il, en prison...

— Vous... vous êtes sûr de ce que vous avancez là ? Ce n'est pas encore une fausse joie ? Parce que ce ne serait pas très fair-play...

— Non, non je ne dis pas de blague. Alors, cette adresse où l'on pourra vous joindre ?

— Ben... chez moi, ça ne peut pas aller ? Je ne sais pas où aller d'autre, moi.

— Pas pour le moment. Le juge ne veut pas : il veut préserver les indices, s'il y en a. Et je vous avertis que nous sommes passés chez vous, que nous avons perquisitionné. Il y a un peu de... dérangement.

— Ça veut dire quoi ça encore ?

— Nous avons cherché dans vos papiers, dans vos placards, vos armoires, des indices, des détails qui auraient pu nous mettre sur la voie.

Sacha baisse la tête : encore une humiliation supplémentaire ! Elle se souvient de ces instruments que son mari et elle avaient placés dans la table de nuit. Des choses très intimes, des objets si personnels que... difficile d'imaginer la tête des types avec ou sans uniforme qui ont dû trouver ceux-ci. Cet homme qui lui fait face, il a aussi des airs de... son David. Un peu plus jeune, certes, mais le même regard, celui qu'elle aimait, celui des jours heureux. Puis soudain, en y songeant un peu plus profondément, elle se dit que c'est peut-être un sourire de flic tout simplement. Mais pourquoi ne le lui avait-il jamais dit ?

— Alors, Madame, une autre adresse ? Celle de vos parents, une sœur, un frère ?

— Non, je n'ai rien de tout cela. Je vais sans doute alors rester dans cette prison.

— Vous auriez confiance en moi ? Je pourrais vous en trouver une, moi, d'adresse ; enfin, c'est comme vous voulez. Vous savez, David, c'était un type bien, et nous sommes navrés de ce qui lui est arrivé. J'ai la conviction que vous êtes tombés tous les deux dans un piège et je voudrais vous aider.

Elle lève les yeux sur celui qui dit ces mots-là : c'est la première chose gentille qu'elle retrouve depuis un si long moment. Lui ne baisse pas le regard et ils se dévisagent sans fausse pudeur.

— Faites comme bon vous semble. De toute façon, depuis le début de cette affaire je suis ballottée à droite et à gauche et je n'ai personne pour me raccrocher. La seule personne qui comptait pour moi est morte, alors...

— Signez-moi seulement ce papier et je m'occupe du reste.

D'une main tremblante, Sacha appose sa signature sur le document que lui tend le flic. Elle n'est déjà plus tout à fait présente dans cette pièce. Des images qui la remuent de partout lui remontent en mémoire. Des promenades main dans la main, des moments plus intimes, des baisers, des morceaux de vie, d'une vie brisée. Des instants d'éternité qui ne se renouvelleront plus... plus jamais ! Encore une fois, des larmes coulent de ses yeux clairs et même les mots d'encouragement du jeune policier, assis face à elle, ne changent rien à cette coulée de nostalgie.

⋆

À peine le flic parti, la surveillante emmène Sacha dans la cabine de fouille. Elle a droit cette fois au grand jeu. Celui où il faut se baisser, il faut tousser et, plus nue que jamais devant cette femme qui crie ses ordres plus qu'elle ne parle, elle se sent rabaissée au rang d'un animal. Les chiens sont mieux traités que cela. Chose étrange, elle s'en fiche complètement ; et l'autre, là, peut bien vociférer, elle ne se presse pas pour se dévêtir ni pour obtempérer, et elle se permet le luxe de toiser sa geôlière. Qu'ils fassent d'elle ce qu'ils veulent ; après tout, qu'est-ce que ça changera ?

Elle retrouve l'Ukrainienne avec qui les rapports oraux sont plus que complexes ; alors chacune des deux s'emmure dans un silence pesant. Au bout de deux longues journées, une gardienne ouvre la porte en coup de vent et lui demande de préparer son paquetage. De cette intervention, Sacha ne retient que le mot « libération ». Alors rapidement elle entasse dans ses couvertures les quelques nippes dont elle dispose, et c'est presque joyeusement qu'elle subit la dernière des fouilles.

Quand la lourde porte électrique est actionnée et que l'air frais de l'extérieur lui monte au nez, elle vacille, grisée par cette liberté toute fraîche. La rue, son brouhaha, ses voitures qui défilent, comme c'est bon à revoir ! Au greffe, ils lui ont remis une adresse où elle doit se rendre, un lieu qu'elle ne connaît pas. Cherchant un taxi du regard, elle aperçoit de loin le jeune flic qui semble attendre, et dès qu'il la voit il se dirige vers elle.

— Bonjour ! Vous voyez, j'ai tenu parole ! Allez, venez, je vous emmène vers votre nouvelle demeure. Ce n'est pas un palace, mais ce sera mieux que cet endroit d'où vous sortez, je vous l'assure.

Comme une somnambule, Sacha suit cet homme qui l'emmène vers elle ne sait où. Dans la voiture, il ne dit pas un mot, se contentant de jeter de fréquents regards sur elle ; et pourtant, elle ne doit pas se montrer à son avantage dans ces vêtements affreux. Elle se sent sale, elle se sent vieille. Le véhicule poursuit sa route et elle reconnaît certaines des rues qu'il emprunte. Quand le conducteur s'arrête devant des grilles qu'elle connaît, ses larmes reviennent sans qu'elle soit en mesure de les contenir.

— Je voulais juste vous amener le voir.

— Merci, merci, c'est gentil. Je peux rester seule un moment... près de lui ?

— Bien sûr, vous êtes libre. Je ne suis que votre chauffeur ; je ne veux que vous conduire chez la dame qui doit vous accueillir en attendant que vous puissiez retourner chez vous.

— Merci. Merci, pour lui et moi !

Sacha laisse aller ses larmes. Son cœur est serré de voir cette terre fraîchement remuée, cette croix de bois sous laquelle repose... une partie de sa vie. Elle lui dit des mots qu'il n'aurait pas aimé, le traitant de salaud, lui hurlant intérieurement qu'il aurait pu tout lui dire, tout lui raconter, que le fait de s'être tu lui semblait être une trahison. Au bout de longues minutes, elle revient d'un pas lent vers le jeune homme qui sagement est resté au volant de sa voiture.

— Merci. Vous pouvez me dire où nous allons ?

— Je vous conduis chez une de mes tantes, une charmante vieille dame de soixante-dix ans qui va vous dorloter. Je lui ai juste dit que vous aviez des ennuis, rien d'autre. Je pense que c'est à vous de lui raconter votre histoire, si vous en avez envie. Elle s'appelle Adélaïde et... elle aussi vous racontera peut-être une partie de sa vie.

— Je pense que je n'ai pas le choix ; alors allons-y. Mais pourquoi une de vos tantes ?

— Vous allez vite comprendre quand vous la verrez.

Il ne faut guère plus de quinze minutes pour arriver devant une grande bâtisse tout en longueur. Quand le policier immobilise la berline, elle descend, alors que sur le perron une dame aux cheveux argentés, droite comme un I, lève la main en guise de salut. Le jeune homme se précipite et embrasse la femme.

— Tantine, je te présente Sacha, la femme du collègue dont je t'ai parlé. Sacha, je vous présente ma tante Adélaïde.

— Soyez la bienvenue dans ma maison, Sacha. Je souhaite que vous trouviez ici le calme et la paix. Mais entrez ! Nous pourrons bavarder devant une tasse de café ou de thé. Et toi, mon neveu, veux-tu bien te charger des affaires de madame ? Jérémie est encore bien jeune, et il faut lui apprendre les bonnes manières.

— Jérémie ?

— Parce qu'en plus il ne s'est même pas présenté ? C'est mon garnement de neveu. Le fils de ma sœur. Votre mari ne vous l'a pas présenté ?

— Mon mari ? Vous ne savez donc pas ? Il n'en a sans doute pas eu le temps. Merci de me recevoir pour un temps... que je ne connais pas. Pourrais-je avant de boire un verre, avant toute chose même, voir la chambre ? Et je vous avoue que le désir de prendre un vrai bain me démange depuis ce matin.

— Oh, mais bien sûr ! Je vous invite donc à me suivre. Voilà, Sacha, c'est ici ; vous êtes chez vous. La salle de bain se trouve là. Il y a des serviettes dans le placard ici et vous trouverez tout ce qu'il faut pour parfumer votre eau par là. Je vous laisse. À tout à l'heure.

— Merci, vous êtes gentille.

La chambre ! Rien à voir avec le réduit où Sacha a vécu ces dernières semaines. C'est clair, aéré ; le papier qui couvre les murs est un bonheur pour les yeux. L'eau qui coule dans la baignoire est pareille à une musique qui réjouit les oreilles de la jeune femme. La poudre qui s'évanouit sous le robinet béant rosit le bain instantanément et un subtil parfum emplit la pièce. Sacha retire ses hardes et les entasse dans un coin, puis elle se faufile dans la masse liquide avec délectation. À quand remonte son dernier bain ? Le soir de... mauvais souvenirs qui affluent de nouveau.

Sans se presser, elle glisse dans l'eau, s'étend de tout son long ; la tiédeur la surprend, la rassure. Ses mains vont et viennent, comme pour retirer la crasse des jours passés en prison. Ces heures qu'elle veut désormais oublier, des moments qui pourtant sont gravés dans sa chair. Alors son corps alangui dans la douceur retrouvée se détend complètement. Le bonheur d'être libre de pouvoir prendre un bain, enfin de faire ce que l'on a envie de faire sans contrainte d'aucune sorte, enivre Sacha. Elle ne compte pas le temps passé à redevenir elle-même. La femme qui sort de l'eau n'a plus rien à voir avec celle qui a franchi les portes de la maison d'arrêt quelques heures plus tôt.

C'est une belle jeune femme qui retrouve Adélaïde alors que celle-ci lit un livre au salon.

— Ah, ma chère, venez donc me raconter ce que mon neveu m'a caché. Parce que vous avez un secret, n'est-ce pas ?

— Un secret ? Non, ce sont d'autres qui m'ont caché des choses, et un drame me les a fait découvrir. Seulement, cette tragédie m'a aussi quelque part entièrement détruite. Je sors de prison. Jérémie ne vous l'a donc pas raconté ?

— Que nenni, ma foi ! Rien de rien, il ne m'a fait aucune confidence. Racontez-moi donc tout cela ; j'ai peine à imaginer qu'une femme telle que vous puisse avoir mal agi. Ensuite, moi aussi je vous livrerai quelques-uns de mes plus inavouables mystères. De ceux que Jérémie ne connaît pas non plus. Vous verrez !

Les deux femmes parlent jusqu'au déjeuner. Puis, en se promenant dans le parc, la conversation continue. Sacha a livré toute son histoire sans omettre un détail, sans oublier une ligne. Adélaïde n'a fait aucun commentaire, se bornant à hocher de la tête parfois. Sa main s'est posée sur celle de son invitée de temps en temps, serrant les doigts fortement lorsque la jeune femme lui narrait dans le détail les fouilles corporelles, les étranges mœurs dans les cellules, enfin ces moments affreux qu'elle avait dû endurer.

— Ma pauvre petite... mais c'est horrible ! En plus de perdre celui que vous aimiez, la justice vous a en plus salie ? Maintenant, vous êtes sous mon aile et je vais vous faire... vous aider, vous réapprendre à aimer à nouveau la vie.

— Voilà, vous connaissez le chemin qui m'amène chez vous. Mais vous ? Vous aviez aussi des secrets, m'avez-vous dit ?

— Oh que oui, mais c'était... il y a fort longtemps. Vous voyez cette maison ? Elle a connu d'autres jeunes femmes, de votre âge, qui couraient dans ce parc, qui aimaient mon salon. Et ces femmes étaient visitées par des gentlemen. La maison riait, son cœur battait, l'amour débordait de ces murs qui nous entourent.

— Je ne vous suis pas, là... Je veux dire que je ne...

— Vous ne comprenez pas ? Ici, il y a fort longtemps, mes filles donnaient de l'amour aux hommes, mais c'était quand les maisons

closes n'étaient pas encore fermées. Dans chacune des vingt-deux chambres, des centaines d'hommes ont connu l'extase ; certains même y ont perdu leur pucelage, mais jamais, au grand jamais, aucun ne s'est plaint.

— Vous voulez dire que vous teniez un bord...

— Oui, ma douce amie, un bordel, comme vous dites ! Mais une maison sérieuse où mes filles étaient bien traitées, où elles gagnaient bien leur vie. Du reste, beaucoup sont devenues et restées des amies. Peut-être durant votre séjour ici en rencontrerez-vous quelques-unes, qui viennent me rendre visite de temps à autre.

Une sorte de sourire monte aux lèvres de Sacha en pensant que d'une taule elle tombe sur une taulière. Un drôle de trajet pour une femme rangée, une femme sans histoires qui pour le moment en vivait de trop compliquées. La maison avait un air chaleureux et le calme y régnait, loin de l'agitation des coursives de la détention, loin des bruits de portes qui grinçaient. De quoi se refaire une santé en attendant, ou en espérant plutôt que la police trouve qui avait... même le mot devenait impossible à prononcer.

— Vous vous êtes faite très belle. Vous vouliez sortir, sans doute. Ici, vous pouvez aller et venir sans rendre de compte à personne, bien sûr.

— J'aimerais aller acheter des fleurs et les offrir à mon mari. Personne ne m'a laissé lui dire vraiment au revoir, mais peut-être n'est-il pas trop tard. Votre neveu m'y a conduite, mais je voudrais lui porter des fleurs.

— Je comprends ; c'est une sage décision. Vous voulez que je vous y conduise moi-même ?

— Vous feriez cela pour moi ? Pour lui ?

— Évidemment ! Je suis certaine que vous n'avez rien à vous reprocher. J'ai approché suffisamment de gens pourris pour les sentir à un kilomètre. Il faudrait que j'aie perdu l'odorat pour me tromper à ce point ! Je resterai à l'écart ; les larmes, parfois, ne se partagent pas.

— Vous êtes une belle personne. Merci pour David.

Elles sont allées toutes les deux sur le bout de terre encore frais. Les fleurs ont mis un peu de couleur sur cette boue que les hommes savent si bien créer par leurs actions abjectes. Puis, au fil des jours, elles sont devenues presque des amies. Adélaïde n'a de cesse de lui raconter des anecdotes sur un temps désormais révolu, un temps qu'elle semble pourtant regretter. Jérémie passe chaque jour chez sa tante, et s'il ne parle pas de l'enquête, il donne pourtant de sérieux espoirs à Sacha. Ces deux-là se voient avec un certain plaisir.

Alors, quand un soir il invite la jeune femme à sortir pour dîner en ville, c'est avec enthousiasme qu'elle accepte. Depuis longtemps elle n'a pas remis les pieds dans un lieu peuplé de monde, un autre monde, celui de la nuit. Et à vingt heures, quand le policier arrive, c'est une Sacha sur son trente-et-un qui l'accueille sur le perron, sous les yeux de sa logeuse émerveillée.

— Tu seras sage, Jérémie ; je te la confie, alors tu en prends bien soin.

— Mais c'est un plaisir, ma tantine, que de sortir avec madame. Je te la ramènerai, promis, sans lui avoir fait le moindre mal.

— J'y compte bien... et amusez-vous, la vie est courte.

Longtemps encore après que la voiture se soit éloignée, le sourire sur les lèvres d'Adélaïde n'a pas disparu. Elle se dit que ce petit pourrait bien être amoureux de cette belle femme. Et c'est contente qu'elle se glisse dans la lecture de son livre. Un livre qui raconte une histoire d'amour, naturellement.

⋆

La salle de restaurant est entièrement décorée aux couleurs de l'automne, de celui qui va arriver. La table retenue par Jérémie est dans un endroit calme et offre une vue sur l'ensemble des autres. Sacha est dos au mur, l'homme lui fait face. Dans ses mains, la carte qui se balance lui donne une contenance qu'il est loin d'afficher. Ses yeux ont bien du mal à quitter ceux de cette femme qu'il a

invitée. Depuis quelque temps déjà il ne pense plus qu'à elle. C'est comme s'il était ensorcelé par ce visage, par ces cheveux bruns, par ce sourire qui éclaire ses lèvres trop peu souvent. Il voudrait pouvoir lui dire ce qu'il ressent, lui parler comme à une amie, mais il est maladroit, gauche, ne sachant pas comment faire.

Pas moyen de se concentrer sur les menus, sur les plats proposés par le chef. La femme devant lui est éblouissante, calme, et tous ses gestes sont autant d'aimants que les regards de Jérémie ne peuvent pas lâcher. De la salle monte une sorte de bourdonnement ininterrompu. La respiration de celle qui lui fait face fait monter sa poitrine et agite deux seins qui sont des provocations permanentes. Elle est... trop belle, tellement femme ! Lui se trouve ému devant ces deux masses qui tressaillent à chaque inspiration de la dame. Pourquoi l'attire-t-elle autant ?

Sacha sent sur elle les regards de cet homme qui l'a gentiment invitée. Sortir, dîner au restaurant, ce sont des choses qu'elle n'a pas refaites depuis longtemps. C'est aussi bizarre de penser que les yeux d'un autre homme sont posés sur elle. Seul son David la regardait de cette manière insistante ; elle connaît donc ce genre de concentration sur cette poitrine qu'elle ne peut pas empêcher de remuer. Elle n'a pas le choix, il lui faut bien respirer ! Les petits doigts de la femme tremblent en tenant la carte, et pour elle non plus il n'est pas aisé de choisir. Du reste, tout semble excellent et, comparé au menu de la prison, il n'y a pas photo.

Une ombre se faufile entre les tables. Vêtu de noir et fin comme un fil, un garçon stylé s'est approché d'eux.

— Bonsoir Madame, Monsieur. Vous prendrez un apéritif ?

— Moi oui ; et vous, Sacha ?

— Quelque chose de léger alors... une Suze, s'il vous plaît.

— Bien. Alors pour moi ce sera un porto. Blanc. Vous avez cela ?

— Mais oui, Monsieur, tout de suite !

L'ombre qui marche s'éloigne, féline, son carnet à la main. Le steward a lui aussi planté ses yeux dans ceux de Sacha, mais pas

un frémissement n'a montré un signe quelconque d'attirance pour elle ; c'est juste un serveur zélé, très professionnel. Cependant, son intervention a légèrement décrispé la situation. Le fait de le voir revenir avec les boissons marque un tournant dans la soirée. Il pose la commande devant chacun d'eux et s'efface de nouveau. La glace est brisée ; l'apéro donne une contenance à ces deux-là.

— Bon, eh bien à votre santé, Sacha.

— Oui ; à la vôtre, et surtout à votre enquête, ce qui me débarrasserait d'un grand poids. Je ne veux pas parler de cela ce soir avec vous : je veux juste goûter au bonheur d'être libre, de faire quelque chose qui me plaît. Le dernier restaurant que j'ai pratiqué avec mon mari, c'était... il y a bien longtemps. Malheureusement, il n'en aura plus d'autres, lui.

— Je peux faire une suggestion ? Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais que l'on se tutoie. J'ai tout juste l'âge de David, et le « vous » me donne l'impression que je suis un vieux.

— Pourquoi pas ? Après tout, ça ne changera rien au monde qui tourne, quoi que l'on fasse. Oui, on peut se dire « tu ». Vous avez choisi ? Un plat je veux dire...

— J'avoue que non, j'ai des pensées... idiotes en tête.

— Ah bon ? Et je peux savoir ?

— Si je vous... pardon, te le dis, je vais rougir comme un collégien lors de son premier flirt. Je peux juste te dire que tu es sans doute l'héroïne de celles-ci.

— Je suis l'héroïne de beaucoup trop d'histoires depuis quelques mois ; enfin, j'espère seulement que ce sont des images agréables, pour une fois.

— Comme si tu ne savais pas que tu es une femme désirable, belle et intelligente de surcroît ! Nous sommes des adultes, nous n'allons pas nous voiler la face. Tu es belle et tu donnes envie de te connaître mieux.

— Je te trouve bien entreprenant, mais je suppose que tous les hommes sont ainsi. Il y a fort longtemps que je n'ai pas dîné en

tête-à-tête avec un autre que David. Je dois dire aussi que je n'aurais pas pensé que cela m'arrive un jour. Ce sont les événements qui en créent de nouveau, bien sûr. En tout cas, merci pour le dîner, ça me fait plaisir.

Les verres vides attirent le serveur. Celui-ci prend donc la commande et repart vers une autre table. Il a fort à faire ce soir ; la salle est bondée. Sacha et Jérémie mangent lentement, en silence. Elle continue de percevoir les regards que l'homme lui porte quand il s'imagine qu'elle ne le voit pas. Elle garde les pieds repliés sous sa chaise. Et pour se délasser les mollets, au milieu du repas, elle tend les jambes en avant. Ce simple mouvement d'allonger les gambettes propulsent ses pieds contre la jambe de l'homme. Il ne bouge pas. Il fait mine de ne pas avoir senti cette présence soudaine.

Le contact du nylon du bas et du tissu du pantalon donne une sorte de décharge électrique à la jeune femme. Elle replie son pied précipitamment, pas assez vite cependant pour que Jérémie ne s'en soit pas rendu compte. Quand elle repose le bout de ses orteils sous sa chaise, elle sent que sa jambe à lui, sous la table, a fait le même chemin. Il a pris le geste involontaire pour une avance et il a suivi le mouvement. C'est maintenant son pied d'homme qui appuie sur celui de Sacha. Il glisse doucement sur le dessus, doux comme une caresse. Elle se rend bien compte que la chaussure qui le recouvrait a disparu.

Jérémie ne dit rien. Sa fourchette poursuit toujours son cheminement de l'assiette à la bouche. Seul, beaucoup plus bas, son ripaton s'évertue à lisser le dessus des orteils de la femme. Quand enfin il lève les yeux vers elle, il s'aperçoit que Sacha a gardé la main en suspens. Son regard ne quitte plus les yeux de son vis-à-vis. Incroyable ! La seule pensée que le gars, là, en face, lui tripote le pied lui donne une montée de chaleur. Quelque chose dans ce geste lui rappelle bien des souvenirs, des instants d'émotions vives ; mais c'était une autre patte qui frottait la sienne. Elle sent monter en

elle une envie venue du fond de ses entrailles, venue du fond de sa tête, venue du fond de sa mémoire.

Il a insisté longuement ; elle a laissé faire. Puis, comme si elle avait reçu un signal, la jambe masculine s'est lentement aventurée plus haut, le long du mollet. Toujours aucune réaction de la femme qui s'est remise à manger. La caresse est douce ; le frottement sur le bas est un régal pour Jérémie. Il n'en revient pas qu'elle le laisse faire. Il lui serait facile de reculer son siège, de replier ses jambes sous celui-ci pour se mettre hors de portée des attouchements, mais elle ne fait rien de tout cela. Par contre, sa respiration s'est accélérée. Ce qui naturellement fait palpiter le petit paradis qui bouge sous le chemisier de lamé rouge qu'elle porte.

L'envie surprend Sacha. Ce perfide besoin d'être aimée, au sens physique du terme. Elle se sent soudain envahie par des sentiments divers et pas totalement sains. Elle sait que son corps réagit plus vite que son esprit et qu'elle a du mal à mettre les deux d'accord. Sous sa jupe de soirée, le triangle de lingerie qui lui couvre les fesses est moite. Plus la jambe monte le long de la sienne, plus elle sent que l'auréole au fond de sa culotte s'élargit, mais elle ne bronche pas, ne cherche pas à accentuer ou à diminuer la pression de ce que fait le mec en face. Elle jette un coup d'œil sur la salle – enfin, sur les tables des environs – s'assurant par là même que personne n'a remarqué le manège.

Un soupir plus violent que les autres donne à Jérémie une précieuse indication. Il s'enhardit et son pied ne s'arrête pas au genou. Le reste de son corps se tasse un peu sur l'arrière de son siège pour permettre à sa jambe de s'allonger suffisamment afin de longer les cuisses fermées de la belle. Sans rencontrer la moindre résistance, il parvient à toucher le bord ourlé de la jupe de Sacha. La pointe tendue file avec aisance, comme mue par une main invisible, soulevant le tissu du vêtement relativement court. Loin de refuser ce contact, la jeune femme semble même entrouvrir un peu le compas serré de ses jolies gambettes. Au fond d'elle, elle se dit qu'elle est

folle, qu'il faut avoir un grain pour se laisser ainsi tripoter sous la table, mais entre ce que l'on ressent, ce que l'on pense et ce que l'on fait, il y a parfois des fossés très vite franchis.

La passerelle s'ouvre autant dans son esprit que sous sa jupe. Les orteils gainés de coton noir sont maintenant aux abords immédiats de ces pleurs implacables qui démontrent que la chair est bien faible. Sur la culotte, ils font de petits ronds, enfonçant la mousseline sur les contours humides d'un sexe frémissant. Ce dernier rempart les arrête pourtant dans leur progression, mais le pied diffuse sa chaleur à la chatte qui noue les tripes de Sacha. Jérémie a l'impression que la jeune femme avance son buste, comme pour plaquer ce visiteur plus encore contre ce lieu si intime.

Impression ou réalité ? Difficile de le dire dans ce moment d'extrême tension où l'homme reste concentré sur son unique but, celui de caresser la fente de la dame qui est assise face à lui. Elle aimerait sans doute pouvoir remuer un peu plus, mais la discrétion l'oblige à une retenue affolante. La voûte plantaire est tout entière bien à plat sur la faille et se plaque à elle, comme pour faire corps avec cet endroit si tendrement féminin. Son visage est maintenant marqué par cette envie qui lui monte à la tête. Elle passe délicatement le bout de sa langue sur ses lèvres, signe qu'elle prend plaisir à l'approche toute particulière que l'homme déploie habilement.

David aussi sait jouer de la manière subtile dont les choses se passent maintenant. Est-ce pour cela, pour s'en souvenir, que Sacha laisse l'autre, là, la masturber doucement ? Elle se retient ; elle ne veut pas gémir. Pas ici, pas dans cette salle de restaurant, mais l'air a de plus en plus de mal à rester emprisonné dans sa poitrine. L'homme s'est aussi emparé de sa main sur la table et il presse doucement ses doigts dans la paume qu'il retient. Son index va et vient dans le creux de celle-ci. Consciemment ou non, il décrit ce signe que les jeunes apprennent vite, celui qui signifie « J'ai envie de toi ». Il n'a pour seule réponse que les doigts de la main féminine

qui se crispent sur ceux de l'homme. Mais sans doute a-t-il compris et sait déjà que son insistance paye ou va payer.

Un coin de ciel bleu s'ouvre dans le crâne de Sacha. C'est presque bon de savoir que l'on a encore envie d'elle, qu'elle est désirable, donc désirée. Entre ses cuisses, la chaussette qui enveloppe le pied se trempe peu à peu de ses excrétions impossibles à retenir. Elle pense un court instant que sa jupe va être tachée, mais son esprit est vite rattrapé par d'autres images. Et c'est l'ombre noire du serveur qui vient la sauver du naufrage programmé de son corps si peu obéissant.

— Vous prendrez un dessert ?

— Tu en veux un, Sacha ? Moi, un café me suffira.

— La même chose pour moi, s'il vous plaît.

— Deux cafés, alors. Entendu.

— S'il vous plaît, apportez-nous également l'addition avec les cafés.

— Bien, Monsieur.

Le pied a effectué un repli stratégique rapide à l'arrivée du serveur. Elle se dit qu'elle ne le laissera pas reprendre la place qu'il vient d'occuper. Sacha ferme les jambes, repousse son siège sans en avoir l'air. Jérémie a compris que l'instant d'osmose s'achève brutalement, à son grand regret.

— Excuse-moi, Sacha ; j'en avais vraiment envie.

— Moi aussi, sinon je t'aurais repoussé, tu peux me croire ! Mais je ne sais pas pourquoi j'ai eu comme un coup de chaud. On arrête là, veux-tu ? C'était juste une erreur, je pense. En tout cas, merci pour ce délicieux dîner et ces moments de douceur qui ne doivent plus se reproduire. Tu veux bien me raccompagner chez ta tante dès que nous aurons pris le café ?

— Déjà ? Tu n'as pas envie d'aller danser, d'aller en boîte ?

— Non, je me suis un peu laissé aller à croire que c'était encore possible... mais je préfère en rester là. Ne m'en veux pas ; j'ai

l'impression que je trompe David. Il me faudra du temps sans doute pour passer outre à tout ceci. Pour me refaire une vie...

Le monde de la nuit

Derrière les fenêtres fermées, la lumière tamisée indique que la vieille dame ne dort pas ou qu'elle a omis d'éteindre la lampe du salon. Sans bruit, Sacha, suivie par Jérémie, se faufile dans l'entrée. Dès que la porte est entrouverte la jeune femme se retourne, fait barrage de son corps, et le garçon ne peut accéder à l'intérieur.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous nous quittions ici, ne crois-tu pas ? Je ne voudrais pas réveiller Adélaïde ; elle n'aimerait sans doute pas trop cela.

— Je ne suis pas persuadé que ma tante dorme ; elle veille si souvent... mais je veux bien admettre que tu aies envie de rester seule. Puis-je espérer te revoir ? J'en serais ravi.

— Alors bonne nuit, Jérémie, et merci encore pour cette charmante sortie. Je ne veux rien te promettre comme suite à ce merveilleux diner ; j'ai besoin de temps pour faire le point. Ça n'a rien de personnel, rien contre toi.

— Bonne nuit alors, belle dame.

— Bonne nuit et bon retour, Jérémie.

Elle suit des yeux dans la nuit qui l'emporte la silhouette de l'homme qui baisse la tête en partant. Sans doute est-il déçu : il avait peut-être imaginé une autre fin à ce dîner, mais c'est au-dessus des forces de Sacha. Elle tire la porte sur elle, referme la serrure à double tour et s'engage dans le couloir quand une petite voix la surprend.

— C'est vous, Sacha ?

— Oui, Madame. Je vous ai donc réveillée ? J'en suis marrie. Je regrette...

— Allons, ne soyez pas aussi dure avec vous-même ; je ne dors jamais tout à fait. C'est un reste de toutes ces années où j'ai veillé sur mon petit monde. J'espère seulement que mon garnement de neveu ne vous pas trop importuné. Je dois aussi avouer que j'avais un instant imaginé qu'entre vous deux...

— Désolée pour vous, mais... j'ai besoin de faire le point sur ma vie, et pas forcément envie de recommencer une nouvelle histoire... avec un homme, s'entend.

— Venez donc un moment vous asseoir près de moi. Il y a du feu dans l'âtre et nous serons tellement mieux pour bavarder... Venez. Venez me raconter ce que vous attendez de l'avenir. Je n'ai jamais vu Jérémie aussi souvent que depuis que vous êtes chez moi, alors j'ai pensé qu'il pouvait y avoir une relation de cause à effet. Tant pis si je me suis fait des illusions.

— Oh, il est charmant, mais c'est moi qui ne suis pas à la hauteur de ses attentes. Je ne parviens pas à me remettre... vous comprenez ?

— Je sais que c'est difficile pour vous. Mais qu'allez-vous faire en quittant cette maison ? Car je suppose que toute la lumière va se faire sur votre histoire et que vous irez retrouver vos souvenirs. Il va vous falloir du courage pour affronter seule les exigences de cette nouvelle vie. Vous avez un travail ? De quoi gagner votre vie ?

— Il faudra bien que je trouve quelque chose, que je reprenne une activité. J'ai toujours cru que David subviendrait toujours à mes besoins ; apparemment, je me trompais lourdement.

— Vous savez, il y a trente ans de cela, je vous aurais proposé une place dans ma maison : je suis certaine que vous avez les épaules pour cela. Ne vous offusquez pas de ce que je vais vous dire. Vous avez des atouts pour ce métier que mes filles faisaient, et vous êtes même tellement plus jolie que la plupart de celles avec qui j'ai travaillé jadis.

— J'ai du mal à vous croire et à m'imaginer... couchant avec Pierre, Paul, Jacques, juste pour de l'argent.

— Alors fermez les yeux et imaginez. Vous les voyez, toutes ces petites bourgeoises qui couchent deux ou trois fois par mois avec un mari dont le ventre est aussi épais que le matelas de billets qu'ils entassent jour après jour ? Pensez vous que ce soit si différent de vivre avec l'argent d'un homme avec lequel elles restent par principe, sans plus trop d'amour ? Que ce soit moins propre d'en recevoir pour leur donner l'amour qu'ils attendent, sans avoir aucune attache ? La vraie liberté, c'est sans doute de n'avoir aucun compte à rendre, et surtout de ne pas craindre un divorce qui peut ruiner la santé autant que la vie.

— Je n'ai pas vraiment envie de réfléchir à la question. Je ne sais pas ce qu'il va advenir de moi, de cette liberté physique dont vous parlez ; alors m'aliéner dans une relation comme celle dont vous me parlez... je suis bien loin de tout cela. Et je suis encore désolée pour votre neveu, mais je ne me sentais pas vraiment le courage... bien que j'avoue que l'idée m'ait traversé l'esprit, que mon corps ait réclamé lui aussi.

— Si un jour vous envisagiez quand même de suivre mon conseil, vous pourrez toujours revenir me voir ; j'ai gardé quelques contacts dans ce métier que l'on ne quitte jamais tout à fait.

— Ne gardez pas vraiment d'espoir : je ne suis pas faite pour cela.

— Ma belle, je crois que je suis mieux placée que vous pour en juger. Enfin, je vous souhaite une bonne nuit.

Jérémie est revenu pratiquement chaque jour pendant les semaines suivantes. Puis un matin, Sacha a reçu une convocation du juge d'instruction. Cet homme, sans un mot d'excuse, lui annonce que finalement elle est mise hors de cause dans le meurtre de son mari. Il ne s'étend pas sur le sujet, et après avoir signé une ordonnance de non-lieu elle se retrouve dans la rue avec les clés de chez elle. Un rapide passage chez Adélaïde pour récupérer ses affaires et

l'avertir de son départ imminent, et elle voit arriver dans sa chambre le flic.

— Ça y est ? Tu rentres chez toi ? Je t'y accompagne, si tu le permets. Tu pourrais avoir un choc suite au désordre que nous y avons mis.

— Comme tu veux, mais ne te sens pas obligé de le faire. C'est vrai que ta voiture me serait bien utile pour emmener mes quelques frusques et bibelots que j'ai entassés dans ma valise.

— Alors je t'emmène, bien sûr !

— Merci, tu es un véritable ami. Juste un instant, le temps que je prenne congé de ta tante. Tu peux prendre mes affaires ?

L'homme empoigne la valise et se dirige vers la sortie pendant que Sacha se rend au salon. La vieille dame est assise comme d'habitude dans son large fauteuil. Au premier regard, elle a saisi que son hôte va la quitter.

— Ah ! Alors vous m'abandonnez ? Je savais que ce moment allait arriver ; je l'espérais plus lointain, toutefois. Je vous souhaite donc de retrouver une vie plus calme puisque la justice vous a rendu votre liberté et votre dignité. Mais si un jour vous aviez besoin de moi, de mes services, je serai toujours là pour vous. Et n'oubliez pas que je n'ai pas changé d'avis sur le potentiel que vous avez en vous.

— Merci pour votre hospitalité, merci pour cet accueil chaleureux. Par contre, pour votre proposition, je ne peux encore une fois que la décliner. Je garderai de vous un souvenir impérissable et je viendrai vous rendre visite de temps en temps, si vous me le permettez.

— Allez ! Allez vite, ma belle, je n'aime pas les « au-revoir » pas plus que les « adieux ».

La messe est dite quand la voiture qui traverse la ville ramène Sacha vers ses souvenirs. Le chauffeur est étrangement silencieux. Quelques pas dans la maison, et les images d'un temps révolu remontent en boucle dans la tête de la jeune femme. Chaque meuble, chaque objet, tous transpirent l'odeur qu'ils gardent incrustée en eux : le passage de celui qui ne reviendra plus. Et pourtant c'est

une étrangère qui regagne son chez elle, suivie comme son ombre par Jérémie qui ne perd pas une miette des réactions de la femme qui retraverse une partie de sa vie. Les larmes qui devraient jaillir de ses yeux ne sont pas au rendez-vous.

Sur le seuil de la porte d'une chambre qui a connu des jours heureux, Sacha s'appuie au chambranle, les yeux écarquillés sur les habits, les papiers qui jonchent le sol. Elle serre les poings, pas vraiment pour le désordre, mais pour ces fantômes qui surgissent de tous les coins de cette demeure où elle a été si longtemps enchantée. Rien ne lui semble être vrai, plus rien ne la rattache à cet endroit qui lui a donné tellement de joies. Dans la cuisine où elle est revenue pour prendre un verre d'eau, il lui paraît qu'elle n'a plus rien à faire ici. Elle se retourne vers Jérémie qui l'a suivie sans jamais poser sa valise.

— Tu veux bien m'emmener à l'hôtel le plus proche ? J'enverrai demain quelqu'un pour prendre mes affaires. Je crois que je hais cette maison.

— Tu veux retourner chez tante Adélaïde pour la nuit ?

— Non, non, surtout pas : je veux un endroit neutre. Une chambre d'hôtel sera le refuge parfait, et demain je chercherai un autre endroit pour... revivre.

— Bon. C'est toi qui décides.

Il a repris le volant et la route. Au centre-ville, il trouve un deux-étoiles où il dépose sa passagère. La valise repart encore une fois pour une autre chambre. Jérémie pousse la porte et s'efface devant elle.

— Te voici chez toi pour la nuit. Tu n'as besoin de rien ? Tu veux que nous allions dîner ensemble ?

— Non ; mais attends, Jérémie, ne pars pas tout de suite. Reste un moment près de moi, tu veux bien ? Tu es la seule personne sur laquelle j'ai pu compter depuis... les événements. Tu veux bien me tenir un peu compagnie ?

— Oui, si tu veux ; mais j'ai peur d'avoir...

— Oui ? Tu as peur de qui ? De quoi ? Pas de moi, j'espère !

— Non, juste de moi et de mes sentiments pour toi... Je n'ai pas cessé d'y croire depuis ce premier jour au parloir...

— Pourtant à ce moment-là, je faisais figure de tueuse, non ? La coupable idéale.

L'homme s'est approché d'elle. Il lui tient la main. Ses yeux sont rivés aux siens.

— Ne dis donc pas d'ânerie. Je n'ai jamais cru un seul instant que tu étais une meurtrière.

— Tu te doutes bien que je n'ai jamais touché un autre homme que David depuis notre mariage. Je ne l'ai jamais trompé, et je ne sais pas si je saurai...

— Ne parle pas de cela, veux-tu ? Il ne s'agit pas de tromper, mais d'une deuxième chance que la vie nous offre.

Il presse contre lui la femme qui ne résiste plus. Les mains de Jérémie sont sur le dos de Sacha, et quand l'une d'elles lui prend délicatement le cou pour l'attirer contre lui, elle sait bien que le baiser est inévitable. Les lèvres qui se soudent lui donnent un coup au cœur, un coup de chaud. La jeune femme frémit au contact de la langue qui entraîne la sienne dans une danse époustouflante. Pourtant, au fond de son crâne une petite lumière s'allume, un avertisseur qui se met à clignoter. Un sixième sens qui la fait se raidir, et gentiment, malgré son envie, elle repousse le jeune homme.

— Non. Non, s'il te plaît. Pas maintenant, pas comme ça. Je ne peux pas. C'est vrai, je n'y arrive pas.

— Je ne te plais pas ? Tu me donnais pourtant l'impression que tu en avais envie.

— Écoute, c'est trop... Mon mari est encore entre nous pour le moment... Désolée, mais je n'arrive pas à sauter ce pas que tu aimerais me faire franchir. C'est comme... si c'était lui qui... tu comprends ?

— Je comprends surtout que tu te refuses à moi. Tu ne peux pas me laisser dans cet état là...

En se reculant de deux pas, Jérémie désigne du doigt sa braguette. La bosse qui déforme son pantalon est conséquente.

— Je sais ce que je te dois, mais ne me demande pas de me forcer pour... te payer les services rendus. C'est encore aujourd'hui au-dessus de mes forces. Cette histoire est trop présente à ma mémoire. Je ne veux pas faire l'amour avec toi, en tous cas pas là, pas maintenant, et pourtant... oui, j'en ai eu envie, mais cela ne m'oblige en rien.

— Je respecte ton choix. Pourtant ta décision me navre. Mais tu es maîtresse de ton corps et de tes sentiments.

— Parlons-en, de mes sentiments ! Je sais à peine qui je suis suite à ce remue-ménage qui a détruit presque tout dans ma vie. Et puis ma confiance dans les hommes est limitée depuis que j'ai appris que celui que je chérissais le plus au monde m'avait même menti sur son métier. Tu es, toi aussi, dans ce monde-là ! Un monde un peu pervers et pourri finalement ; alors, côté confiance... excuse-moi, mais tu repasseras demain.

— C'est toi qui décides. Pardon de n'avoir pas su te charmer, te plaire. Et pardon aussi d'avoir eu et d'avoir encore envie de toi. Tu es une belle, une très belle femme. Tu peux toujours compter sur moi et m'appeler quand tu le voudras. Pour toi, je serai disponible n'importe quand.

Il baisse le regard, se retourne brusquement, et la porte doucement se referme sur lui. Le silence, immense, imposant retombe sur la solitude de Sacha. Elle jette un œil par la fenêtre sur la voiture qui lentement démarre. Elle est un peu triste d'avoir imposé cela à cet homme, mais c'est vrai que le fantôme de David plane au-dessus de sa tête, ombre qu'elle n'a pas encore classée, rangée dans un coin de ses souvenirs. Et puis tout ce qui touche de près ou de loin à un uniforme la dégoûte un peu. Chez Jérémie, le costume de flic la dérange de plus en plus.

Dans la soirée qui suit, elle range ses maigres effets dans l'armoire de cette chambre qui lui assure un confort relatif. La nuit porte

conseil, dit-on ; alors, ivre d'une fatigue anormale, elle se couche et s'endort pour une nuit, cette fois sans rêves ni cauchemars.

À son réveil, le soleil est déjà bien haut dans le ciel bleu de sa liberté retrouvée. La première chose, c'est de se précipiter dans la salle de bain attenante à sa chambre. Quel plaisir que cette douche tiède qui noie sa peau sous un déluge de gouttelettes piquantes ! Elle se savonne avec ardeur, comme si le fait de frotter pouvait un moment enlever la crasse laissée par le cloaque qu'est devenue son existence.

Lentement, la main qui navigue vigoureusement sur son épiderme se fait plus câline. Elle s'attarde sur des endroits dont elle a interdit l'entrée à son chauffeur de la veille. Ses doigts deviennent insistants, se livrant à un bien étrange manège sur deux monticules roses aux bouts plus foncés. Puis ils glissent, remplis de mousse, vers des replis camouflés par quelques poils bruns. La boule de nylon verte que la main tient bien serrée se trouve lâchée et tombe au fond de la douche alors que les phalanges qui viennent de la perdre insistent sur une autre fleur. Les doigts s'attardent, apportant avec eux des sensations connues, reconnues, mais jamais oubliées. Elle se redécouvre, se retrouve femme jusqu'au bout des ongles, femme dans les plus petits détails, femme dans toute sa splendeur.

Le petit jeu féminin dure longtemps, et sa poitrine, toujours dégoulinante d'une eau tiède, se soulève au rythme des soupirs d'aise qui emplissent la salle de bain. La violence de l'orgasme qui s'ensuit lui fait plier les genoux, et si elle ne tombe pas c'est simplement parce que ses mains se raccrochent au montant de la porte de la douche au dernier moment. Heureuse mais vidée par cette avalanche de sensations de toutes sortes, Sacha finit de redevenir celle qu'elle aurait toujours désiré rester. Le maquillage rehausse un habillement des plus sexys, bien qu'elle déplore la misère de sa garde-robe actuelle. Retourner dans la demeure où elle a vécu avant lui semble tellement... compliqué.

Sa journée débute par la ronde des agences de location, sa priorité absolue du moment étant de trouver un endroit pour se poser. Elle ne veut plus de ces lieux où flotte toujours le parfum d'un bonheur moribond. Sacha visite une bonne dizaine d'appartements tous plus impeccables les uns que les autres. C'est à la dernière visite que son choix s'arrête sur les soixante-quinze mètres carrés d'un trois-pièces agréablement situé. Au premier étage d'un tout petit immeuble, la dame de l'agence qui le lui présente en vante le calme, la proximité aussi du centre-ville et surtout celle, plus sympa, des magasins. Puisque tout s'allie pour lui plaire, elle signe finalement le contrat que la belle blonde, qui lui a fait la visite, lui présente.

Les clés dans le sac à main, elle se sent mieux. Reste à régler le problème des meubles, mais ce n'est là encore qu'une simple formalité.

Sacha ayant accompli toutes ces démarches dans la journée, elle retourne dans sa chambre d'hôtel pour y jouir d'un repos bien mérité. La réceptionniste qui la regarde entrer est une très jeune fille. Elle tend à l'arrivante le passe magnétique qui permet l'accès à son nid. Le visage de la belle gamine s'illumine d'un sourire. Finalement, elle rassure sa cliente uniquement par celui-ci.

Une douche rapide pour calmer la fatigue des longues jambes qui ont trottiné toute la journée ; pour faire oublier la solitude aussi, peut-être. La jeune femme, étendue sur son lit dans une petite nuisette dont elle a fait l'acquisition dans la matinée, tente de détourner la marée de souvenirs qui explose dans son crâne. Puis la soif qui la tenaille va en s'amplifiant. Rien à boire, sauf de l'eau du robinet, mais elle aurait besoin de quelque chose de plus... de plus fort. Un bon alcool, juste un, pour se faire plaisir. Mais Sacha ne se sent pas d'humeur pour se rhabiller et descendre dans un bar des environs. Alors juste par instinct, elle décroche le téléphone.

— Allô ? Bonsoir, ici la réception, je vous écoute. Que puis-je pour vous ?

— C'est la chambre 101. J'aimerais savoir si vous aviez quelque chose à boire, ou s'il était possible de trouver une bouteille à cette heure-ci.

— Tout est toujours possible, bien sûr ! Vous désireriez quel genre de boisson ? Avec ou sans alcool ?

— Ben... je préférerais avec... Quelque chose comme un whisky ou une vodka, avec soit du soda, soit un jus d'orange.

— Bien, Madame ; je vais voir si je peux vous trouver ce genre de produit. Je vous demanderai seulement quelques minutes de patience. Le temps que ce que vous désirez me soit livré.

— Je vous en prie, prenez votre temps.

Le combiné est à peine raccroché que déjà Sacha regrette presque sa démarche. Elle allume le téléviseur, mais son esprit est ailleurs. Impossible de se concentrer sur les images qui défilent. De guerre lasse, pour un semblant de paix, elle appuie sur le bouton mettant fin à ce flot incompréhensible que débite l'écran. Armée d'une lime et d'un coupe-ongle, elle entreprend de faire une beauté à ses mains qu'elle a négligées depuis des semaines. La serviette posée en travers de ses cuisses, le dos appuyé à la tête de son lit, elle se concentre sur son minutieux ouvrage. Quand sa râpe lui tombe des doigts sans même qu'elle ne le sente, c'est que la somnolence l'a totalement gagnée.

Trois petits coups discrets frappés contre la porte la sortent de l'antichambre du sommeil dans lequel elle patauge depuis quelques minutes.

— Oui ? Entrez.

— C'est la réceptionniste, Madame. Je vous apporte votre boisson.

— Ah, c'est vrai, je m'étais presque assoupie. Entrez. Allons, faites comme chez vous.

— Voilà une bouteille de vodka, une de jus d'orange, et quelques glaçons que j'ai pris dans le réfrigérateur du personnel de l'hôtel ;

j'espère que cela vous conviendra... Je vous ai mis également deux verres, mais... je vois que vous êtes seule...

— Merci pour votre prévenance. Vous voulez bien poser le plateau sur la table, là ? Merci. Dites, vous avez bien une minute, juste une, pour trinquer avec moi. Je fête ma liberté ; c'est banal, non ? Si vous saviez pourtant ce que c'est important aussi quelquefois, la liberté...

La jeune blonde de la réception, dans son tailleur rouge, ne sait plus sur quel pied danser. La femme brune qui lui parle est sans doute âgée de quelques années de plus qu'elle, mais pas tellement non plus. Puis elle se dit qu'elle a déjà entendu tellement de demandes farfelues de la part de certains clients, que prendre un verre avec celle-là n'est pas aussi extraordinaire.

— C'est que je suis en service et que... normalement, c'est interdit ; je risque d'avoir des ennuis.

— Des ennuis ? Ma pauvre, si vous saviez desquels je sors, moi, d'ennuis, vous auriez encore plus peur ! Allons, soyez chic, juste un doigt de vodka, seulement pour trinquer.

— Bon, je veux bien vous faire plaisir, mais surtout vous ne le répéterez à personne. Vous me le promettez ?

— Évidemment que je n'en parlerai pas. Ces derniers mois, j'ai appris à me taire. Servons nous, j'ai vraiment envie de boire un verre. Avec ou sans glace ?

— Avec, si cela ne vous dérange pas, et surtout beaucoup de jus d'orange.

— Vous voilà servie. Levons nos verres à toutes les femmes libres de ce monde ! À toutes celles qui ne le sont pas non plus.

— À votre santé... Madame.

Sacha boit pratiquement cul-sec ce premier verre. Puis, sans en avoir l'air, elle se remet une rasade de vodka, sans pour autant ajouter de jus d'orange. L'alcool qui descend dans son gosier lui arrache une quinte de toux. Mais la première gorgée passée, les autres suivent, et petit à petit la dose qu'elle ingurgite commence à produire son effet. La tête qui chauffe, les jambes un peu plus

molles obligent Sacha à s'asseoir sur le lit. La blonde regarde la scène en se demandant ce qu'elle doit faire. Devant les yeux de la brune, le rouge des vêtements de la jeune fille semble déteindre, se diluer dans de larges taches qui dégoulinent partout. Des étoiles de sang qui obligent la cliente à fermer les paupières.

Mais dès que celles-ci sont closes, c'est encore pire : c'est un flash-back qui remue les tripes de la pauvre Sacha. Elle ouvre de nouveau les yeux, s'attendant à voir ses mains souillées de ce raisiné maudit, puis ce sont les bruits de la cavalcade des flics qui resurgissent et elle se met à sangloter.

— Ça ne va pas, Madame ? Vous n'avez pas l'air bien, pas bien du tout. Je vais appeler le médecin.

— Non ! Non, s'il vous plaît, n'en faites rien. C'est juste un malaise ; je n'ai pas l'habitude de boire de l'alcool, et celui-ci est fort. Ça va passer, je vous l'assure. Oh, restez encore un instant avec moi, j'ai besoin de votre présence. Vous voulez bien, dites, vous voulez rester encore ?

L'autre devine que quelque chose cloche dans ce comportement plutôt anormal, mais elle ne se sent pas le courage de laisser cette belle femme se saouler, comme cela, presque sans raison, ou alors pour une bien mystérieuse déraison.

— Ne vous agitez pas ainsi ; je vais vous aider à vous coucher. Je vois bien que vous n'avez pas l'air en forme. Là, c'est ça, étendez-vous. Comme ceci, c'est parfait. Je tire le drap ; glissez-vous entre les deux.

Docile, Sacha se laisse guider par cette voix qui lui demande de s'aliter. Au moment où le drap est tiré vers son menton par une main douce, elle attrape celle-ci.

— Ah, te voilà, David ! Salaud ! Pourquoi m'as-tu joué ce sale tour ? Je t'ai aimé, moi. Et toi, en retour, qu'as-tu fait de ma vie ? Salaud... Il paraît même que tu étais flic, et pendant toutes ces années pas un mot pour me renseigner sur ton métier. Tu avais peur de quoi ? Il est beau, le résultat ! Tu as froid, mon amour ? Autant

que moi ? Tiens ! Touche, regarde, sens. Tu comprends comme je suis transie ? Réchauffe-moi s'il te plaît. Et puis j'ai envie de toi, j'ai envie de... de baiser ; non, j'ai besoin de faire l'amour. Comme nous le faisions si souvent... tu me manques. Merde, où es-tu ? Salaud, va ! Tu me laisses seule... Qu'est-ce que je vais devenir maintenant ?

La jeune blonde qui tente de récupérer la main que Sacha serre contre elle ne comprend pas grand-chose à cette envolée de paroles pour un mec qui semble avoir largué la brune. Il faut dire aussi que la dame a picolé presque les trois quarts de la bouteille de vodka sans la couper, et pratiquement cul-sec, alors ce délire est bien compréhensible. L'employée de l'hôtel voudrait bien retourner à son poste : il ne serait pas bon pour elle que son patron s'aperçoive qu'elle l'a abandonné. Enfin, elle pourrait toujours justifier que la cliente l'avait appelée, mais... Elle se promet simplement de venir faire un tour de temps en temps pour s'assurer que cette femme va bien.

Pour arriver à faire lâcher prise à Sacha qui, dans son délire, s'accroche à ses doigts comme une naufragée à une planche, ce n'est pas si simple. De plus, elle tire fortement le bras qui va, du bout de la main, vers sa poitrine. Et comme elle a une force du diable, elle parvient à poser la paume de cette menotte qu'elle croit appartenir à ce David sur la nuisette, au niveau de ses seins. Le rouge n'est plus seulement sur les habits de la réceptionniste : il est aussi monté à ses joues, et sur son front. Elle se traite de gourde de ne pas vouloir arracher son bras de la fâcheuse position dans laquelle la femme ivre le maintient. Enfin elle y parvient et relâche quelque peu la pression que ses poumons gardaient en réserve. Un peu de sueur laisse une dernière trace sur le visage de l'employée qui file rapidement vers son poste.

Elle respire mieux, tout est calme. Quelle furie que cette cliente ! Comment et pourquoi se mettre dans des états pareils pour un mec ? Il y a des moments où il fait bon ne pas fréquenter de garçon, de ça elle en est certaine. Il lui reste encore deux bonnes heures

avant d'avoir fini son service. Elle se dit qu'elle fera bien d'aller voir la chambre 101 avant de quitter l'établissement, mais il n'est pas encore l'heure pour cela.

⋆

À pas de loup, les doigts cherchent le bouton de la lumière. Quand ceux-ci enfin trouvent l'interrupteur, la minuscule petite lampe de chevet baigne un visage d'ange, dans une clarté diaphane. Les cheveux sombres étalés sur l'oreiller, la respiration calme, tout rassure la fille blonde qui vient d'entrer dans la 101. Elle fait encore deux pas, juste par acquit de conscience, vers la masse féminine qui dort paisiblement. D'un geste doux, elle vient mettre l'index et le majeur devant la bouche de la brune. Le souffle léger qui frappe les deux doigts finit par ôter les dernières craintes de la visiteuse toute de rouge vêtue.

Pourtant elle reste un instant dans la pièce, prend délicatement le sac à main posé sur la table près de la bouteille quasi vide et jette un œil sur les coupures de journaux qui s'entassent dans le bissac de la belle. Son sang ne fait qu'un tour : elle se souvient soudain de cette femme, et elle comprend mieux son désarroi. Alors qu'elle remet les pages en place, l'autre dans le lit pousse une sorte de cri rauque :

— Marie-Thérèse, la ronde, c'est la ronde qui va passer ! Il ne faut pas que la matonne nous voie dans le même lit... vite... remonte dans le tien !

La phrase est audible, claire, et suffisamment forte pour que la fille, debout tout près du lit, puisse la capter. Elle ne saisit pas le sens de tout ceci, mais elle sait que cette femme, là dans la couche, a dû vivre quelque chose de terrible, un truc hors du commun pour être traumatisée de la sorte. Alors, aussi doucement qu'elle est arrivée, elle disparaît, rendant à la nuit la dormeuse qui ne parle plus du tout. Sacha dans son cauchemar revoit passer les rondes, la lumière du plafonnier qui s'allume à intervalles plus ou moins réguliers. Dans

sa tête, c'est difficile d'échapper à ces fantômes de la nuit. Le petit matin la trouve en nage, avec une gueule de bois formidable. C'est bon d'être vivante, et les maux de tête en attestent.

Le décor la surprend, puis elle revient sur terre et c'est encore par le biais de la douche qu'elle va rechercher une sérénité qui est loin de l'habiter. Ce matin, outre les élancements dans son crâne, une sourde chaleur se diffuse à l'ensemble de son corps. Cependant, elle ne veut laisser aucune latitude à ses mains pour apaiser la faim de sexe qui se fait de plus en plus pressante. Elle se dit que ça va passer et que désormais il lui faut apprendre à vivre avec ce besoin. Quand elle dépose sa carte à la réception, c'est un homme qui la récupère. La rue et son agitation happent la jeune femme qui se fond dans un anonymat bienveillant.

Devant la porte de sa maison, un camion et deux mecs aux bras gros comme ses cuisses arrivent presque en même temps qu'elle. Elle fait un rapide tour à l'intérieur, désignant chacune des pièces de mobilier qu'elle veut emporter et file vers l'appartement qu'elle a loué. Accoudée au balcon, elle ne bouge plus, attendant que les déménageurs apportent ses meubles. Là, perdue dans des rêves sans queue ni tête, elle ne voit ni n'entend plus rien de ce qui tourne autour de la rue où elle va désormais tenter de revivre. Le camion chargé de ses effets personnels n'est sur place que quelques heures plus tard. Pourtant, elle n'a pas bronché, juste appuyée contre le garde-fou de la loggia.

Ensuite tout va très vite, et le trois-pièces se remplit de choses familières, d'équipements indispensables à son nouveau départ. Le premier à reprendre du service est bien sûr la cafetière. Les trois cafés qui coulent embaument soudain ce nouvel espace de vie alors que les deux ouvriers, par des gestes mille fois répétés, déposent ici une table, là une armoire. Ils ne stoppent leur élan que pour soulever les minuscules tasses et ingurgiter le breuvage que leur a préparé Sacha. Ils vont, viennent, montent et redescendent les escaliers de l'unique étage où se trouve l'appartement. Au terme d'un dernier

voyage avec une armoire, ils referment derrière eux la porte. Et le silence s'installe, lourd, pesant, seulement percé par le claquement sec des talons de la jeune femme qui aménage, dispose à sa manière son univers.

Quand elle a fini ses incessants mouvements, tout semble lui aller, tout lui ressemble aussi. Elle navigue dans ces meubles comme si elle ne les avait jamais quittés, comme si le nouveau nid qu'elle vient de modeler à son image, elle l'avait pratiqué depuis toujours. Confortablement étendue sur son canapé, elle se laisse aller à des idées plutôt douces, à des images d'ailleurs transposées dans ce lieu. Elle tente d'imaginer David allant de la cuisine au salon, de celui-ci à la chambre. L'écho qui lui revient de cela n'est qu'un flou indescriptible et elle renonce en fermant les yeux, à laisser son esprit ainsi divaguer.

Si l'appartement est habitable, il n'en est pas pour autant vivable. Le réfrigérateur est vide. Puisqu'elle a sauté le déjeuner, c'est son estomac qui la rappelle à l'ordre. Elle repart donc à la recherche d'un endroit pour rassasier cet animal qui crie famine au fond d'elle. Sans but précis, ses pas – enfin, sa petite voiture – la dirige vers la maison de la tante Adélaïde. Lorsqu'elle sonne à la grille de l'entrée, la vieille dame lui fait signe de la main.

— Oh, la jolie Sacha ! Alors, cette installation ? Je vous ai manqué ou auriez-vous besoin de mes conseils ? Non, ne m'écoutez pas, je bavarde, je bavarde telle une pie. Allons, entrez !

— Je viens juste encore vous remercier, et je serais heureuse que vous acceptiez mon invitation pour dîner avec moi. Je vous laisse le choix du restaurant. Vous saurez sans doute mieux que moi où il faut se rendre pour un repas de classe. Cette ville est un peu la vôtre, non ?

— Vous croyez que je peux... Je ne suis pas toute à fait prête ; si vous avez la patience de m'attendre quelques minutes...

— Prenez votre temps. Je tiens absolument à ce que la première soirée de mon emménagement se termine par un dîner avec vous ; vous avez tant fait pour moi...

— Vous devriez peut-être plutôt la passer avec un galant. Vous allez vous ennuyer avec la vieille folle que je suis.

— Chut ! Allez finir de vous préparer, et plus de discussion, c'est dit : je vous invite.

— Bien. Alors, si c'est un ordre...

— Pas un ordre, Adélaïde, seulement une supplique.

En trottinant, la dame aux cheveux d'argent s'isole dans sa chambre. Quand quelques minutes plus tard elle en ressort, Sacha se demande si c'est bien la même personne qui s'approche d'elle.

— Wouahh... Vous êtes bien jolie !

— Vous pensez que parce qu'on a pris quelques rides on doit se laisser aller ? Je pense que c'est à ce moment-là que l'on doit s'occuper tout particulièrement de son corps. Et j'ai toujours aimé le mien, alors je le bichonne. Je vous invite à faire de même avec le vôtre, il le mérite. Alors, où allons-nous ?

— Je vous laisse me guider. Venez, j'ai récupéré aussi ma voiture ; c'est plus pratique.

— Je connais bien un endroit... il devrait vous ravir.

— Parfait, vous m'indiquerez le chemin.

C'est vrai, l'endroit est un petit paradis. Douze tables tout au plus, occupées par des couples aux manières raffinées, dont l'une d'entre elles reçoit les deux femmes. L'homme qui s'approche n'est ni un serveur ni un quelconque employé. Il se courbe en deux près d'Adélaïde et de sa bouche, et des mots terriblement efféminés s'envolent vers la vieille dame :

— Permettez-moi de vous saluer, Madame. Quel plaisir de vous revoir parmi nous ! Il y a bien longtemps que nous ne vous avions vue. Sans mentir, vous êtes toujours aussi charmante. Il vous faut me donner votre secret, celui de ne pas prendre une ride. Et, mon

Dieu, vous voici en bien belle compagnie. Madame, je n'ai pas encore le plaisir de vous connaître, me semble-t-il...

— Vous avez raison, René. Je vous présente mon amie Sacha. Nous sommes venues ici incognito et nous aimerions ce que vous avez de meilleur pour notre repas. Vous verrez, Sacha, René possède le meilleur chef de cuisine des environs. D'un plat de pâtes il vous fait un festin. À moi aussi, René, vous avez manqué. Mais les souvenirs de nos jeunes années ne s'estompent pas aussi facilement, n'est-ce pas ?

— Toujours aussi prompte à faire des compliments, Adélaïde, je vois... Je donne des ordres aux cuisines ; vous êtes toutes deux mes hôtes privilégiées. J'espère seulement, Madame Sacha, que cette première fois « chez nous » marquera le début d'une longue amitié et d'une collaboration... enrichissante pour tous. Je vous souhaite un bon dîner et vous envoie le serveur.

— Merci, René ; c'est un bonheur de vous revoir, comme toujours.

La courte discussion avec le patron de l'établissement donne une sorte de sourire à la jeune femme et à sa compagne de soirée. Toutes deux regardent l'homme en complet bleu pétrole, sapé comme le prince de Galles, s'éloigner avec aisance.

— Ah, ma pauvre Sacha... s'il avait aimé les femmes, cet homme-là n'aurait eu aucun défaut. Vous avez senti dans sa voix, bien sûr, son penchant un peu forcé pour les gens de son sexe ? Il a dû s'en cacher longtemps. Vous savez, le mariage homo existe maintenant, mais dans notre jeunesse...

— En tous cas, il est charmant, et peu importe ses aspirations, ses tendances... Il m'a bien plu.

C'est aussi vrai. Le repas est digne d'un roi. Adélaïde met à l'aise la jeune femme. Elle se sent bien face à cette dame tirée à quatre épingles qui babille gentiment. Mais c'est une fine mouche qui allie une élocution parfaite à une rouerie de femme habituée à faire parler les autres. Elle entraîne la conversation sur un sujet des plus brûlants, celui de son ancien métier.

— Voyez-vous, Sacha, les hommes sont de gentils nounours que l'on mène où l'on veut quand on sait leur parler. La première chose que les filles d'aujourd'hui devraient apprendre, c'est à se vêtir d'une manière élégante. Un peu comme vous, par exemple.

— Merci, c'est gentil.

— Ensuite, toutes devraient savoir cuisiner. On retient bien des fauves par l'art de la table : un ventre plein ne court plus partout.

— Vous saviez faire tout cela ? Sans doute...

— Et bien plus encore. Un jour, je vous raconterai quelques anecdotes croustillantes. Enfin, ce qui se perd le plus désormais, c'est la culture générale. À force d'écrire des SMS et ce genre de petits messages remplis de fautes d'orthographe, les filles ne savent même plus conjuguer le verbe « aimer ». Les garçons non plus, du reste ! Le sexe, ça passe aussi par la tête avant que de conquérir les cœurs. Mais allez expliquer cela aux minettes d'aujourd'hui... Et j'ai bien senti que vous, vous saviez d'instinct tout ce que je viens de vous résumer en quelques mots. Chez vous, c'est aussi un art de vivre, cette manière innée de parler, de connaître le goût et les envies des uns et des autres.

— Attention, vous allez me faire rougir... Ça ne m'a pas empêchée de me retrouver en prison, pour rien qui plus est. Alors ce n'est pas une science exacte, votre théorie. Mais je serais assez d'accord sur certains principes de base, évidemment.

Adélaïde sourit en prononçant ces phrases alors que ses yeux déshabillent sans animosité particulière la jolie brune qui dîne en sa compagnie. Elle n'a pas encore renoncé à cette idée saugrenue que Sacha ferait une bonne recrue, pour peu qu'elle soit bien guidée. Elle se contenterait d'un petit « oui », pour reprendre du service, et accompagnerait volontiers cette jeune pouliche sur les chemins tortueux des amours tarifées. Elle sait d'expérience qu'elle ne doit pas aller trop vite, qu'il ne faut en aucun cas effaroucher la dame. Tout l'art est d'amener Sacha à faire ce qu'elle voudrait tout en

lui laissant l'impression que la décision est prise par la jolie brune elle-même.

Tout ceci peut prendre un certain temps ; mais surtout ne jamais tenter une entrée en force : juste laisser mijoter dans la tête de cette femme instruite tous les avantages que lui procurerait une vie calme, seulement peuplée par des rendez-vous à domicile. Un exercice d'équilibriste dans lequel la vieille femme a su longtemps évoluer. Alors, rusée, elle laisse filer la partie comme si elle venait de se résigner, mais au fond d'elle-même, elle pense bien avoir gagné quelques points. La fin du repas se profile et les tables du restaurant, une à une, se vident de leurs occupants. Certains, avant de sortir, font un léger signe de tête à celle qui dîne gentiment en face de Sacha.

Puis le costume prince de Galles réapparaît, accompagné d'une autre jeune femme. Sensiblement du même âge que celle qui finit son repas avec Adélaïde. Ces deux-là se dirigent, en devisant à voix basse, vers les femmes qui achèvent leur dessert.

— Madame Adélaïde, je vous présente ma nièce, Caroline. C'est elle qui va reprendre la boutique ; j'envisage fortement de me retirer. Oh, pas complètement. Vous savez ce que c'est : juste rester en coulisses, garder dans les oreilles et les yeux un peu de ce qui a fait toute ma vie ; je suppose que vous me comprenez. Je pense que de ce côté-là nous avons de nombreux points communs...

— Bonjour, Caroline ; je vous présente une de mes amies, Sacha. Je suis heureuse de faire votre connaissance et vous souhaite d'avoir autant de bonheur que monsieur votre oncle. Vous avez là entre les mains un véritable joyau de notre restauration.

La nouvelle venue prend place aux côtés de René sur un siège près de Sacha.

— Alors comme ça, vous êtes une amie d'une amie de mon oncle ?

— Euh, oui. Disons que nous sommes de récentes connaissances, que notre amitié est en devenir. Je dois vous féliciter aussi pour la tenue de votre maison.

En disant cette phrase, la main de Sacha fait le tour de ce qui l'environne, sans entrer dans le détail. C'est René qui maintenant renchérit en posant à la jeune brune une question :

— Et sans être indiscret, je peux vous demander ce que vous faites dans la vie ? Je veux dire quel travail ?

— Disons que, pour le moment, ma petite protégée sort d'une très mauvaise passe et qu'elle se remet d'une longue déchirure.

Adélaïde vient par quelques mots de sauver Sacha d'une situation plutôt embarrassante. La jeune femme la regarde, médusée par la répartie de la femme aux cheveux d'argent. Elle saisit que celle-ci a gardé une pratique d'un monde qu'elle ne connaît pas du tout. Un monde de la nuit, un monde de marginaux qui se côtoient, qui se reconnaissent et qui, à mots à peine voilés, parlent dans un code qu'elle ne déchiffre pas encore. La fille à ses côtés garde un sourire sur les lèvres, buvant les paroles de cette vieille dame qui protège déjà plus que nécessaire sa compagne du soir.

Les yeux de René roulent sur les formes de la belle brune, soupesant sans doute chaque image que son cerveau lui renvoie. Sa nièce – elle aussi – fait de même, mais ses regards sont moins fuyants, plus appuyés ; presque un déshabillage visuel, ce qui crée immédiatement chez Sacha une sorte de malaise. Quand les mirettes bleu acier s'enfoncent dans celles plus azurées de la jeune dîneuse, elle ne baisse pas les yeux, ne cligne pas des paupières, soutenant jusqu'au bout l'effronterie de cette Caroline. C'est ce moment que choisit Adélaïde pour mettre fin au repas.

— Bon, eh bien, c'était encore une fois divin ! Monsieur René, souhaitons à cette jeune personne qu'elle suive vos traces et que le commerce continue à être de cette qualité.

Elle se lève, et son chauffeur lui emboite le pas. Les deux autres se redressent eux aussi pour prendre congé des deux clientes. La

main que Caroline tend à la plus âgée et ensuite à Sacha est franche, pareille à celle d'un homme. René, lui, se contente d'incliner la tête vers le sol en signe d'au-revoir, et les deux souris sortent, suivies du regard par l'oncle et la nièce.

À peine montée dans la voiture, Adélaïde éclate :

— Quelle impudence ! Quelle arrogance cette... cette mijaurée qui se prend pour une star !

— Mais que vous arrive-t-il, Madame ? Vous êtes fâchée ?

— Oui : cette fille à papa, vous avez vu comme elle vous a toisée ? Elle ne vous arrive pas à la cheville, je vous l'assure, mais l'argent pourrit tout. Et celle-là, je peux vous assurer qu'elle ne vaut pas grand-chose. Croyez en ma vieille expérience : si René lui laisse ce restaurant, en moins d'une année elle n'aura plus personne pour y venir dîner.

— Franchement, Adélaïde, je n'ai rien remarqué ; je l'ai même trouvée assez sympa comme fille.

— Des filles, des femmes, j'en ai vu traverser cette vie ; des dizaines, des centaines, et mon jugement s'est toujours avéré le meilleur. Vous pouvez me croire : cette petite ne vaut pas la peine que l'on s'y attache. Tout comme pour vous, je suis certaine que vous êtes faites pour...

L'art et la manière

Elle marmonne les derniers mots, mais Sacha, concentrée sur sa conduite, ne cherche pas vraiment le sens de la phrase, ou bien ne veut-elle pas comprendre. Chez Adélaïde, peu à peu la tension retombe. Elle respire plus calmement ; elle est maintenant perdue dans ses pensées, et c'est d'une voix quelque peu étranglée que dans le petit habitacle de la voiture elle s'adresse à la conductrice :

— Vous aimeriez me montrer votre nouveau « chez vous » ? Ça me ferait plaisir de le visiter. J'aime voir les lieux où vivent mes amis ; et vous en faites partie, ne croyez-vous pas ?

— Oh oui ! Je suis heureuse de vous y emmener. Mais bon, je vous préviens : ce n'est pas encore très bien agencé ; je n'ai que le strict minimum.

— Ce n'est pas cela l'important ; je suis certaine que vous avez le sens des choses, et que malgré le peu de temps où vous y êtes allée, je suis sûre que ça doit déjà vous ressembler.

Dans le trois-pièces, lentement, les yeux de la vieille dame passent en revue, inspectent chaque meuble, chaque espace de vie. Elle se fait une idée sur ce que l'existence de Sacha va être ici, dans cet appartement qui sent encore la peinture fraîche, la colle et le papier peint.

— Comme c'est bien à votre image, ce mobilier, cette manière de le disposer ; j'en étais persuadée avant d'y entrer. Vous avez une jolie chambre à coucher. J'imagine les choses que vous pourriez y faire... Vous ne voudriez pas me faire plaisir et accepter un ou deux

de mes amis ? Juste une soirée, pour que vous sachiez de quoi je parle. Je serais dans votre petite cuisine, pour vous rassurer. Je sais, moi, que vous avez... de l'or en vous.

— Vous me faites peur en parlant comme ça ! Comment pouvez-vous penser que je pourrais faire, là...

— Chut ! S'il vous plaît... Pas de mots définitifs. Laissez-vous imprégner de cette idée qu'un homme vous toucherait, que vous lui donneriez du plaisir et qu'il vous assurerait en retour une vie agréable.

— De l'argent pour faire l'amour ? Abject, comme pensée ! Je n'arrive pas à croire que vous puissiez insister de la sorte.

Tout en discutant, elle s'assoit sur le canapé et, tenant la jeune brune par la main, elle continue de sa voix douce à bercer les oreilles de Sacha. Celle-ci, complètement déboussolée par les propos de la tante de Jérémie, a pourtant une sorte de boule qui prend de l'ampleur au fond de son estomac. La petite pointe d'envie latente qui s'insinue tranquillement en elle lui rappelle qu'elle n'a plus fait l'amour depuis des jours, des semaines. Mais est-ce une raison suffisante pour qu'un homme paye ces faveurs-là ?

— Réfléchissez-y. Vous me direz, quand nous serons chez moi, si je peux appeler un de mes bons amis. Il est doux comme un agneau et d'une infinie tendresse avec les femmes. Je suis certaine qu'il saurait royalement vous récompenser pour une heure de votre précieux temps. Et comme je vous l'ai dit, je serais là, prête à intervenir. J'ai encore un certain poids dans ce milieu, et personne n'oserait passer outre à mes consignes les plus strictes, je vous l'assure. De plus, je crois que vous avez besoin de réconfort et, pour oublier, rien de mieux que... de s'envoyer en l'air avec un charmant monsieur.

— Vous, vous êtes folle... Je ne pourrai jamais faire une chose pareille.

— Vous ne le saurez qu'en essayant, non ? Bien ! Vous voulez bien me ramener à la maison ? Nous reparlerons de tout ceci devant un verre, toutes les deux chez moi.

Le petit trajet entre les deux habitations se fait sans un mot. Sacha digère ce qu'Adélaïde lui a mis en tête et l'autre ne revient pas sur le sujet. C'est gaiement qu'elles entrent dans le salon de la vieille dame. Celle-ci sort deux verres, et sans rien demander à son accompagnatrice verse deux larges rasades d'un breuvage ambré. Elle tend l'un des godets à la jeune femme qui a pris place sur le sofa moelleux.

— Trinquons donc à vous. À vous et à la vie que vous allez avoir. À celle que vous pourriez aussi espérer si vous suiviez mes avis.

— Je préfère lever mon verre à notre amitié, voulez-vous ?

— J'aimerais que vous le fassiez en signe d'une collaboration fructueuse pour toutes les deux. J'ai bien saisi que dans ce que je vous proposais, l'argent est un handicap important, voire insurmontable pour vous. Je peux m'occuper de la partie financière d'une éventuelle association. Ça me rappellerait le bon temps et mettrait sans doute du beurre dans vos plats...

— Pardon ? Je ne vous suis pas tout à fait, ou j'ai peur de trop bien le faire.

— Eh bien, admettons que pour dix pour cent du fruit de votre travail, j'assumerais le côté... disons administratif de la chose. Je me chargerais de vous trouver l'essentiel, de négocier les prix et je vous reverserais le solde, en liquide, de la main à la main.

— Comment pouvez-vous être aussi à l'aise pour parler d'un sujet pareil ? Rien que d'imaginer que des mecs... j'en ai la chair de poule. Elle me fait peur, votre idée.

— J'ai connu cela moi aussi, dans ma jeunesse, ces montées d'adrénaline qui vous paralysent ; puis quand c'est l'heure de l'action, vous ne pouvez pas savoir l'effet délicieux que cela procure. Essayez une fois, vous verrez si c'est faisable. Je ne veux pas vous forcer, mais je crois que c'est le plan idéal pour vous sortir des ennuis financiers qui vont arriver à plus ou moins long terme. Et voyez cette façon de vivre comme un mal temporaire. Qui sait ? Vous pourriez être surprise par vos réactions et adorer ce style de vie.

— J'en doute fort ; rien que le fait d'imaginer votre neveu et moi en train de... j'ai fui. Alors un inconnu !

— Non, Sacha, pas un inconnu : un client. Et là, c'est comme au restaurant : un service rétribué. Ça n'a rien avoir avec de l'amour, et ce métier n'empêche jamais d'aimer une personne. Mais c'est à vous de décider ; la balle est dans votre camp. Un petit « oui », et j'ai juste un coup de fil à donner pour changer votre avenir.

— N'y voyez pas une manière de vous dire oui, mais à combien estimez-vous ce genre de... service, comme vous l'appelez ?

— Belle comme vous l'êtes, novice – et je peux vous assurer que les hommes aiment ça – je dirais que vous assureriez votre loyer en deux, voire trois gentilles soirées.

— Trois soirs ? Vous pensez vraiment que des hommes pourraient perdre autant d'argent en si peu de temps ?

— Mon Dieu, et bien plus encore ! Si vous saviez... Quand ils sont excités, ce qu'ils sont capables d'être généreux, pour peu que la fille soit... comment dire... alléchante. Une petite envie ? Allez ! Buvons notre verre.

Les boissons que les deux femmes tiennent à la main sont portées aux lèvres. La jeune femme sur le canapé prend une large lampée de l'alcool qui lui arrache la gorge. Du whisky, et de l'excellent encore. Elle regarde Adélaïde dans les yeux ; celle-ci ne cille pas des paupières, soutenant l'éclat de ces prunelles qui entrent en elle. Elle se dit qu'elle a encore marqué quelques points, que peut-être sa protégée va... lui répondre favorablement. Elles se taisent, se toisent, se jaugent. La jeune semble reprendre lentement sa respiration. Adélaïde ne bouge pas d'un millimètre, attentive à ne pas perturber les pensées de son amie.

— Vous... Il n'y a jamais de... femmes pour demander ce genre de chose ?

— Il y en a beaucoup, mais elles sont le plus souvent dans la rue, et c'est malsain.

— Non, je voulais dire qui demandent ; comment expliquer... qui sont clientes, quoi !

— D'accord, je comprends ; vous préféreriez débuter avec une femme ? Cela vous semblerait plus facile, plus simple ? Vous auriez moins peur ? Mais avez-vous déjà aimé une autre fille ? Je ne vous imaginais pas attirée par le sexe faible... Mais pour répondre à votre question, oui, j'en connais quelques-unes aussi. L'appel téléphonique reste le même, et nos conditions rigoureusement identiques, si vous préférez.

— Et sont-elles également aussi... généreuses ?

— Là, c'est plus complexe ; j'émets quelques réserves. Souvent, elles ont des exigences très spéciales, voire très particulières.

— C'est-à-dire ? Vous pouvez m'expliquer, puisque de toute façon nous avons déjà beaucoup abordé le sujet, autant que j'approfondisse totalement la question.

— Disons que, si vous connaissez, elles sont plus... axées SM ou BDSM. C'est tout à fait différent comme genre, et là, je ne suis pas certaine que vous soyez en mesure d'assumer.

— Je ne suis pas totalement restée une oie blanche. Puis mon séjour en prison m'a permis de découvrir deux ou trois petites choses dont j'ignorais jusqu'à l'existence même avant cela.

— De toute façon, demain, je vous envoie mon homme à tout faire ; il faut poser des tringles pour mettre de jolis rideaux à vos fenêtres. Je viendrai avec Marc – c'est mon réparateur – en début d'après-midi. Ou mieux : vous dormez ici et nous irons ensemble à votre appartement demain.

— Vous pensez à tout. Je n'ai pas de rideaux, et encore moins de systèmes pour les mettre au mur.

— Oh, vous verrez, Marc saura s'en charger : c'est un manuel pour tous les menus travaux de la maison. Que décidez-vous ?

— Ma foi, pourquoi ne pas dormir une dernière nuit dans cette jolie chambre que vous m'avez si gentiment mise à disposition ?

— Vous ne voulez que la chambre ?

— Pardon ?

— Ou... vous savez, un petit coup de fil et...

— Quand ? Là ? Maintenant ? Je ne sais pas quoi vous dire.

— Eh bien, dites oui, et puis on verra. Finalement, vous êtes près de moi et vous ne risquez rien de plus que chez vous, sauf à avoir un certain plaisir et être plus riche au réveil.

— Il est tard, non ? Je... je n'ai rien prévu de...

— De quoi ? Votre chambre possède une belle salle de bain ; je vais vous offrir de la belle lingerie – il m'en reste de la jolie, toute neuve – et comme cela nous serons toutes les deux fixées. Et puis il n'a y pas d'heure pour se faire plaisir.

— Vous me prenez de court ; j'ai très peur... Trop peur.

— Allons, passez à la salle de bain et laissez-moi m'occuper du reste. Voyons, lancez-vous !

— Nous ne pourrions pas attendre demain ? J'aurais le temps de...

— Surtout le temps d'avoir plus peur encore. Faites-moi confiance.

Adélaïde n'attend plus rien de Sacha. Elle s'éloigne vers la tablette où trône un téléphone. La jeune femme sur le divan ne saisit aucune des paroles que la vieille dame souffle dans l'appareil, mais elle sait que son destin se scelle là, au bout du fil. Elle a comme une trouille immense qui lui serre les entrailles. Curieusement, cette peur panique lui donne une sorte d'envie. Une envie qui, elle aussi, l'effraie. Son ventre fait d'affreux gargouillis, mais parallèlement à cela elle sent au fond de sa culotte qu'elle mouille de cette situation qu'elle ne gère plus.

La petite dame revient en trottinant vers elle avec un sourire.

— Vous verrez, le monsieur que vous allez rencontrer est d'une douceur incomparable. Allons, venez, il est temps de vous faire belle. Nous allons passer dans ma salle de bain. Il n'y plus guère que moi pour m'y rendre. Respirez, détendez-vous ! Vous verrez, c'est la gentillesse personnifiée, cet homme.

— Vous... pensez que je vais être à la hauteur ?

— Mon Dieu, vous êtes l'amour même. Alors ne vous posez plus ce genre de question. Laissez-vous aller.

— J'ai peur, ça me donne mal au ventre ! C'est horrible. Si vous saviez...

— Qui vous dit que je ne sais pas ? J'ai connu cela il y a bien longtemps, mais ça reste gravé là, dans ma vieille caboche. Vous voulez bien passer votre main sous le robinet ? L'eau n'est pas trop chaude ? Pas trop froide non plus ? Bien. Tenez, alors, voici un flacon de sels de bain. Lilas, un merveilleux parfum pour une femme de votre classe ; notre hôte sera ravi, j'en suis convaincue. Approchez-vous un peu de moi, s'il vous plaît.

— Vous... je ne sais pas vraiment si...

— Allons, ne faites donc pas l'enfant ! Le train est sur les rails, il avance vers nous ; c'est inexorable, et impossible de faire machine arrière. Soyez brave. Laissez-moi vous dévêtir, belle jeune fille.

— Et s'il ne me plaisait pas, vous y avez songé ? Et si je n'étais pas à son goût ? Il n'est pas trop gras, au moins ? Je n'aime pas les gros. Mon Dieu, quelle pétoche ! Vous me mettez...

— Calmez-vous. Là, ne bougez plus, je vais vous dégrafer le soutien-gorge. Parfait. Eh bien, en voilà deux jolis bijoux ! Nous pouvons passer à la culotte ? Vous êtes prête ? Alors je l'enlève. Non, ne faites aucun geste, c'est moi qui vous découvre.

— Ce n'est pas possible. Je ne vais pas y arriver, je vous assure que c'est trop difficile.

— Mais si, regardez. Voilà une belle touffe. Quand je vais avoir travaillé ces poils rebelles, je vous assure que vous aurez un minou adorable. Tous les hommes du monde s'arracheraient cet écrin à prix d'or. Je le savais : vous êtes... géniale ! Ma belle, vous et moi allons faire bien des envieux. Bien, c'est parfait ! Glissez-vous dans l'eau, ma mignonne. Attention de ne pas tomber.

La salle de bain d'Adélaïde, c'est une véritable chambre. Il n'y a pas de baignoire au sens propre du mot. C'est plutôt une excavation enfaïencée dans laquelle on accède par trois marches qui débutent à

ras du carrelage. Le tout est dans des tons de rouge et de noir. Les murs de faïence sont de pures merveilles. Une sorte de liseré couleur or court tout autour de la pièce, coupant de sa chaleur l'alignement trop ordonné des carreaux, séparant les deux nuances de rouge et de noir. Sacha plonge son pied dans l'eau aux senteurs de lilas, puis avance dans cette mini-piscine intérieure.

Elle se laisse guider par son amie qui lui tient la main. La dame aux cheveux argentés reste sur le bord alors que le corps entier de la belle Sacha disparaît dans le liquide tiède. Maintenant, d'une main alerte, l'autre frotte l'anatomie baignant dans l'eau, frictionnant toutes les parties visibles de cette brune qui ne dit plus un mot. Elle se laisse faire, bébé lavé par une maman agenouillée sur le rebord de la baignoire. Les mains qui épongent n'oublient aucun recoin, s'efforçant de frictionner entre les cuisses, puis de remonter sur les deux seins totalement immergés. C'est fait avec douceur, c'est fait même avec une certaine tendresse.

— Vous voulez bien me présenter le côté pile, s'il vous plaît ? J'adore votre corps ; vous êtes encore plus belle que je ne l'imaginais. Merci de garder vos jambes légèrement entrouvertes ; il est des endroits que les hommes aiment à câliner un peu, et il faut que ces derniers soient d'une hygiène rigoureuse. Je peux vous demander de vous agenouiller, les fesses en l'air ? Oh, c'est bien. Ne voyez aucune grivoiserie dans mes gestes ; c'est juste pour que vous soyez... parfaite.

— ...

— Votre corps est un régal. Quelle plastique !

Sacha, dans l'eau odorante, ne cherche pas à éviter l'éponge qui effleure ses fesses. Elle laisse également la main féminine ouvrir, écarter ces deux demi-globes pour que la délicieuse menotte armée de cette chose qui la chatouille parcoure la raie ainsi découverte. La laveuse s'attarde longuement sur l'œillet sombre dont la position facilite l'accès. Puis le dos est frictionné énergiquement avant que le bras qui officie ne soit rendu au cou.

— Maintenant vous pouvez vous retourner, s'il vous plaît ? Oui, de cette manière. Merci. Soulevez juste votre buste en vous appuyant sur vos coudes. C'est cela, parfait. Rejetez-vous tête en arrière, je vais laver votre crinière magnifique...

Joignant le geste à la parole, Adélaïde guide maintenant le jet sur la chevelure brune qui pend, trempée, en arrière de la tête. Depuis le front de Sacha, l'eau descend sur la nappe brune pour finir dans la baignoire. Quand le pommeau de douche a terminé son arrosage délicat, les phalanges de la vieille dame se mettent en marche. La dose de shampoing qu'elles ont déposée sur la tête se met à mousser alors que le cuir chevelu est massé. C'est comme un rêve que d'être ainsi traitée par une esthéticienne de circonstance. Sacha ne pense plus. Sacha ne songe plus que tout ceci n'a qu'un seul but, un unique objectif : celui de la préparer au festin d'un homme.

Enfin ces ablutions d'un genre très spécial prennent fin. Elle est enroulée dans un immense drap de bain, puis la main de la vieille guide la jeune. Une sorte de table de massage, dans un boudoir inconnu, accueille les formes épanouies de la femme nue.

— Je vais préparer cette touffe pour en faire comme un cadeau. N'ayez aucune crainte ; je vais seulement ciseler ces poils, un peu les sculpter, faire de ce buisson qui vous encombre une invitation à vous désirer. Les hommes sont toujours de grands enfants, et je vais leur offrir un bonbon dont ils ne pourront plus se passer. Vous les trouverez tous à vos pieds, pour peu que vous m'écoutiez.

Dans un grand silence, Sacha, les yeux clos, écoute le bruit sec des mâchoires des ciseaux, puis encore une fois Adélaïde passe sur l'entrejambe de la jeune femme un ustensile démodé. Le blaireau qui tourne sur le bas du ventre laisse, dépose partout où il passe une mousse épaisse. Quand elle juge qu'il y en a assez, le froid d'une lame vient racler la peau. Le rasoir qui file dans la mousse laisse derrière lui une peau blanche d'un satin incomparable. Cette opération dure un long moment, mais quand enfin les mains de la

vieille dame coulent sur la peau presque lisse partout, ça glisse, et une impression de bien-être envahit Sacha.

Dernière formalité que le jet de ce flacon dont Adélaïde se sert pour frictionner la partie sur laquelle elle vient de travailler.

— Tenez, redressez-vous un instant et regardez ; n'est-ce pas extrêmement attirant ?

La jeune femme soulève son corps, et comme chez le coiffeur, l'autre maintient un miroir qui reflète l'image d'un endroit qu'elle n'a jamais vu aussi distinctement. Sur le bas de son ventre, la forme d'un cœur fait de poils bien taillés apparaît à sa vue ; elle ne peut s'empêcher d'avoir une sorte de sourire béat.

— Vous en connaissez beaucoup, des hommes qui sauraient résister à cela ? Ou des femmes, si elles aiment d'autres femmes, bien sûr ! Alors, vous voyez, il suffit de peu de chose pour que le miel attire les guêpes. Mais bon, je dois avouer que le modèle est sublime. Vous êtes une perle rare, et ils seront tous tentés d'en ouvrir l'écrin. Nous allons passer à la partie « paquet-cadeau », si vous êtes d'accord.

— Je reconnais que vous avez mis en valeur cette partie intime de moi, mais je n'en ai pas moins peur ; mes jambes ont quelques difficultés pour me porter.

— Allons, ne craignez rien ; je vous dis que vous allez avoir un franc succès. Vous n'aurez peur que le temps de faire connaissance. Ensuite, vous saurez apprivoiser, attacher, faire rêver. Allons dans ma chambre ; vous pourrez essayer plusieurs modèles de lingerie. J'ai pourtant déjà une petite idée de ce qui vous ira à merveille.

La chambre d'Adélaïde – et surtout son dressing – ressemble à une caverne d'Ali Baba pour femmes en mal de petites tenues. D'abord ce sont de jolies boîtes bien empilées desquelles elle sort un premier ensemble aux couleurs chatoyantes. Un soutien-gorge aux formes étranges qui ne doit pas cacher grand-chose, une culotte aussi grosse qu'un confetti s'étalent sur le lit devant Sacha nue.

— Ceci devrait être à votre taille, n'est-ce pas ? Vous voulez bien les passer pour que je me rende compte ?

Le micro soutien-gorge ne vient que soutenir sans envelopper les seins, et les tétons bruns sont maintenus à la vue alors que l'agrafe se ferme dans le dos. Le string, lui, reste acceptable et englobe bien la chatte qu'il masque parfaitement. Comme dans une cabine d'essayage, la glace qui couvre une porte de l'armoire montre un reflet attirant, mais presque vulgaire. Sacha fait une moue désabusée, immédiatement remarquée par la vieille dame.

— C'est vrai, vous avez raison. Si les tailles sont bonnes, cela ne vous met pas en valeur. Mais attendez ; j'ai des friponneries bien plus agréables à vous proposer.

— Merci, parce que je ne veux pas être habillée comme une...

— Chut ! Allons, je vais vous trouver des vêtements dignes de vous, je vous rassure de suite. Tenez, regardez-moi donc ceci...

Dans ses mains âgées, elle tient une sorte de guêpière qui se lace dans le dos. Le tout de couleur pourpre et or semble épouser les formes de Sacha. Les seins, là encore, se trouvent comprimés, mais seule une petite partie reste visible. Un délicieux fossé se trouve créé par les balconnets qui serrent les deux nichons alors que la taille est affinée au possible par le vêtement qui va à ravir à la belle Sacha. La culotte qui s'apparente à cette tenue lui donne un air séduisant. Puis d'une autre boîte sont sortis des bas de soie. Une fois qu'elle les a passés, la jeune femme est à croquer, vraiment craquante. La bande de peau qui va du haut des *Dim-up* à la culotte tranche par sa blancheur avec le reste du corps mis en valeur par les frous-frous.

— Regardez-moi ça ! Ne me dites pas que vous ne vous trouvez pas belle... Vous aimez-vous ?

— Vous avez fait des merveilles, je dois le reconnaître. Mon Dieu, c'est... presque trop beau. Je ne sais pourtant pas si je dois... accepter. Je ne suis pas encore certaine que je pourrai ! Ne pourrions-nous pas remettre à plus tard cette rencontre ?

— Mon ami est déjà en route. Du reste, il ne devrait plus tarder. Mais je sais déjà que vous êtes faites pour la cour des grandes, celle des élues ; et croyez-moi, je n'en ai pas rencontré beaucoup dans ma vie, des femmes qui avaient votre prestance, votre classe. Vous êtes au-dessus du lot ; la crème ! Je suis presque jalouse de cette jeunesse qui vous va si bien.

Le long frisson qui parcourt l'échine de Sacha lui donne la chair de poule. Elle n'ose plus répondre à Adélaïde, qui maintenant est sûre d'avoir gagné cette manche. Du reste, elle tend à la jeune brune une jupe affolante ainsi qu'un petit débardeur au décolleté si profond que les seins sont aussi visibles qu'un nez au milieu d'une figure. Machinalement, la femme passe le vêtement et enfile la jupe. Le miroir lui renvoie comme un coup au creux de l'estomac. Elle se trouve belle, d'une étrange beauté, sans aucune vulgarité. Elle sent ses jambes se dérober sous elle et doit faire un effort démesuré pour rester debout.

Quelque part, elle se devine un peu piégée par la vieille dame qui continue de lui sourire. Celle-ci lui a pris la main, l'a fait tourner lentement sur elle-même, juste pour la voir sous toutes les coutures. Avec une moue agréable, Adélaïde se dit qu'elle va réussir le dernier chef-d'œuvre de sa vie : la poupée qui danse au bout de ses doigts est ravissante, désirable. Mais Sacha aussi a des états d'âme. Elle se dit qu'elle ne pourra pas faire ce que lui demande son amie, qu'elle n'est pas capable de... d'aller plus loin. Elle admet toutefois que la barre qui lui creuse les reins n'est pas seulement due à cette peur viscérale qui la traverse à intervalles réguliers.

Elle ouvre la bouche pour parler, mais la sonnette de la porte d'entrée retentit, et joyeusement Adélaïde, en se frottant les mains, se tourne vers sa compagne.

— Ah, voici notre hôte. Nous allons voir à son premier regard si j'avais vu juste.

— Je... je crois que je vais tomber...

— Mais non, venez ! Là, c'est parfait. Asseyez-vous sur le canapé pendant que je vais ouvrir. Tout va aller maintenant, et dans quelques minutes votre peur ne sera plus qu'un vague mauvais souvenir.

— On... vous ne pouvez pas remettre à plus...

— Chut ! Ma belle, je reviens dans une minute.

La jeune brune voit disparaître dans le vestibule à pas de souris la chevelure argentée de la dame. Une voix masculine se fait entendre plus très loin, dans la pièce à côté. Les pas qui reviennent crucifient Sacha qui n'ose pas lever les yeux vers la porte dans laquelle s'encadrent Adélaïde et son visiteur.

— Alex, je vous présente Sacha. Sacha, voici Alex ; je suis sûre que vous allez lui réserver le meilleur accueil. Je vous abandonne tous les deux ici. Avant de partir, Alex, soyez assez aimable pour venir me dire au revoir ; nous réglerons les détails de... ce que vous savez... à la fin.

— Comme vous voulez, Adélaïde. Bonjour, Sacha.

— Bien. Alors je vous laisse. Mais je ne suis pas très loin ; si vous désirez quelque chose, faites-moi signe.

La brune lève maintenant les yeux, attendant un quelconque secours de son amie, mais celle-ci tourne vivement les talons et disparaît par une petite porte que Sacha n'avait pas remarquée. Elle est seule face à cet homme qui reste planté là, debout près de la table de salon, à mi-chemin entre le canapé et la porte. *« Mon Dieu, comme c'est difficile... »* L'homme qui est devant elle a peut-être une cinquantaine d'années. Vêtu d'un costume de bonne facture, le visiteur respire la gentillesse. Il n'a ni moustache ni barbe ; sa chevelure châtain, tirée en arrière, est bien taillée. Il se demande encore s'il doit avancer ou ne plus bouger.

— Alors, ainsi vous vous prénommez Sacha ?

— Euh... oui, c'est... c'est bien ça. Je ne suis pas très à l'aise...

— J'avoue que moi non plus, mais madame Adélaïde m'avait dit que vous étiez jolie : c'est mieux que cela... je n'en reviens pas.

— Je n'ai... jamais fait cela avant, et je ne sais pas si...

— Je ne suis pas un monstre ; je ne vous ferai rien que vous ne vouliez pas, je vous assure. Puis-je m'asseoir près de vous ?

— Oh ! Pardon, bien sûr, venez, ne restez pas debout au milieu du salon. Je ne sais plus ce que je fais, ce que je dis, ni même où je suis.

— Je vous fais cet effet ? À mon âge ? C'est flatteur. Non, non, ne vous crispez pas, c'est seulement une plaisanterie. Alors comme ça, vous... vous travaillez pour Adélaïde ?

— Travailler ? Non. Je crois qu'elle aimerait bien, mais je ne pense pas que je sois faite pour... ça. Je n'ai aucun courage, je ne sais pas vraiment comment m'y prendre et je dois vous paraître bien godiche. Vous devez avoir l'habitude, vous, non ?

— Je vous trouve pourtant à l'aise, plus que la plupart des filles que j'ai connues lors de leur première... fois. Vous savez parler, et on sent seulement un peu votre anxiété au ton de votre voix ; mais il faut une oreille exercée pour le comprendre. Et puis je suis aussi un peu là pour vous guider sur ce chemin ; enfin, j'espère que vous serez d'accord. Sinon vous me le dites de suite et je repars comme je suis venu, sans cri, sans effusion malsaine. Mais je suis assez d'accord avec mon amie Adélaïde : vous avez un potentiel... d'une extrême richesse.

— J'ai peur, vous comprenez cela ? Je n'ai jamais couché pour de l'argent ; je n'y ai jamais seulement songé. C'est difficile pour moi.

— Oui, je suis sûr que ça l'est. Mais dites-vous que je suis un de vos amis, que vous avez envie ce soir de faire l'amour, et que ce désir vous le transférez sur ma petite personne. Alors vous verrez, les gestes innés reviendront ; vous saurez faire, j'en suis certain. Vous voulez essayer ?

— Vous... vous me guiderez ?

— Oui, avec plaisir. Alors voilà. Si vous veniez vous blottir là, contre ma poitrine... Je dois avouer que vous avez une tenue qui...

donne envie. Envie de découvrir ce qui se cache sous ces vêtements hyper sexy.

À la demande précise de l'homme, Sacha est venue près de lui. Elle est proche, mais hésite encore à le frôler. Alors c'est lui qui entoure d'un bras ses épaules. Il l'attire lentement contre son torse ; elle le laisse faire sans trop réagir. Elle ne repousse pas non plus son visage quand, de sa main libre, il lui fait lever le menton. L'homme incline légèrement sa tête et vient lentement poser ses lèvres sur celles de la brune. Quand la pointe de sa langue s'insinue entre les deux, elle ouvre la bouche, et c'est fini : elle se sait perdue. Elle évoque un court instant un David invisible, se traite tout aussi muettement de salope, voire même de pute ; mais n'est-ce pas ce qu'elle est en train de devenir, là sur ce canapé ?

Alex ne se contente pas de ce baiser savoureux. Il le peaufine, l'enjolive, et sa main passe du menton au cou, remonte vers l'oreille, de laquelle il commence à tirer délicatement le lobe. La respiration de Sacha s'accélère au point qu'un instant elle craint que son cœur n'explose dans sa poitrine. Ses seins qui se soulèvent de plus en plus rapidement viennent à chaque inspiration s'écraser sur la poitrine de l'homme. Puis les doigts quittent le pavillon qu'ils ont caressé pour suivre un chemin qui les emporte vers le bas des reins, dans le dos de la jeune femme. Là encore, la prière qui monte vers David reste sans effet. Seule la paume bien à plat caresse sur le tissu la naissance des fesses.

Le long frémissement qui lui parcourt le corps reste le premier signe de l'abandon programmé de cette chair féminine si faible. Si les signes visibles de sa reddition physique sont bien présents, sa tête, elle, demeure encore hermétique à cette démarche inimaginable pour sa raison. Mais qui va gagner cette bataille qui se joue sous son crâne ? Qui de la raison ou de l'envie prendra le dessus ? La langue joueuse qui s'infiltre partout empêche pour un temps Sacha de songer à tout cela. Elle répond à ce baiser qui la surprend, l'enivre,

la déstabilise. Et la main, pendant ce temps, ne perd pas le fil de ses idées.

Sans en avoir l'air, elle s'est déplacée, plus bas encore que la décence ne le permet. Elle frôle l'élastique de la culotte alors que le visage de la jeune femme se trouve toujours assailli par le bécot ventouse. Sous l'effet d'un mouvement calculé d'Alex, elle se retrouve totalement allongée sur le divan. La main qui commençait à deviner la forme de ses fesses revient sur le devant, cherchant sans ambages la fermeture de ce bustier qui cache le paradis. Les boutons ne résistent guère plus que Sacha qui souffle fort, mais qui cède peu à peu à la demande impatiente de ces doigts qui décachettent lentement les deux fruits mûrs.

Le soutien-gorge ne dévoile pas encore les seins, mais déjà les formes arrondies qui remplissent les bonnets se trouvent plus exposées à la vue de l'homme qui se sent remué par tant de splendeur. Puis la bouche quitte là son festin pour se rendre sur le cou, suivant le décolleté pour venir traîner du côté des bourgeons qui restent invisibles pour le moment. Une tache rouge croule sur la moquette grise au pied du canapé. Quelques secondes plus tard, c'est une autre pièce vestimentaire qui flirte avec la précédente. Le bustier n'a guère tenu devant les ardeurs du monsieur qui ne lâche plus sa proie.

La jupe non plus ne fait pas longtemps office de protection pour ses longues jambes, et seules la culotte et la brassière gardent pour l'instant un semblant de dignité à Sacha. Les lèvres qui rampaient en direction des deux collines rebondies s'acharnent à en faire glisser les chapeaux. Quand elles y parviennent, la femme halète sous les assauts de ces lippes qui suçotent la cerise qui émerge du sein. Elle sait que cette guerre est perdue, plus par l'abandon de son corps que par son esprit qui se défend dans un dernier sursaut mais ne parvient pas à entamer l'envie qui gonfle sa poitrine. Alors elle se prend au jeu et se jette dans cette bataille épique, en maudissant la vieille Adélaïde pour sa clairvoyance.

Les mains masculines ont pris le relais. Elles s'infiltrent partout, découvrant des monts et des vallées que pendant des années un seul homme a eu le privilège de toucher. Quand elles dégrafent le textile qui garde une infime partie des nichons hors de la vue de celui dont la bouche cherche encore à les deviner, Sacha comprend que maintenant il est inutile de lutter contre... elle-même. Elle se jette alors à corps perdu dans cette envie qui la submerge. Alex s'occupe longuement des deux monticules roses, malaxant, étirant, léchant, suçant chaque millimètre des deux beaux seins de la femme qui avance son buste au rythme des caresses qu'il distille avec soin.

Ensuite, alors qu'elle se tortille sur le sofa sous les bisous terriblement excitants, sans plus rien demander le mâle fait enfin glisser le dernier bastion de féminité de Sacha. La culotte longe les longues cuisses ; elle les soulève un peu pour que le chiffon passe les chevilles. Juste avant qu'il ne soit lancé en boule sur le tas qui jonche la moquette, elle se dit qu'il doit être trempé, qu'il n'a pas pu faire autrement que s'en apercevoir. Pendant une longue minute, Alex ne bouge plus, se contentant de relever la moitié de son corps. D'un œil expert, il scrute dans le détail les formes de la femme qui reste allongée, les yeux clos. Elle est d'une beauté à couper le souffle. L'ombre douce de son pubis laisse entrevoir un cœur de poils très bien taillés, humide de sécrétions féminines.

Sans rien brusquer, il se remet debout. La jeune femme ne bronche pas. Puis il se déshabille promptement. Chemise et pantalon, tee-shirt et caleçon vont former une autre flaque de couleur tout près de celle des vêtements de Sacha. Les yeux encore à demi fermés, elle voit ce sexe d'homme qui se tend comme un pic, remontant vers le nombril d'Alex. Elle admire aussi, sans en avoir l'air, la toison de poils sombres qui tapisse le torse de l'homme. Il se remet à genoux auprès d'elle. La bouche du mâle revient pour une nouvelle série de baisers. Elle repart sur des chemins qu'elle a déjà croisés, elle retrouve la trace de ses précédents passages.

Quand les doigts masculins se referment sur le poignet de Sacha, elle les laisse l'attirer vers cette verge qui demeure en érection. Elle est guidée vers cette chose que finalement ses phalanges enroulent dans un cercle tout juste fermé. La queue est vivante, chaude, douce, et elle se souvient de celle de David. Celle-ci lui ressemble à s'y méprendre, vraiment. Les lèvres d'Alex sont maintenant sur ce ventre plat, lutinant le nombril, pour s'exiler vers une autre île. Elles dépassent le cap de ce cœur si bien réussi, longent l'aine, plongent enfin vers une faille alléchante et adorablement poisseuse. Le bout de la langue recueille les premiers émois liquides des envies secrètes de la brune.

Un nouveau déplacement du corps tout entier de l'homme, et la tige torride toujours maintenue entre les doigts, Sacha la voit s'approcher de son visage alors que celui d'Alex est désormais au milieu de la cible chaude et ouverte. La bouche de l'homme la ventouse tout entière, et les mouvements de la langue sont, soudain, autant de décharges électriques. Réflexe ou envie ? Elle s'accroche à cette queue qui folâtre avec ses lèvres. C'est rapide ; d'un mouvement du bassin, Alex l'enfonce dans cette gorge en feu qui vient de s'ouvrir pour lui livrer passage. Il pousse un grognement, un cri de plaisir. C'est une coulée de lave qui rencontre une autre coulée de lave, et l'effet est immédiat.

Elle remonte ses deux cuisses au-dessus des épaules de l'homme, creusant davantage son ventre pour que la caresse soit encore plus profonde. Pendant ce temps, elle ne cesse de sucer ce long sucre d'orge qui monte et descend dans sa bouche, l'empêchant presque de respirer. Elle ne songe plus à l'argent, elle a oublié la vieille dame aux cheveux d'argent. Elle n'a plus qu'une hâte : celle de jouir, de prendre son pied avec cette bite qui lui fait envie. Elle persiste à téter ce mât au satin doux alors qu'elle ne parvient plus à endiguer les frémissements de son propre ventre, et les grognements qui emplissent le salon deviennent de véritables cris d'amour.

Ces deux-là sont maintenant dans une position qui leur permet de s'imbriquer l'un dans l'autre. Alex a entraîné Sacha avec lui sur la moquette grise et ils ont roulé dans les boucles de laine. Comment s'est-elle retrouvée sur le corps de l'homme ? Mystère ! Elle ne garde pour le moment que cette sensation d'être remplie, que son sexe de femme se dilate et qu'il laisse entrer la queue d'Alex. La cavalcade débute sur deux souffles rauques. Les poitrines se soulèvent, et c'est elle qui maintenant règle le tempo. Elle ne veut rien perdre des sensations que lui procure la bite sur laquelle elle se plante voluptueusement. La ruée de ce ventre qui s'enflamme, elle ne veut que la domestiquer.

Ses gestes sont mesurés, et petit à petit elle sent se durcir plus encore – comme si c'était possible – cette chose chauffée au rouge qui la transperce. Elle se secoue tantôt rapidement, pour finir lentement, et c'est Alex qui serre désormais les dents pour ne pas éclater en elle trop vite. Sans se dire un mot, ils se regardent, relâchant l'air qu'ils compriment dans leurs poumons ; ils se laissent aller à ce délicieux abandon que leur apporte l'orgasme. Sacha tremble des pieds à la tête, et lui se répand en larmes de sperme dans ce ventre qui vient de lui offrir un feu d'artifice digne d'un roi.

L'un à côté de l'autre, seules leurs mains restent entrelacées. Le nez au plafond, les yeux perdus dans le vague, l'homme et la femme savourent ce moment de bien-être de l'après-amour. Dans un petit coin de la tête de Sacha, elle songe soudain que cet homme, malgré l'argent qu'il a dû donner pour avoir son corps, cet homme-là est un amant fabuleux. Mais en y songeant un peu plus, ne serait-ce pas elle qui serait une maîtresse exceptionnelle ?

Démesure et luxure : la honte ?

Dans la petite chambre où elle s'est réfugiée, Adélaïde a repris sa lecture, mais elle est distraite, rêveuse, et finalement, au bout d'un long moment, elle se relève de son siège. Sans aucun bruit, elle se rapproche du mur attenant au petit salon. Devant elle, la minuscule toile qu'elle a héritée d'un de ses anciens amis voit ses vieux doigts la pousser sur le côté. Derrière cette peinture, un œilleton habilement dissimulé, que là encore Adélaïde décale légèrement. Son œil se colle à cette vitrine qui donne directement et discrètement sur le salon. La vision de ce qui se passe là est édifiante.

Sa petite protégée embrasse Alex. Celui-ci n'a pas son pareil pour amener les femmes à s'abandonner, et si elle a fait appel à lui, c'est qu'elle était certaine qu'il mènerait Sacha là où elle voulait qu'elle aille. Elle n'a jamais demandé d'argent à cet homme qui s'occupe si bien de la belle brune, dans le petit salon. Elle a quand même préparé une jolie somme rondelette qu'elle remettra à la dame après sa partie de jambes en l'air ; on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre ! Son plan fonctionne à merveille, et du coup elle tient encore mieux Alex, fou de jolies femelles.

Elle a suivi pendant plus d'une heure les ébats des deux-là. Quand elle a vu que Sacha rendait les caresses, elle a su que la partie se terminerait bien, comme elle l'avait escompté. Alors elle s'est dirigée vers son ordinateur portable. D'un seul coup d'œil, elle avait regardé si toutes les caméras dissimulées un peu partout dans la pièce fonctionnaient correctement. C'est vrai que Marc, son

homme de main, fait du bon travail. Le cœur plus léger, elle avait repris son livre, et sa passion dévorante pour la lecture l'avait gardée éveillée. De temps à autre, sur la pointe des pieds, elle revenait à son poste de guet pour suivre l'évolution des choses.

Elle se trouvait derrière son judas quand le round final avait débuté. La brune avait crié si fort que le son lui était parvenu comme si elle s'était trouvée à côté d'eux. Elle les avait regardés encore quand ils étaient tombés l'un à côté de l'autre, étendus le dos sur la moquette. Son œil avait également repéré ces deux mains qui se tenaient. Le calme avait duré longtemps, presque une demi-heure. C'est aussi avec un large sourire aux lèvres qu'elle voyait maintenant Sacha lâcher les doigts et poser sa tête sur le torse velu comme un singe d'Alex. Finalement, ils formaient un très beau couple. Elle savait aussi que cette main qui entortillait des pincées de poils attendait juste le bon moment pour redescendre plus bas. L'homme ne bougeait plus, seulement attentif à laisser errer cette menotte aux doigts si fins.

Adélaïde, surprise mais pas étonnée, est heureuse : tout fonctionne comme elle le désire. Là, de l'autre côté du mur, assise maintenant devant son écran, elle vient en gros plan étudier les faits et gestes de celle qu'elle espère éduquer. La jeune femme a juste déplacé sa tête vers le centre de l'homme et sa main joue avec la petite bête flétrie lovée sur le ventre d'Alex. Gourmande avec ça, cette petite brunette ! Finalement, c'est une bonne fille. Ce à quoi elle songe est là, sous ses yeux. La bouche de Sacha s'enhardit, et une pointe rose passe sur la tête du vit qui se redresse déjà à demi. La vieille femme sourit franchement et se frotte les mains ; sa protégée fait une pipe d'enfer au quinquagénaire qui ne demande pas mieux.

Intérieurement, elle la traite de cochonne, mais elle se dit aussi que cette petite va lui rapporter gros ; elle est prometteuse, dans son genre. Au premier client, elle en redemande. Trop longtemps privée de sexe sans doute, alors il lui faut mettre son corps et sa

tête en accord. Elle sait cette Sacha affamée de bite, et c'est bien qu'elle lui en apporte une fois ou deux encore sur un plateau. C'est presque dommage que ce soit encore Alex qui en profite. Enfin elle reprend son téléphone et à nouveau les mots s'envolent vers une destination connue seulement de la vieille dame. Dans le salon, l'homme remue son bassin en maintenant le visage de la belle plaqué contre son ventre. Puis à petits jets saccadés, il se vide dans cette grotte accueillante, chaude et douce à souhait.

Sacha ne peut plus respirer tandis que les petites saccades qui s'échappent de la queue qui frémit remplissent son gosier. Elle ferme les yeux en attendant qu'il relâche son étreinte. Mais comme il n'en fait rien, elle se sent obligée de boire ce nectar d'homme qui ruisselle encore par à-coups tout au fond de ce sexe improvisé. Quand il a fini, il se relève sans un mot, se rhabille et fait un bisou sur le front de la belle qui reste couchée sur la moquette. Il disparaît sans bruit, et tout est calme dans la maison.

C'est beaucoup plus tard, alors qu'elle regagne sa chambre, que la voix d'Adélaïde lui parvient :

— Alors ? Comment avez-vous trouvé cela ? Vous avez aimé ?

Elle est derrière elle, et pourtant Sacha ne l'a absolument pas entendue arriver. Elle sursaute et se retourne d'un bond vers la femme qui est debout, le visage tendu vers une réponse qu'elle quémande.

— Racontez-moi ; ça s'est bien passé ? Alex a été suffisamment doux ? Il ne vous a pas brusquée, au moins ?

— Oui, je reconnais que vous aviez raison : cet homme est d'une grande douceur, et il sait y faire avec les femmes. J'ai aimé faire l'amour avec lui, mais je ne sais pas si je recommencerai.

— Prenez un peu de repos, douchez-vous, dormez, et laissez-moi m'occuper du reste. Je sais que vous êtes faite pour cela.

— J'ai aimé, mais pourquoi ai-je si peur, alors ?

— Le métier vous permettra de passer outre cette peur, vous verrez. Ah, oui... Tenez, ceci est à vous, de la part d'Alex. Et il vous remercie du fond du cœur.

La vieille femme tend une enveloppe à Sacha qui l'attrape du bout des doigts, comme si son contenu la brûlait. Puis aussi vite qu'elle est apparue, Adélaïde repart vers sa chambre. La jolie brune entre dans la sienne, se douche, puis se glisse dans les draps frais et s'endort comme une masse, recrue d'une fatigue inhabituelle. Elle dort d'un sommeil sans rêves, ou alors de ceux dont on ne veut pas se souvenir.

C'est le bruit des persiennes qui s'ouvrent et l'entrée d'un grand soleil dans la chambre qui la sortent de sa léthargie nocturne. Adélaïde est là, aérant la pièce en riant.

— Allez, paresseuse, c'est l'heure de vous lever ! Marc va aller chez vous pour voir ce qu'il lui faut pour installer vos rideaux. Le petit déjeuner est prêt ; je vous attends à la cuisine.

— Hum... Non, je voudrais encore dormir un peu.

— Pas question, il faut vous lever, allez !

D'un geste net et précis, elle fait voler au pied du lit la couverture et le drap. Le corps de Sacha apparaît, rose sur le rectangle blanc. Elle replie les jambes comme pour cacher l'entrecuisse qui reste bien visible, tache sombre sur son anatomie intégralement nue. Si elle parvient tant bien que mal à dissimuler la faille du bas de son ventre, ses seins, eux, restent en pleine lumière, et les yeux fureteurs de la vieille dame ne se gênent pas pour détailler ses deux globes épanouis. Alors par réflexe elle se tourne de l'autre côté, et c'est maintenant au côté pile d'être exposé aux regards de sa logeuse.

Ses hanches et le haut des cuisses ainsi mis au jour, Sacha est plus nue que nue. Elle est offerte aux regards qui suivent toutes les courbes, toutes les rotondités. Regards exercés, mais non salaces ; regards qui réceptionnent les images de cette femme au saut du lit, dans toute sa beauté naturelle. Aucun artifice ne vient troubler les yeux qui consultent le livre ouvert du satin de cette brune aux

charmes étalés sur un drap blanc, fenêtre ouverte sur la vie. Sur une vie, une autre vie... à venir.

Puis son amie se retourne, saisissant dans la penderie un peignoir qu'elle jette plus qu'elle ne le tend à sa petite protégée.

— Vous voulez bien passer ceci ? À force de vous regarder, j'en deviens jalouse. Ah, si j'avais encore votre âge...

La voix se voile, tout comme le corps de Sacha qui enfile le vêtement. Mais même avec cette chose sur elle, cette femme demeure toujours désirable.

— Vous disiez que votre homme-à-tout-faire va venir chez moi ? Il faut donc que je m'y rende rapidement.

— Nous avons encore un peu de temps devant nous ; et puis il va venir ici chercher l'adresse et vos clés. De cette manière, il ira voir et fera le nécessaire pour enjoliver aussi votre intérieur : il faut que l'écrin soit à la mesure du bijou ! Vous pouvez lui faire confiance ; il ira jeter un œil, prendre des mesures si c'est nécessaire, puis il fera pour vous les achats et posera aussi les tringles, et pourquoi pas les rideaux si nous allons en acheter.

— Vous voudriez que nous allions faire les boutiques ? Mais je n'ai pas beaucoup d'argent. Et je dois être précautionneuse avec le peu que j'ai pour le moment.

— N'auriez-vous pas ouvert l'enveloppe d'hier soir ? Ou bien ne voulez-vous pas utiliser cet argent ? Vous allez en avoir d'autres, des cadeaux de ce genre, je vous l'assure. Alex est reparti... enchanté. Et des garçons comme lui, j'en connais... beaucoup. Tous seront prêts à vous faire un pont d'or pour quelques heures près de vous.

— Faire l'amour, hier soir, m'a beaucoup plu ; j'ai apprécié. Mais faire vraiment la pute me gêne énormément. Je ne crois pas que je suis cette femme que vous cherchez.

— Les talents dont vous avez fait preuve avec mon ami Alex démentent totalement vos dires ; vous le savez, et au fond de vous, vous savez déjà que c'est moi qui suis dans le vrai. C'est seulement

un sursaut d'orgueil, mais bien mal placé, je vous l'assure. Je vais servir le café, ou préférez-vous un thé ? Autre chose ?

— Non, un café m'ira très bien.

Pourquoi cette femme a-t-elle toujours le bon mot au bon instant ? Ses paroles se bousculent dans le crâne de Sacha alors qu'elle prend une douche plus que rapide. Un léger coup de brosse sur ses cheveux, et la voilà qui entre dans la cuisine de son hôtesse. L'odeur du café entraîne dans sa mémoire une autre odeur, moins subtile, celle d'un *Ricoré* pris en compagnie d'une autre femme, dans un autre univers. Quelle différence y a-t-il entre cette maison et la cellule là-bas ? N'est-elle pas toujours la même personne ? Ce qu'elle a fait cette nuit, était-ce moins agréable que quand c'était son mari qui la prenait ? L'argent que David ramenait à la maison n'avait pas d'autre but que de les faire vivre, elle et lui. Non ?

Alors ces billets au fond de l'enveloppe, qui lui brûlent la main, sont-ils plus sales que ceux qu'elle dépensait sans trop y songer des mois plus tôt ? Étrange comme Adélaïde a trouvé le lien entre elle et les autres. Et puis il y a ce plaisir, ce foutu plaisir qui l'avait envahie quelques heures auparavant. Sa caboche qui ne voulait pas et son ventre qui hurlait son envie. Pourquoi ce fossé entre ce qu'elle veut et ce qu'elle fait en réalité ? Et puis la douceur de ces pattes qui l'ont tripotée, comment s'en passer ? Est-ce que toutes les mains sont pareilles ? Amènent-elles toutes des sensations aussi violentes ?

Alex n'est en fait que le troisième homme qui ait pris son corps. Son premier flirt n'avait duré qu'un feu de paille, juste le temps de n'être plus... pucelle. Ensuite, une longue attente avant que David ne devienne son mari. Rien que de penser à cela, à cette nuit, à ces empoignades amoureuses avec son mari, une incroyable envie s'insinue en elle. Elle se fait peur ; elle se dit que finalement, elle devient vraiment, à défaut d'être une pute, une fieffée salope ! Pourtant cette perspective n'a pas l'air de lui déplaire ; alors pourquoi se défendre encore ? Autant laisser cette amie qui lui veut du bien guider sa vie, du moins pour quelque temps.

Les deux femmes passent une grande partie de la journée à courir les magasins. Les bras chargés de paquets, elles viennent enfin voir les travaux de ce Marc qui a gardé les clés de Sacha. Il est toujours dans l'appartement, où elles font le tour rapide de ce qu'il a fait. Il n'y a plus qu'à pendre les voilages, ce qu'il fait en un tour de main.

— Alors, Mesdames, qu'en pensez-vous ? Est-ce à votre goût ?

— Marc, c'est... c'est parfait. Vous êtes un artiste, dans votre domaine.

— N'exagérons rien ! C'était facile. J'ai tout fait comme vous me l'aviez demandé.

Cette phrase sibylline s'adresse surtout à la plus âgée des deux. Adélaïde saisit immédiatement l'allusion, et ses regards repassent sur les travaux qu'il a effectués sur les fenêtres sans rien déceler d'anormal. Pourtant, quelque part dans ce salon, dans la chambre à coucher également, de minuscules caméras et des micros sont là, savamment dissimulés. Elle admire en silence ce travail minutieux et sait qu'elle pourra ainsi à chaque instant suivre les faits et gestes de cette jolie poupée. Simple précaution pour assurer sa sécurité ; enfin, c'est ce qu'elle veut se dire. La réalité n'est-elle pas ailleurs ?

— Bon. Eh bien, puisque j'ai de quoi vous offrir à boire à tous les deux, vous prendrez bien un verre avec moi ?

Marc et Adélaïde acquiescent et Sacha leur sert un verre de bon vin. Un Bordeaux acheté l'après-midi même. Les billets de l'enveloppe, suite à ces excursions dans différents magasins, ont fondu comme neige au soleil. Les vêtements, et en particulier la belle lingerie, sont horriblement coûteux. Il faut bien avouer aussi que ce qu'elle a acheté lui va à merveille, qu'elle s'est sentie comme une âme de gamine dans ces rayons aux mille et un bonheurs de soie et autres frous-frous doux. Quelques belles jupes, des tops, et des tas d'autres petits riens qui remplissent des sachets aux marques des plus prestigieuses boutiques, et voilà son maigre pécule dilapidé. Ajouté à cela de quoi se nourrir pour quelques jours, Sacha a dépensé sans trop se soucier du lendemain.

Après cet apéro improvisé, elle raccompagne la gentille vieille dame chez elle et prend congé de celle-ci devant sa maison. Elle n'a qu'une hâte, c'est de prendre un bon bain, se délasser de cette journée de marche dans les espaces restreints des magasins. Les deux femmes se sont fait un bisou sur la joue et Sacha est revenue dans son appartement. L'eau douce de la baignoire a accueilli la jeune femme qui soupire d'aise de se détendre dans l'odeur de fleurs distillée par le bain moussant. Combien de temps reste-t-elle dans le liquide dont elle renouvelle de temps à autre une petite partie, simplement pour qu'il garde la bonne température ? Elle ne cherche pas à jouer avec son corps, se contente seulement de passer un gant de crin dont elle a fait l'achat ce jour. Elle est bien, elle est détendue. Le calme du silence de ce nouveau « chez elle » lui procure un bien-être fou.

Finalement, elle somnole presque dans son bain, et c'est le frais de l'eau qui la tire de ce moment d'absence. C'est la sonnerie de son portable qui, posé sur un petit meuble dans l'entrée, la dérange. Elle ne se précipite pas, ne cherche pas à sortir de l'endroit qui lui convient ; elle se relève très doucement. Qui que ce soit, il ou elle rappellera bien, alors pas de quoi fouetter un chat. Le séchage minutieux de son corps prend lui aussi un certain temps. La douceur du linge épais et doux qui glisse partout dans son dos lui donne des frissons.

La sonnerie du téléphone se fait de nouveau entendre, perturbant le silence. Alors la jeune femme se dirige vers l'appareil. Aucun appel, juste un message ; c'est Adélaïde qui parle dans l'oreille de Sacha :

— Sacha ? Un de mes amis de passage dans la région a fait appel à moi pour... enfin, vous comprenez. C'est un ami sûr, et j'aimerais que vous le receviez. Je lui ai donné votre adresse ; il sera là dans environ... une heure. Si cela vous convient, inutile de me rappeler. Mais si vous ne pouvez pas, dites-le-moi. Merci, Sacha.

Elle se dit que cette vieille est un peu gonflée ! À peine arrivée, elle lui envoie... puis elle revoit l'enveloppe, les billets, et bien sûr sa

colère retombe un peu. N'empêche que cela fait un peu court entre les deux fois que... qu'elle... Bon, ça ira pour cette fois. Il faut donc qu'elle se prépare à une visite, et elle fouille dans ce qu'elle acheté dans l'après-midi. Fardée, maquillée, bien peignée, vêtue de neuf, elle est à peine sortie de la salle de bain que la sonnette retentit. Le cœur de Sacha ne fait qu'un tour dans sa poitrine. Elle est prête sur elle, mais pas forcément en elle.

Ses jambes vacillent un peu quand elle ouvre sa porte. L'homme est grand, mince, sans doute pas plus âgé qu'elle. Il tient dans sa main un énorme bouquet de roses derrière lequel il dissimule son visage. Lorsque les fleurs s'avancent vers elle, Sacha voit enfin l'homme qui lui sourit. Sa bouille est agréable à regarder.

— Bonjour ! Je suis Adrien ; c'est Adélaïde qui m'envoie. Je suis attendu ?

— Oui, elle m'a prévenue. Allez-y, entrez.

Elle s'efface sur le côté et il entre dans l'appartement. Son allure est élégante ; il est bien mis, et il ne quitte pas des yeux la silhouette de la jeune femme qui semble soudain tourner en rond. Le bouquet à la main semble l'embarrasser.

— Excusez-moi une seconde. Je crois que je... je n'ai pas de vase.

— Ah, mais ce n'est pas grave. Remplissez l'évier d'eau et laissez les tiges y tremper. Vous trouverez bien une bouteille d'eau vide à découper pour en faire un vase provisoire, non ?

— Oui, merci. Vous me prenez un peu de court...

— J'espère que vous n'êtes pas contrariée par si peu de chose.

— Non, non, ça va aller ; je suis seulement un peu déboussolée : je viens juste d'emménager, et je n'ai pas encore tous mes repères.

— Je comprends. Vous voulez que je revienne une autre fois ?

— Non, non, je vais m'y faire. Ce n'est rien, je vous assure. Vous voulez bien prendre place sur le canapé ? Merci, j'arrive. En attendant, servez-vous : il y a du vin et des verres dans le living, près du divan. Je suis à vous dans un instant.

— J'aime vos mots, Madame ; j'adore déjà ce « je suis à vous ».

L'homme se dirige vers le sofa où il s'installe après avoir entrouvert le bar du living. Un verre de vin rouge, c'est plaisant comme boisson.

— Je vous sers aussi un verre, Madame ?

— Sacha ; je me prénomme Sacha. Vous pouvez m'appeler comme ça.

— D'accord. Alors, Sacha veut-elle un peu de vin ?

— Oui, une larme, juste une larme. J'arrive. Le temps de mettre les fleurs dans l'eau.

Elle tremble sur ses gambettes. Comment faire... que va-t-il se passer ? Elle ne sait pas trop si c'est bien, pas bien, elle ne sait pas ce qui se passe, mais elle est certaine que pour le moment elle n'a pas envie de sexe, pas envie de faire l'amour. D'autant qu'il n'y a pas si longtemps, Alex et elle se trouvaient encore dans des situations... confortables. L'autre, là, sur le canapé, attend sagement, son verre à la main. Elle revient donc vers lui et il se lève, reprend le second sur la table basse où il l'a posé et le lui tend.

— Trinquons à cette rencontre, à notre rencontre, voulez-vous ?

— À votre santé, Monsieur... Adrien.

— Vous êtes jolie, Sacha, mais vous devez déjà avoir entendu cela des milliers de fois. Je suis un ami d'Adélaïde, et chaque fois que je passe par cette région, je la contacte. Des bonnes adresses, elle en connaît beaucoup et l'on n'est jamais déçu avec ses... amies. Vous avez de l'expérience dans ce genre de rencontre ?

— Euh, non, pas vraiment. Et je ne sais pas si j'en aurai vraiment un jour.

Elle regarde cet homme aux cheveux ni blond ni roux. Un savant mélange entre ces deux couleurs, avec comme de légères ondulations qui lui donnent un air un peu triste. Mais ses yeux démentent immédiatement la réflexion que se fait Sacha. Il sourit, et ses babines se retroussent, dégageant deux rangées de dents d'une blancheur impeccable. Il fixe la brune sans hypocrisie. Finalement, c'est quelque chose qu'il va payer, et ne regarde-t-on pas la marchandise que l'on

achète ? Il boit un peu de ce vin qu'il a servi, sans jamais quitter de ses yeux acier la belle qui maintenant lui fait face.

Sa main gauche glisse dans sa poche et elle ressort, avec, entre les doigts, une sorte de rouleau de couleur. Sacha suit du regard les gestes d'Adrien, intriguée et sur la défensive. Mais lui, calme et serein, défait de l'étrange cylindre un bracelet de caoutchouc et devant les yeux de la dame, une pile de billets encore roulés, se détend. Il s'assoit plus profondément dans le canapé, comme s'il était chez lui.

— Deux billets jaunes pour le corsage. Vous voulez bien le retirer ?

Elle a un court instant d'hésitation, puis se redresse un peu. Les doigts fins trouvent en remontant les boutons qu'ils ouvrent un à un. L'autre pose les deux rectangles sur la table.

— Un violet pour la jupe ; à vous de me dire si c'est suffisant.

Les mains cherchent en tremblant le fermoir, le décrochent et font glisser le zip. Le tissu noir coule sur les longues jambes, les laissant apparaître gainées de bas style *Dim-up*. Un nouveau morceau de papier, mais violet celui-là, retrouve ses deux petits frères sur la table.

— Merci ! Vous êtes très belle. Vous pouvez faire un tour sur vous-même ? Lentement. Oui, comme cela, tout doucement. Hum... c'est vrai que l'envers vaut aussi le détour. On continue ?

Elle ne dit toujours pas un mot ; ceux-ci restent comme bloqués au fond de sa gorge. Là, son esprit lui crie d'arrêter, qu'elle est la pute par excellence, qu'il est le mac qui profite de la situation. Mais les trois petites choses sur la table, ce sont des courses pour combien de jours ? Le loyer du mois peut-être.

— À combien estimeriez-vous le soutien-gorge ? Trois jaunes, ou deux violets ? À vous de choisir, à vous de me le dire. Je ferai comme bon vous semble.

— C'est vrai ? Je peux dire ?

Les mots s'étranglent. La voix semble cassée, venue de très loin.

— Je suis un homme de parole. Je poserai sur la table ce que vous demanderez.

— Alors... deux violets, s'il vous plaît.

— D'accord. Voilà, ils sont là.

Adrien les tient entre son index et son majeur, les fait remuer comme pour lui montrer qu'il est clean. Les deux billets sont sur le tas que forment déjà les autres. Ce ne sont plus des tremblements, mais des frissons qui animent Sacha. Des pieds à la tête, son corps tout entier est secoué. Son cerveau lui hurle des choses horribles alors que les euros passent de la main à la table.

« Ça y est, tu es devenue une salope, une femme vénale. Tu te fais payer pour baiser... la taule ne t'a pas suffi ? Tu vends ton ventre à ces inconnus pour du pognon ; elle est jolie, la cochonne, mais c'est seulement une façade : à l'intérieur, elle est pourrie ! Ah, elle est belle, la veuve joyeuse... Une pute ! Tu es devenue une vraie pute, ma fille ! »

Mais cette voix, cette raison qui veut se faire entendre n'est pas écoutée. Et le cache-néné va rejoindre sur l'accoudoir du fauteuil la jupe et le chemisier. Elle reste là, les bras le long du corps, en culotte et en bas. Elle ne sait plus quoi faire pendant que le gars assis la détaille tranquillement.

— C'est vraiment, vraiment chouette ce que vous me présentez là, Sacha. Encore deux billets – violets ceux-là – et vous me donnez votre... oui, ceci, mais cela je l'emporte avec moi. Vous seriez d'accord ?

La tête brune se balance de haut en bas, plusieurs fois. C'est incroyable comme elle se trouve passive, face à ce mec. La culotte roule sur les hanches, longe les cuisses, descend le long des mollets et finit dans la main de la jeune femme. Une courte hésitation et elle tend l'objet vers celle d'Adrien. Il met à nouveau deux papiers violets sur la pile et attrape la boule noire et rouge. Il la monte vers son nez, renifle un grand coup pour s'imprégner des odeurs intimes de la belle.

— Je pourrai vous essuyer avec elle, tout à l'heure, quand... vous aurez joui ?

Là non plus, pas de réponse ; seulement un signe du chef de la femme qui est nue, hormis ses bas. Ses bras pendent contre ses longues gambettes ; elle est exposée tout entière aux regards concupiscents du mâle qui sourit. Le tas d'argent s'alourdit de ces deux éléments.

— Prenez-les, ils sont à vous. Pour le reste, combien en voulez-vous ? Dix, vingt ? Ah, vous ne dites rien... ce n'est pas suffisant ? Dix violets et vingt jaunes ? J'en rajoute dix verts ; c'est ma dernière offre. Ça vous convient ?

— ...

— Allons, ne soyez pas timide ; j'aimerais entendre le son de votre voix. Faites un effort ! Tiens, je vous remets encore deux violets si vous me dites que ça va.

— Oui. Merci... c'est bien. Je ne veux pas vous décevoir.

— Me décevoir ? Mais rien que le spectacle de vous voir vous mettre nue vaut plus que tout ce que je vous ai donné. Sans mentir, si vous faites aussi bien les choses que vous êtes belle... je vais me régaler.

En mouillant son index, l'homme a entrepris de compter les billets, et sous le regard de Sacha qui n'y croit toujours pas, il met exactement le nombre qu'il a dit. Ensuite il reprend tout le tas qui est sur la table du salon, boit une grande lampée de vin et met l'argent dans la main de la brune.

— Ils sont à vous. Et même si nous ne faisions rien vous et moi, j'aurai eu l'insigne plaisir de vous faire faire un gentil strip-tease qui valait bien quelque monnaie.

Nue face à un homme inconnu qui paye pour un déshabillage qu'il a commandé, demandé pièce par pièce, elle est là à ne plus savoir que faire de ces longs membres au bout desquels les mains sont accrochées. Lui a des yeux comme des lames de couteau qui transpercent sa nudité, qui entrent dans son âme, dans son esprit, et

qui pourtant lui sourient. Dans la main gauche, une liasse de billets dont elle ne sait quoi faire. Alors, de la droite, elle reprend son verre de vin. Le simple fait de boire lui redonne une certaine confiance, un aplomb qu'elle est loin d'avoir. Et l'implacable blancheur des quenottes de l'homme qui la nargue n'est pas faite pour la rassurer vraiment.

Alors, lentement, elle se retourne et se dirige vers son living. Elle y place l'argent, elle y place ses dernières illusions, et elle sait qu'elle est à cet autre qui l'attend là, toujours sans un geste, sur le sofa. Il a payé le prix fort, le prix de son corps, le prix du sexe. Elle est de nouveau face à lui, et en deux pas, pas légers du tout, elle retrouve la place qu'elle vient de quitter. Ses bras sont toujours aussi inutiles, elle ne cherche pas à cacher quoi que ce soit de ses appâts que l'homme observe.

— Le versant pile est aussi attirant que le côté face. Vous devez plaire aux hommes, vous ! Vous savez que vous feriez bander un mort ?

La plaisanterie amène un sourire forcé sur les lèvres de Sacha. Arrivée à trente-cinq ans pour faire ce genre de chose ! Elle ne se serait jamais crue capable de se laisser mettre toute nue par un inconnu, surtout pour du fric. Et pourtant elle est là, à poil devant un type dont elle ne sait rien, qui lui demande de se défringuer ; et comme une conne, elle le fait. En plus, il lui a donné tellement de pognon qu'elle ne peut plus refuser de se laisser baiser par ce gars-là. Elle ne se reconnaît plus. Son séjour en prison lui a radicalement changé la vie. Ses valeurs, celles du temps de David, sont aux oubliettes. Elle est bel et bien une pute désormais.

— Vous auriez un ou deux foulards ? Vous savez, ce genre d'écharpe que les femmes se passent parfois sur les cheveux.

— Peut-être, oui, sans doute.

— Vous pourriez m'en trouver deux s'il vous plaît ?

— C'est nécessaire ?

— Non, mais c'est mon désir, et vous êtes là pour exaucer mes moindres souhaits, non ?

Elle hausse les épaules et part vers son armoire. Derrière la porte, là où avant des cravates étaient pendues, elle trouve ce que cet Adrien demande. Elle en prend plusieurs et rejoint encore une fois la place qu'elle occupe depuis le début de la soirée. Elle dépose sur la table du salon ces carrés de tissu, de soie et de nylon.

— Vous voulez bien que nous jouions, maintenant ? À un jeu pour grandes personnes, un jeu où je fixe les règles. Mais nous les décidons ensemble, d'accord ? Vous avez toujours le droit de dire non, et je ne ferai que ce que vous m'autoriserez à faire. Vous avez bien saisi ?

— Je pense que oui. Vous allez me faire des trucs, et si ça ne me va pas, il me suffit de le dire et vous arrêterez immédiatement. C'est bien cela ?

— Je vois que j'ai à faire à une adulte et une femme très... intelligente. Oui, c'est bien comme cela que je veux jouer.

— D'accord, je vais vous faire confiance. Vous pouvez commencer.

— C'est parti, alors ! Vous vous agenouillez, s'il vous plaît ? Oui, là, devant moi.

Sacha obtempère sans résistance. Ses genoux prennent contact avec le tapis qui se trouve sous la table basse.

— Maintenant, je vais venir vers vous et vous mettre ce foulard sur les yeux, vous voiler le regard. Je peux ?

— Ou... oui.

— J'aime les femmes obéissantes. Parfait. Alors me voici.

L'homme se lève et la brune remarque la bosse qui déforme son pantalon. Il s'approche, et ses yeux sont maintenant sous le tissu léger qui se trouve noué derrière elle, sur sa nuque.

— Mettez vos mains sur votre tête !

Cette phrase est sèche, dite sans intonation autre que celle d'un ordre donné. Là encore, elle obéit sans se poser de question. Il a pris ses poignets, les a réunis dans son dos, et ses bras sont liés derrière

elle. Elle perçoit un bruit de frottement, puis sent la table basse se coller sous sa poitrine. Ses seins reposent sur le plateau de bois. Les mains de l'homme caressent lentement les deux globes appuyés sur la table. Entre les doigts, il serre sans faire mal les deux tétons ; elle réagit presque immédiatement par un large soupir.

— Jusque-là tout va bien ? Vous n'avez pas trop peur ?

— Non. Ça peut aller.

— Je veux vous entendre chanter, un peu crier, mais je ne veux pas vous faire mal vraiment. Juste jouer, vous donner une fessée. C'est permis, cela ? J'ai besoin de petits cris, de gémissements pour... me sentir à l'aise. Vous comprenez ? L'impression que je vous oblige, même si ce n'est pas vrai, me donne un sentiment de toute-puissance et je bande beaucoup mieux. Mais j'avoue que vous me faites de l'effet, vous, ce qui n'est pas toujours le cas.

Elle se tait alors que sous les doigts ses tétons se durcissent. L'homme lentement presse sur la chair des seins et les aplatit sur le tablier verni. Elle est oppressée, mais pas paniquée. Les paroles douces de l'homme qui avoue sa toute-puissance par ce genre de jeu ne la choque pas plus que cela. Elle aime sentir que l'on s'occupe de ses nichons, et elle ne déteste pas un zeste de violence. David savait tellement bien faire ces choses-là...

— Je vais me déshabiller ; donc les bruits que vous entendrez seront ceux de mes vêtements que je quitte.

— Oui.

Un moment, elle reste dans la position dans laquelle il l'a mise, et c'est vrai que les raclements, les sons qu'elle perçoit sont étranges. Une sorte de sifflement court aussi. Puis elle n'entend plus rien, ne sait plus où il se trouve. Un chuintement lui parvient du fond de la cuisine ; mais que ferait-il dans sa kitchenette ? Il est à nouveau là, près d'elle. L'air qui se déplace autour d'elle lui indique sa présence. La main qui touche une de ses fesses confirme ces impressions. Sans fioriture, la paume chaude se meut sur la rotondité nue, caresse sans

se presser. Les deux masses sont écartées et un doigt longe la ligne de séparation du postérieur.

Il décrit seulement un petit cercle sur l'anneau brun qui se cache au milieu de la ligne de démarcation, appuie dessus, mais ne tente aucune entrée. Il s'éloigne plus bas vers le début des lèvres, les suit sur toute leur longueur. Ensuite il revient vers le cul ouvert, remonte la fente que la position penchée de la brune offre aux regards. Sans qu'elle s'y attende, la paume de l'autre main s'abat sur le gras de l'une des fesses et claque dans sa nuit. Elle se sent frémir sous le coup pas très violent, mais très bruyant, qui vient de lui être porté.

Une seconde claque lui atterrit sur l'autre fesse. Elle se contracte, serre les dents, ne dit rien. Phénomène étrange, son sexe réagit à ces gifles d'amour. Puis c'est une vraie fessée qu'Adrien lui administre. Une bonne dizaine de tapes sur le cul ; maintenant, il lui semble que celui-là est en feu. Elle n'a que soupiré, laissant siffler l'air prisonnier de ses poumons. La main est revenue, plus calme, caressante et obsédante. Elle se promène sur le dos, elle va et vient à sa guise, découvrant sa peau de femme, ne cherchant nullement à lui faire mal. Encore une série de bruits inconnus alors que l'homme ne la touche plus.

Les doigts revisitent la raie de ses fesses, mais cette fois l'un d'eux stationne plus longuement sur l'entrée sombre de l'anus. Il descend un moment, plongeant dans la chatte mouillée, puis se repositionne sur l'œillet, tourne dessus durant quelques secondes, puis finalement force le passage. Très lentement, il entre, millimètre par millimètre, dans ce lieu peu usité. Sacha souffle plus fort mais ne dit pas un mot. Elle sent maintenant que ce mini-pénis est en elle. Il évolue comme pour en éprouver l'élasticité, s'enfonce davantage. Quand il est rejoint par un autre, elle a un mouvement qui arrête net la main.

— Je vous ai fait mal ? Vous voulez que j'arrête ?

— Non ; vous m'avez seulement surprise, mais ça devrait aller. Vous êtes doux, et cela me convient. Je ne suis pas... habituée, et c'est un peu serré, non ?

— Oui... c'est pour cela que je vais tout doux et que je prépare l'entrée. Je peux donc insister encore un peu ?

— Si vous voulez...

Les deux doigts enfoncés à demi dans le rectum reprennent du service. Ils s'écartent l'un de l'autre, ouvrant de plus en plus la porte de ce réduit qui se prête à leur manœuvre. Ils sont presque totalement entrés dans le fondement lorsqu'un troisième vient les y rejoindre. Les trois lutins se mettent comme à danser, tourbillonnant dans ce sanctuaire, en repoussant les limites. La brune gémit doucement alors qu'elle met une joue sur la table. Aussi doucement qu'ils sont arrivés, ils ressortent. Quelque chose de froid coule dans l'orifice encore béant, comme un liquide épais.

Deux secondes après, Sacha sent qu'un objet imposant est sur la pastille qui se laisse tripoter. Une pression constante, et elle a comme une sorte de douleur quand l'engin s'introduit en elle. Adrien pousse fortement sur la chose qui glisse dans son derrière alors que son souffle est totalement coupé. Le truc qui avance dans son cul est énorme, et pourtant, la première douleur passée, elle n'a absolument plus mal. C'est elle qui remue son bassin pour faciliter l'intromission de ce... qu'est-ce que ça peut bien être ?

Elle sent aussi le souffle de l'homme. Il court sur son cou alors qu'il presse toujours sur l'objet qui continue sa percée en elle.

— Ça va ? Je peux encore entrer de quelques centimètres ?

— Oui... mais que... qu'est-ce que c'est ? Avec quoi me sodomisez-vous ?

— C'est seulement un concombre que j'ai trouvé dans votre réfrigérateur. Il n'y avait que cela. J'aime bien jouer avec les fesses des femmes. Je peux continuer ? Cela vous donne envie ?

— Allez-y doucement, cet endroit ne sert pratiquement jamais... et surtout, il n'a pas été utilisé depuis... bien longtemps.

— Je vois cela. Il est très serré, en effet. Mais ça devrait aller ; je suis prudent, et je ne veux pas vous faire mal. J'aime conjuguer le plaisir avec des choses pas trop simples. Et vous êtes une merveilleuse partenaire. Je vous en suis reconnaissant, vraiment. Je vais bientôt commencer à vous limer. Je peux y aller ? Détendez-vous, c'est plus facile si vous ne vous crispez pas.

C'est vrai que la belle serre les dents. Réflexe de peur sans doute. Mais les paroles d'Adrien lui donnent confiance, alors elle soupire pour se détendre. C'est le moment que choisit le mec pour faire aller et venir le sexe improvisé dans son fondement. Petit à petit, les muscles eux aussi se détendent ; l'envie qui la gagne lui permet de se sentir de mieux en mieux, et c'est un orgasme qui vient définitivement la libérer de son stress. Elle ne calcule plus rien. Son corps réagit à ces sensations anales qui entraînent des spasmes vaginaux d'une incroyable intensité. Elle se laisse faire, se berce de ces crampes qui lui arrachent le ventre, et maintenant ce sont des cris de plaisir qui remplissent son salon.

Tout s'accélère, tout devient folie. Elle hurle alors que la seconde main de l'homme lui flatte la chatte. L'objet qui monte et descend dans son derrière va de plus en plus vite, de plus en plus profondément. Et pourtant, c'est très long un concombre. Jamais elle n'a reçu un tel engin là-dedans. David avait une belle queue, mais rien à côté de ce truc qui la pénètre presque entièrement. Et cette main qui flirte avec son sexe, ces doigts qui ouvrent le coquillage, elle en devient folle. Son bassin ondule sous les allers et retours de la bite improvisée. Les gémissements sont ininterrompus. Des cris de plaisir s'envolent de plus en plus fort tandis qu'elle s'empale sur cet engin qui lui rentre dans les fesses.

Le légume ne remue plus. Il est toujours fiché au milieu, mais il ne dépasse pratiquement plus. Sacha n'ose plus bouger non plus. Cette énorme chose la gêne un peu maintenant qu'elle n'est plus mobile. Ce sont les doigts qui jouent avec son minou qui l'obligent à se trémousser. Il sait y faire, ce type, et il en profite. Il entrouvre

les lèvres, cherche visiblement le clitoris qu'il finit par trouver, et c'est par de petites touches qu'il se met en devoir de l'exciter. Cet homme est diabolique ! Le jeu continue, et Sacha n'en peut plus de rouler des hanches, d'osciller du bassin. Elle râle de plus en plus et se sent sur un petit nuage.

De ce sexe de femme largement ouvert, une sorte de liquide coule le long des cuisses. Les muscles tressaillent sous la peau ; elle tremble de partout, et son visage se frotte contre le plateau de la table. Elle hurle, les mains toujours liées dans le dos, les yeux encore voilés. Elle jouit bruyamment, sans aucune retenue. Elle se laisse aller à ce bonheur qui la met en transe. Son esprit a totalement lâché prise et elle ne se pose plus aucune question. Elle est devenue une salope qui profite des attouchements pervers d'un type qui la paye grassement pour ce qu'elle lui donne. Du plaisir à l'état pur !

Ce plaisir atteint des sommets quand son partenaire du moment, sans prévenir lui redonne une fessée sans pour autant que son autre main ne quitte ce qu'elle fait. Elle n'en peut plus, se tortille comme un ver, se laisse aller à des mots insensés, se traite tout haut de pute, de salope, quémande encore des claques sur le cul, hystérique au possible. L'autre reste impassible, se contentant de faire lentement durer le plaisir. Celui de la belle brune, qui jouit si fort ; le sien, bien plus cérébral, et sans que ni l'un ni l'autre ne le sache, celui d'une Adélaïde qui n'en a pas perdu une miette.

La femme aux cheveux d'argent derrière son écran se prend, elle aussi, au jeu de voyeuse auquel elle s'adonne depuis qu'Adrien est entré chez sa petite protégée. Marc a vraiment fait du bon boulot. Les caméras habilement dissimulées dans le salon lui renvoient des images aussi nettes que si elle se trouvait sur place, et les cris de Sacha résonnent dans son propre salon. La bande qu'elle enregistre ne cesse de se gonfler des scènes torrides que les deux là-bas animent sous ses yeux. Elle savait bien que cette brune était une bombe au lit et que l'argent qu'elle allait lui rapporter serait un bienfait pour ses vieux jours.

Malgré le nombre d'années que compte Adélaïde, elle se sent elle aussi excitée par les deux amants qui jouent un jeu qu'elle a voulu depuis la veille qu'elle a conclu le marché avec Adrien, lui donnant l'adresse de la jeune femme en échange de ces divertissements qu'elle voulait voir imposer à Sacha. Et cette petite n'arrête pas de la surprendre... agréablement, même. Un cul du diable, une gueule d'ange, un ensemble explosif qui, si elle sait en tirer profit, pourrait les rendre heureuses toutes les deux. Et pour ce qui est d'en faire bon usage, la belle brune peut compter sur elle.

La scène sur l'écran change ; Adrien a libéré les mains et découvert les yeux de la belle Sacha. Sans retirer ce qu'il a enfoncé en elle, il la fait marcher tout doucement en lui tenant la main. Des traces luisantes laissent des coulées sur les bas noirs de la femme. Elle se meut à petits pas précautionneux, un peu comme si elle marchait sur des œufs. La longue tige entourée de son préservatif n'est pratiquement plus visible ; seule une extrémité verte écarte légèrement les fesses de la dame. À genoux devant elle, cet homme vient fourrer son museau dans la fourche que ses jambes largement ouvertes laissent entrevoir. Il la lèche doucement, faisant de nombreux va-et-vient avec sa langue. La position n'est guère confortable pour sa tête qui est trop inclinée.

Alors c'est au sol que les caresses se poursuivent. Il s'est déporté de manière à ce que sa queue soit devant la bouche de Sacha. Elle gobe cet instrument qu'il lui présente, mais il ne quitte pas sa chatte. Tous deux sont sur le côté, et chacun lèche quelque chose de l'autre. Là encore, les soupirs de Sacha sont nets et distincts. Mais Adrien également laisse échapper des râles, et son bassin bouge au rythme de son désir. Il se sert de la bouche comme il le ferait du sexe de la femme. Elle se crispe et serre ses deux jolies cuisses autour du visage, prenant la tête dans un étau, un étau d'amour. La langue qui flirte avec le clitoris tendu, la langue qui ouvre les lèvres pour en rechercher toutes les saveurs, la langue qui se fraye un chemin dans cette intimité lubrifiée au possible, la langue trouve un écho dans les

succions d'une autre bouche qui, elle, suce une bite congestionnée par l'envie.

Quand l'éjaculation devient trop proche, il se remet en position sur la belle brune. D'une seule poussée, il entre en elle qui roule toujours sur le côté. Il suffit de quelques coups de reins violents pour que l'issue heureuse soit atteinte, puis dépassée. Sacha n'en peut plus. Même cette étrange douleur qui lui scie le ventre n'arrête pas l'orgasme qui l'emporte. La semence qui gicle dans son ventre la tétanise et la fait jouir longuement. Elle s'accroche aux flancs de l'homme, les labourant de ses ongles rouges.

Ils restent l'un dans l'autre alors que leurs souffles reviennent à la normale. Lentement, elle pousse, et le gode naturel est expulsé. Pendant de longues minutes, son ventre est encore secoué par des spasmes impossibles à contenir. La queue en elle se ramollit, pour finir par sortir d'elle-même. Adrien se relève avec un sourire.

— Vous êtes une amante merveilleuse... Bon sang, que c'était bon ! Il y a bien longtemps que je n'avais joui aussi fort. Je peux me doucher, s'il vous plaît ?

— C'est la porte juste derrière vous. Allez-y, je vous apporte une serviette.

Il lui tend une main qu'elle saisit pour se remettre sur ses pieds. Il en profite pour prendre à nouveau ses lèvres et ils échangent un dernier baiser. Puis au bruit de l'eau qui coule alors qu'elle dépose une serviette bien pliée sur le bord du lavabo, elle sait qu'il se douche. Elle ressort de la salle de bain, pas voyeuse du tout.

Quand il émerge de là, il est déjà rhabillé, ce qui étonne Sacha qui ne l'a pas vu reprendre ses fringues ; mais elle était encore un peu ailleurs lorsqu'il est allé dans la salle d'eau, c'est vrai. Il la serre dans ses bras, fouille dans ses poches et extrait de l'une d'elles un autre billet violet qu'il plie en quatre. Avec un large sourire, il le glisse dans la fente gluante de la brune.

— Tenez, beau minou ; vous avez si bien su me faire miauler que vous méritez un petit... supplément.

Un bisou sur les joues et il prend congé de la dame. Sur le pas de la porte, avant de filer vers sa vie, il tourne la tête, et du bout des doigts il fait un signe d'au revoir. Sacha referme son appartement, murant sa porte sur ses illusions perdues, et se dirige vers le seul endroit qui peut encore lui permettre de nettoyer autant son corps que son âme : la douche. Au passage, elle ramasse l'imposante chose verte qui traîne sur le sol, ouvre la poubelle et jette l'objet qui, finalement, lui a donné tellement de plaisir.

Doutes et colères

Les bas enfin retirés, elle se glisse sous le jet tiède. Ses yeux sont rouges, elle pleure en silence. Les larmes se mélangent à la pluie tiède qui coule. Elle se lamente sur sa vie qui prend l'eau de toute part et pas seulement là, sous la caresse des gouttes serrées qui l'aspergent totalement. Elle repense à ces soirées où elle a éprouvé un plaisir trouble à faire l'amour ! À baiser, plutôt, avec ces deux mecs quasiment inconnus. David lui manque. Cette foutue descente aux enfers, quand donc s'arrêtera-t-elle ? Elle s'en veut de ne pas savoir dire non. Elle ne saura donc jamais n'être qu'une poupée, un jouet entre des mains étrangères ? Et pourquoi des types qu'elle ne connaît pas lui ont volé ce qu'elle avait de plus cher ? Sous le liquide qui coule partout sur elle, elle savonne, se lave à s'en user le cuir, à s'en brûler la peau.

Peut-on jamais laver les souillures de la vie ? Celles toujours faites par d'autres hommes ? Plus elle frotte, plus les idées noires s'enracinent en elle. Elle en vient à parler toute seule, à maudire Adélaïde de l'avoir ainsi vendue à ses deux amis. Mais n'est-elle pas aussi responsable de cet état de fait ? La vieille dame n'a sûrement qu'exploité une faille découverte chez elle. Puis ces deux mecs, ils ne l'ont pas violée non plus ; elle s'est quand même bien laissé faire, sans crier, sans refuser quoi que ce soit. Pourquoi alors, sous cette flotte qui la recouvre, se plaindre ? Après tout, la seule coupable, c'est bien sa propre faiblesse. Celle, surtout, qui coule bien d'entre ses cuisses, pour rester polie.

Elle a stoppé le débit d'eau et se sèche avec une serviette moelleuse. Dans son miroir, malgré le passage de ses « clients », c'est toujours la même Sacha qui s'y reflète. Alors elle va vers son réfrigérateur, coupe un morceau de fromage, prend une tranche de pain et mange en terminant la bouteille de vin rouge. Au moins peut-elle ensuite se coucher sans trop penser ; elle espère rêver à autre chose qu'à la soirée la plus maudite de son existence. Le vide est impossible à faire, et elle s'endort difficilement.

Le soleil matinal qui la surprend au sortir de sa nuit est bien agréable.

C'est encore sa protectrice qui se rappelle à elle par un coup de téléphone en fin de matinée. Celle-ci l'invite pour le déjeuner. Sacha n'ose pas encore lui dire non, mais elle se sent agacée par l'insistance de la vieille dame. C'est à croire que cette femme s'accroche, et la brune se sent de plus en plus dépendante d'Adélaïde ; ça ne lui plaît guère. Elle se doit de réagir, vite. Elle se dit qu'il faut absolument couper les ponts avec elle pour ne pas vraiment sombrer dans une prostitution plus glauque. Dans sa tête, elle se promet de refuser de recevoir d'autres hommes... pour le moment.

Le repas est un vrai bonheur, comme une oasis de calme, de sérénité et de dialogue. Adélaïde est joyeuse ; sa bonne humeur, très communicative, déteint sur Sacha. C'est seulement au moment du café que la proposition de voir un autre homme le soir même tombe comme un couperet.

— Sacha, vous êtes parfaite ! Mes deux amis me l'ont confirmé. Vous avez su, à leurs dires, allier beauté, intelligence et tendresse. Ils sont enchantés et reviendront vraisemblablement vous voir dès qu'ils auront du temps de libre. Mais...

— Il y a donc un mais ? J'ai fait quelque chose de mal ? Ou peut-être quelque chose que je n'ai pas fait ?

— Non, non, pas du tout. Mais celui que je vais vous envoyer, celui-là tout particulièrement sera mon baromètre pour la suite ; vous saisissez ? Si vous réussissez à lui donner du plaisir, je crois que

la voie royale vous sera ouverte. Il est aussi d'une douceur exquise, vous verrez !

— Je verrai ? Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de le voir, votre ami.

— Allons, prenez cela comme une demande personnelle de ma part, un remerciement pour vous avoir mis le pied à l'étrier. Vous ne pouvez pas me refuser cette faveur.

« Vous ne pouvez pas refuser… Vous ne pouvez pas refuser… Elle en a de bonnes, cette Adélaïde ; et présenter les choses comme cela, c'est compliqué de lui dire non. » Les poings de Sacha se crispent et son esprit va pour dire non, mais les paroles qui sortent de sa gorge ne sont pas en adéquation avec ce qu'elle pense.

— Et vous voudriez que je le voie quand, votre... ami ?

— Il sera chez vous vers dix-neuf heures. C'est gentil d'accepter de le recevoir. Vous serez sans doute un peu surprise par ses désirs... spéciaux, mais il ne vous fera aucun mal, je vous le promets.

— Vous me faites peur avec vos mots. Qu'entendez-vous par « spéciaux » ?

L'autre ne répond pas, se contentant d'achever son café avec une sorte de sourire. Elle pose sa main sur celle de la jeune femme.

— Aucune inquiétude à avoir, tout se passera le mieux du monde. Et vous serez récompensée à la hauteur de vos attentes.

— Mais je n'ai aucune attente ; et si je le fais, c'est seulement pour vous faire plaisir, vous pouvez en être convaincue.

— Vous ne prenez aucun plaisir à faire l'amour avec des hommes ? Me le jureriez-vous ? Alex et Adrien ne vous ont-ils pas comblée totalement ? N'avez-vous pas joui du tout avec eux ? Allons, dites-le-moi, et surtout ne vous mentez pas à vous-même. Vous êtes faite pour cette vie-là, ma jeune amie, j'en reste convaincue ; vous êtes une amante experte et vous aimez ce que ces hommes d'expérience vous donnent. Je ne parle pas de l'argent – c'est juste accessoire – mais c'est du plaisir que vous éprouvez dont il est question, là,

maintenant. Allons, réfléchissez-y une seconde et dites-moi que vous n'avez éprouvé aucune jouissance à faire l'amour avec ces deux-là.

— Je... je n'ai pas dit le contraire. Mais faire la pu...

— Vous ne la faites pas : vous l'êtes désormais, et c'est dans vos gènes, en vous ! Vous ne pourrez plus vous en passer. Ne jouez pas la dinde effarouchée ; regardez-vous de l'intérieur et voyez l'image que vous envoyez aux autres. Vous êtes radieuse, lumineuse, et pourtant deux hommes ont déjà payé le prix fort pour ce joli minois, pour ce cul que vous promenez avec tant de grâce.

— Mais...

— Je ne veux pas entendre de « mais ». Jetez un œil sur vos jolies petites menottes et regardez celles de la serveuse qui nous a apporté les plats : vous ne voyez pas une différence notable ? Vous n'aurez jamais de cals aux mains à masturber des hommes ! Elle en a de servir des assiettes à longueur d'année, vous pouvez me croire. Le choix ? Vous l'avez. Alors à vous de saisir cette opportunité d'avoir une vie de rêve et pas trop de problèmes de fin de mois.

La tête baissée, Sacha sous cette avalanche de mots, se tait. Elle sent, elle sait que la vieille dame a encore touché une corde sensible, qu'elle a vu juste. Alors, résignée, elle aussi finit son café avant de se rendre aux toilettes pour se repoudrer le nez. Quand elle revient, Adélaïde a payé l'addition et a remis sa veste. Alors machinalement, sans hâte, elle fait de même et suit la chevelure argentée qui avance vers la sortie.

— À quelle heure vient-il ?

— Vers dix-neuf heures ; il est toujours très exact. Je compte sur vous pour faire du bon... travail.

— Du bon travail ? Vous appelez cela un travail ?

— Appelez-le comme vous voulez, mais rendez-le heureux ; c'est mon seul souhait. À propos, il s'appelle Victor.

⋆

Sacha reste un long moment silencieuse, puis elle se refait une beauté. Elle se prépare à cette soirée dont elle ne sait rien. Elle n'est guère motivée, se traitant de crétine de n'avoir pas encore su dire non à son envahissante amie. Elle se fait l'effet d'être menée par le bout du nez à cet inconnu par la vieille dame qui, sous des airs tranquilles, la manipule sans qu'elle ne réagisse, et elle se trouve dans une situation à nouveau très embarrassante. Elle prend un soin tout particulier à se peigner les cheveux. Cette coiffure est différente : les cheveux frisés sont longuement lissés, et c'est la femme tout entière qui se trouve avoir une autre apparence.

L'heure du rendez-vous approche, nouant l'estomac de la belle brune qui ne sait pas vraiment si elle doit ou non refuser l'inconnu qui va venir. Elle n'a plus le choix quand la sonnette de l'entrée se met à égrener ses notes de musique. Elle ouvre sans hésitation. L'homme qui est là est noir de cheveux. Il la salue puis s'efface sur le côté avant même de franchir le seuil. Une autre silhouette, blonde celle-là, s'affiche sous les yeux de Sacha.

— Bonsoir, je suis Julia. Mon ami Victor a absolument tenu à ce que je l'accompagne. Je peux entrer ?

— Je... je ne savais pas que vous seriez deux. Mais bon, entrez puisque vous êtes là.

La femme s'efface et laisse passer l'homme qui attendait à quelques pas. Ensemble ils entrent dans l'appartement de la jeune femme.

— Pardon. Je suis Victor, et merci ; il ne faut pas vous sentir obligée... mais Adélaïde m'a laissé entendre que les femmes aussi vous... intéressaient. Enfin, j'ai cru bien faire. Et puis c'est mon péché mignon que de voir, de regarder. Je crois que je prends encore plus de plaisir à rester assis et à observer. J'aime ça ; un peu pervers sans doute, mais bon, il faut bien que les hommes aient aussi quelques défauts.

Celui qui tient ce langage a des yeux aussi noirs que ses cheveux. Il porte un manteau relativement long. La fille, quant à elle, doit avoir

tout au plus entre vingt et vingt-cinq ans. Sa chevelure ressemble à un champ de blé mûr. Quelques taches de rousseur parsèment son visage agréable. Un joli nez mutin que la brune qualifie immédiatement mentalement de « petite trompette ». Ils sont maintenant dans le salon et remettent leurs vestes et autres à Sacha qui les dépose sur une sorte de valet de nuit.

L'homme, qui doit avoir une soixantaine d'années bien tassées, a un regard qui transperce la maîtresse des lieux d'une manière désagréable. Elle se sent comme déshabillée par ces deux yeux qui ne quittent pas la silhouette qui les débarrasse de leurs affaires. C'est une impression de malaise qui court le long de l'échine de la jeune femme, indéfinissable indisposition venue d'elle ne sait où, et surtout dont elle ne comprend pas vraiment la raison. Il est en chemise, sombre elle aussi, avec un liseré violet qui agrémente le col et les poignets.

La blonde est fine, maigre même d'après les canons de la beauté actuels. Elle reste debout ; sa jolie robe noire montre des formes rebondies qui contrastent avec sa maigreur. Elle a des fesses qui rappellent à Sacha celle des femmes d'Afrique, un derrière qui emporte le regard de suite. Sa beauté est impressionnante, d'autant que deux seins lourds soulèvent le tissu sur le devant de la demoiselle. Elle non plus ne quitte pas la brune des yeux, mais elle n'a pas l'air tranquille. Pas plus que ne l'est l'hôtesse qui maintenant les invite à prendre place sur le canapé.

Le dénommé Victor s'adresse alors à Sacha :

— Cela ne vous dérange pas si les jeux ne se font qu'avec mon amie Julia ? Je ne désire qu'être spectateur. Vous voulez que l'on règle... notre affaire de suite ? Tenez, voilà pour vous. Dites-moi si c'est suffisant ou si je dois y ajouter quelque chose.

Il fait glisser sur la table basse une enveloppe entrouverte d'où quelques billets dépassent. Sacha ne bronche pas.

— Eh bien, regardez et dites-moi ; comme cela, plus de problème entre nous. C'est juste une estimation faite comme cela, à l'emporte-

pièce, mais je peux allonger la sauce si vous trouvez que vos attentes sont plus... enfin, vous me comprenez.

— Je vous fais confiance ; je manque de recul, et je ne sais pas si avec une femme... mais je veux bien tenter le coup.

— C'est un réel plaisir que de venir vous voir. Vous êtes déjà un bonheur pour les yeux ! Mon amie Julia aimerait, je dis « elle » mais en fait c'est moi qui voudrais qu'elle jouisse sous mes yeux avec une autre femme, et là, je dois dire que je suis gâté. Pensez-vous que ce sera possible ?

— Possible ? De quoi ? De la faire jouir, ou de faire l'amour avec elle ?

— Ce n'est pas la même chose ? À votre avis ?

— Il arrive que jouir et faire l'amour ne s'associent pas, ou alors partiellement. Je n'ai aucune expérience dans ce domaine.

C'est étrange ; plus cet homme parle, plus une sonnette d'alarme tinte dans la tête de Sacha. Elle ne sait pas ce qui se passe, mais quelque part une peur insidieuse s'infiltre en elle. L'autre est là, avec sa compagne affalée contre lui, sur le sofa. La main de la blonde est posée sur la cuisse de l'homme.

— Nous ne le saurons que lorsque vous aurez essayé, non ? Et je dois avouer que vous m'émoustillez. Rien que de vous imaginer toutes les deux... Julia, montre à notre amie comment je réagis à ces pensées douces. Allons, montre-lui donc !

La blonde suit les ordres ; enfin, ce n'en est pas vraiment un, simplement une invitation à ouvrir la braguette surtendue du pantalon. Sacha, assise dans le fauteuil qui fait face aux deux autres, regarde cette main qui sans hésitation fait glisser le zip, décroche le bouton et baisse légèrement le slip de coton qui cache un dard bandé. Elle ne bouge pas, reste bien au fond du siège et propose un verre.

— Vous prendrez quelque chose à boire ?

— Non, pas pour le moment, mais nous prendrons quelque chose à voir, si vous le permettez. Julia, tu veux bien aider notre hôtesse à se mettre à l'aise ?

Il y a quelque chose dans la voix de cet homme qui glace le sang de la brune. Un ton bizarre, comme un réflexe dans son crâne qui lui crie de se méfier. Néanmoins, la blonde s'est relevée et elle approche du fauteuil où est assise Sacha. Elle lui tend la main, l'invite à se mettre sur ses pieds. Quand c'est fait, elle passe derrière elle. Mais la magie n'est pas là ; pas vraiment, comme si la peur qui se répand en elle paralysait la jeune femme brune. Pourtant Julia persiste et ses mains en conques ont saisi les deux globes ronds sur la poitrine de l'autre femme. Elle reste accrochée au tissu qui les entoure.

Les regards de Victor s'incrustent sur cette plage que les ongles de Julia griffent en faisant crisser le vêtement. Il fait un mouvement pour empoigner sa verge tendue. Ce geste découvre un peu son poignet, laissant apparaître de longs poils sombres. Sur la petite partie de l'avant-bras ainsi mise à nu, une gourmette de métal blanc brillant saute aux yeux de la jeune femme qui continue de subir les attouchements délicats de la blonde. Elle ferme les paupières, attendant que les caresses se précisent, que le charme opère.

La blonde insiste et finit par ouvrir enfin le chemisier de sa compagne. Ses doigts maintenant défont aussi les boutons des manches, et l'habit est prêt à être retiré. Mais elle ne l'enlève pas de suite, se frottant le bas-ventre contre les fesses encore couvertes par la jupe. Elle entame une sorte de danse du ventre, une danse lascive qui réveille quand même les instincts de Sacha. C'est elle maintenant qui se retourne doucement, empoigne la gamine par les cheveux, l'attire contre elle. Les lèvres féminines se soudent pour un premier baiser.

Il est sans saveur ; il n'est pas enrichissant. Les langues, si elles se rencontrent, ne se reconnaissent pas. Le plaisir n'est pas au rendez-vous. Aucun enchantement n'intervient dans ce palot insipide. Sacha s'écarte, reprend à nouveau contact avec cette bouche qui ne répond pas, puis elle se presse contre la blonde, se frottant elle aussi à cette fille qui se balance mollement, sans vraiment de rythme. Elle réitère

un autre baiser qui n'apporte pas non plus quelque chose de positif aux deux danseuses.

Alors elle se détache de l'emprise du corps de Julia, la repousse gentiment, puis, se tournant vers Victor :

— Je crois que ça ne fera pas. Je n'y arrive pas. Je suis désolée, mais c'est impossible. Les conditions ne sont pas bonnes et je ne peux pas faire avec votre amie ce que vous aimeriez que nous...

— Je vois bien que ce n'est pas... bandant. Les premières images que je m'étais mises en tête ont fait monter « popaul », mais c'est vrai que ça ressemble à du pain sans sel. Nous n'allons donc pas insister. Dommage pour tous les trois, sans doute. Allez, Julia, nous rentrons.

— Je suis désolée, mais je ne veux pas, je ne peux pas me forcer... Julia, vous n'y êtes pour rien, je vous assure ; c'est sûrement moi qui suis trop fatiguée. Ne m'en veuillez pas trop tous les deux.

— Non, non, rassurez-vous ; nous reviendrons à un autre moment, un jour plus propice.

Victor se lève, range son outillage qui s'est singulièrement ramolli. Il ferme par-dessus la braguette protectrice et se penche pour demander à Julia quelque chose. Dans la tête de Sacha, il y a quelque part un truc, un signal ; enfin, elle ne sait pas quoi, mais il y a... un petit rien qui reste coincé là. C'est en le voyant se pencher sur l'oreille de sa blonde compagne qu'un minuscule petit détail ressurgit, venu d'un tiroir de sa mémoire.

Elle revoit l'homme qui se penche sur l'oreille de celui qui était resté dans la cuisine avec elle. Elle retrace les mouvements de celui-ci. Et soudain, le poignet de cet inconnu qui murmure quelques mots à son copain, elle le visualise nettement. Le bracelet, c'est... non ce serait trop affreux ! C'est le même que celui de ce Victor. C'est peu possible, et pourtant elle n'arrive plus à oublier. Non, ce serait indécent qu'elle ait presque couché avec un des assassins de David. Elle ne veut pas y croire, mais ce fait rejaillit dans son crâne chaque

fois qu'elle tente de fermer les yeux pour trouver la paix. L'image devient obsédante, inquiétante, et la peur la gagne de plus en plus.

Quand ils sont partis, elle tente de s'endormir. Elle y parvient après un long moment pendant lequel elle n'a pas réussi à trouver une place correcte dans son lit.

L'aube nouvelle surprend Sacha en pleine crise de désespoir. Elle se demande si elle devient folle ou si elle a rêvé. Mais les images dans sa caboche sont si nettes qu'elle ne peut pas les ignorer. Maintenant, elles apportent une foule de questions supplémentaires. Adélaïde pouvait-elle être au courant ? D'où et comment connaît-elle ce Victor, si c'est son vrai prénom ? De guerre lasse, et pour sans doute éviter une longue journée de questionnements, elle se dit que le mieux serait de s'ouvrir de tout ceci à Jérémie. Après tout, il est flic et c'est son boulot.

Ce n'est qu'au milieu du matin et après cinq appels infructueux qu'enfin un flic à la voix nasillarde lui passe tout de même l'inspecteur qu'elle ne cesse de demander. Jérémie semble très surpris par l'appel de la jeune femme. Il lui assure cependant qu'il fera tout son possible pour venir la voir dès qu'il aura une minute de libre. Elle a refusé de lui donner des explications au téléphone, se bornant à lui dire que c'était très important. Lui avait – elle a cru le comprendre au ton de sa voix – sans doute espéré que l'appel soit plus personnel. Puis Sacha a ensuite rangé l'appartement, fait un brin de ménage. Elle a cherché dans l'annuaire le numéro d'un salon de coiffure. Et puisque l'inspecteur ne venait pas, elle a épinglé un petit mot sur sa porte, précisant à son intention où elle se rendait.

La femme assez forte, courte sur pattes qui s'occupe de sa chevelure connaît bien son affaire. Sacha adore les mains gantées de latex qui vont et viennent sur sa tignasse. Les doigts, comme des crochets, s'attachent à gratter le cuir chevelu, et ce massage très spécial s'éternise durant de longues minutes. Malgré ces gratouillis professionnels, sous les mains actives, la brune revoit inlassablement ce bras, cette gourmette, cet homme qui parlait à voix basse dans

l'oreille du type avec qui elle était dans cette cuisine. Aucun doute possible, pas de place pour une erreur : elle est bien certaine que celui-là avait aussi trempé dans cette sordide affaire. Ce qu'elle comprend moins bien, ce qui la gêne le plus, c'est sans doute le rôle de la vieille Adélaïde.

Le jet sur ses cheveux achève le shampooing, et la serviette vient de remplacer les mains pour éponger les crins bruns de la belle. Une autre idée traverse soudain l'esprit de la jeune femme : comment expliquer la présence de cet homme, de ce Victor et de cette Julia chez elle ? Elle doit impérativement trouver un prétexte ; impossible de dire que la propre tante du policier les y avait envoyés. Ce serait avouer ce qu'elle fait, et Jérémie ne serait pas trop heureux de savoir que sa... enfin, que la vieille dame a repris du service.

À son retour, le petit mot est toujours là, ne semblant pas avoir bougé. Elle entreprend de confectionner son déjeuner. Tout à sa popote, elle n'entend que tardivement la sonnette. Quand elle réalise que quelqu'un se trouve derrière la porte, l'autre frappe violemment contre le bois de celle-ci.

— Oh là ! Voilà, j'arrive ! Inutile de vous énerver. J'arrive, bon sang !

Elle s'attend à voir la frimousse du flic s'encadrer dans le chambranle dès que l'huis sera ouvert. Pas du tout : Julia est face à elle, un sourire aux lèvres.

— Bonjour, Sacha. Je peux entrer ? Juste un instant. Je dois vous parler.

— Allez-y, mais pas trop longtemps : j'attends une visite importante.

— Rassurez-vous, je serai brève. Je reviens vous voir parce que... hum, ça sent bon chez vous... Victor m'a promis une belle dérouillée si lors de notre prochain passage je n'arrive pas à vous... enfin, à lui faire plaisir. Et je n'aime pas du tout ses menaces. Soyez sûre qu'il ne me fera pas de cadeau, alors je me suis permis de venir vous

parler. Surtout que je pense qu'il pourrait vous faire, à vous aussi, du mal.

— En clair, que voulez-vous vraiment ? Me mettre en garde ou tout simplement m'avertir qu'à cause de moi vous pourriez être frappée ? J'ai bien tout saisi ?

— En gros, c'est un peu cela, oui. En plus, vous lui avez tapé dans l'œil et je crois que nous allons revenir vite. Réfléchissez ; il n'est pas homme à supporter une seconde fois que... les choses ne se déroulent pas comme il les a prévues. Je vous jure qu'il sait faire très mal quand il le veut. Il me fait peur.

— Pourquoi restez-vous avec lui dans de telles conditions ?

— Ce n'est pas aussi simple de quitter un type comme lui. Vous ne savez pas de quoi il est capable...

Sacha a envie de hurler à cette blonde que si, elle sait bien de quoi lui et ses amis sont capables, mais elle ne veut pas lui faire savoir qu'elle a reconnu son mec. S'il s'agit bien de son mec évidemment, ce dont elle n'est pas encore certaine. Sa détermination est plus grande désormais et elle ne peut plus penser une seule seconde qu'elle se trompe. Si jamais elle avait encore quelques doutes, Julia vient de les anéantir par ses aveux. L'âme humaine a bien des secrets que Sacha ne peut pas comprendre. La sienne lui a fait, ces jours derniers, faire de choses qu'elle regrette vraiment, c'est sa seule certitude.

Pendant qu'elle réfléchit, les épaules de la jolie blonde sont secouées par de longs sanglots. Elle pleure vraiment, comme si un véritable danger la guettait. Alors la brune, sans se poser d'autres questions, les entoure de ses bras. Elle attire contre sa poitrine cette pauvre petite chose qui chiale d'une manière exagérée.

— Allons, remettez-vous ! Je vous promets que les choses vont s'arranger. Et si vous revenez les deux, je serai... plus réceptive. Séchez vos pleurs ; je n'aime pas les gens qui se laissent aller de la sorte.

— Je... je suis sûre que vous ne comprenez pas. Cet homme, je l'ai dans la peau ; il me rentre par tous les pores de mon corps. Loin

de lui, je ne vis plus ; et proche de moi, il me fait crever de trouille. Je n'y comprends rien, et pourtant... c'est cela, l'amour ?

— On se remet des pires ruptures ; de ça, je peux vous en toucher deux mots. J'ai perdu l'homme qui faisait le sel de ma vie, mais vous voyez, je suis toujours debout. Mais j'avoue aussi que l'on peut faire parfois... des trucs pas très normaux par amour, ou pire, par manque d'amour. Je ferai ce que je peux pour vous éviter des déboires... des déplaisirs physiques, et je vous le répète : hier soir, j'étais seulement fatiguée.

— Vous seriez d'accord... pour que je l'appelle, alors ? Pour qu'il vienne maintenant et que nous... reprenions le cours de notre histoire, là, avant même qu'il arrive ?

— Vous voulez dire tout de suite ? Que nous commencions sans attendre et il viendrait nous rejoindre ?

— Euh, oui. Si vous le voulez, bien sûr.

— Je suis désolée, mais ce n'est pas possible : j'ai... un rendez-vous en ville que je ne peux remettre.

Sacha a jeté ces quelques mots, ces mensonges pour éviter de se retrouver face à ce type qui lui fait horreur. Elle sait bien qu'elle ne pourra plus le laisser s'approcher d'elle tant que la lumière sur cette affaire ne sera pas faite. L'autre la regarde, prenant ce refus en pleine figure. Mais il vaut mieux un pieux mensonge que d'imaginer les sales pattes de ce mec sur elle. Rien que l'idée lui donne la chair de poule. Elle n'a rien contre cette Julia, encore qu'un instant un doute lui traverse l'esprit : ne joue-t-elle pas la comédie ?

Et si ce prétendu Victor l'avait lui aussi reconnue ? Et si... bon elle ne veut pas psychoter, mais elle espère vraiment la venue rapide de Jérémie. Reste pourtant à éconduire poliment la blonde, et pour cela elle se dit que le mieux c'est encore d'aller faire un tour.

— Bon, eh bien je crois qu'il vous faudra reprendre contact avec Adélaïde pour que vous conveniez d'un autre rendez-vous. Je préfère que vous passiez par elle, vous comprenez ?

— Oui, mais vous êtes sûre de ne pas vouloir me donner un numéro de téléphone ou de ne pas vouloir remettre votre sortie en ville ?

— C'est pour du travail, alors c'est sérieux.

— Mais... je croyais que votre boulot c'était... enfin, que vous receviez pour de l'argent, quoi.

— Disons que je l'ai fait pour dépanner Adélaïde et moi aussi un peu. Mais bon, je ne veux pas continuer dans ce genre de truc malsain.

— D'accord, d'accord. Dites-moi quand même quand vous aurez une soirée de libre que je puisse lui... dire ; ça m'évitera peut-être de prendre une beigne.

— Je n'en sais rien ; voyez cela avec...

— Adélaïde, je sais, vous me l'avez déjà dit. Je ne vous plais donc pas ? À moins que ce soit lui qui vous indispose ?

— Mais non, que racontez-vous ? Je ne suis pas totalement disponible non plus. On fait comme ça ? Je dois filer si je ne veux pas être en retard.

— Vous ne voulez pas m'embrasser encore une fois avant de partir ?

Les yeux de Julia se font suppliants et son visage exprime presque de la crainte. Elle ne feint sans doute pas sa peur de ce Victor. Un homme bien mystérieux et dangereux, semble-t-il. La brune serre dans ses bras la blonde, et instinctivement elle se dit que celle-ci tremble. Comme cela aussi, plus pour lui faire plaisir que par envie, elle pose ses lèvres sur les siennes et le baiser qui les unit n'est pas transcendant. Aucune magie dans ce mélange de langues, dans ce bécot que Sacha abrège finalement. Ça ne sert à rien de faire les choses à contrecœur.

⋆

Retrouver les rues de la ville, faire un tour, s'assurer que Julia n'a pas pris la même direction, cette mascarade déplaît à Sacha,

mais une peur sans nom s'est insinuée en elle. C'est un soulagement quand elle retrouve devant son appartement une voiture qu'elle connaît, celle du flic. Elle se précipite dans l'entrée et tombe nez à nez avec le garçon qui visiblement revient de son appartement.

— Ah, j'ai bien cru que je ne te trouverais pas.

— Merci d'être venu. Tu veux bien monter chez moi ?

— Hé, quel ton... De quoi as-tu si peur ?

— Peur ? Tu sens que j'ai peur ?

— C'est palpable : ta voix, ta façon d'agir, ça pue la peur à dix mètres ! Allons-y, tu vas gentiment tout me raconter, mais devant un bon café si cela ne te dérange pas. Et calme-toi, s'il te plaît ; tu ne risques rien, je suis là.

— Oui, oui, il faut que je te raconte... Nous serons mieux chez moi. Viens !

Il monte derrière elle les quelques marches qui mènent à sa porte. Tout en préparant le café, elle narre à Jérémie toute l'histoire, omettant cependant de signaler l'entremise de sa tante dans la rencontre entre ce Victor et elle. Elle lui raconte la visite de cette Julia, et le flic écoute sans vraiment l'interrompre. Il suit, se bornant à prendre une foule de notes sur un calepin.

— Et tu es sûre que c'était bien le même homme ? Aucun doute là-dessus ?

— Certaine. Ce bracelet, et puis j'ai eu un sentiment d'insécurité dès qu'il est arrivé chez moi. Je sais, j'ai senti que ce type-là est dangereux.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment il est arrivé chez toi. Tu l'as rencontré où ? Et cette Julia, c'est quoi ? Sa petite amie, sa maîtresse, sa femme ? Tu ne me cacherais pas quelque chose ? J'ai besoin de tout savoir si tu veux que je t'aide.

— Ben... disons que c'est une amie qui me l'a fait rencontrer ; je ne peux pas t'en dire plus. Ce serait trop long à expliquer.

— Fais un effort ! Pourquoi sont-ils venus te voir, ces deux-là ?

Comment lui expliquer qu'ils étaient venus pour... pour faire l'amour avec elle ; et quand elle pense « faire l'amour », c'est vraiment pire que cela : elle devrait employer le terme « baiser ». Et puis comprendrait-il que ces deux-là la payaient pour... la sauter ? Si en plus il apprend que sa tante a fait l'entremetteuse... Elle n'arrive plus à réagir sainement et les larmes lui montent aux yeux.

— Calme-toi, allons, et reprenons par le début, veux-tu ? Donc tu rencontres ce dénommé Victor et une de ses amies, prénommée Julia. Jusque-là, c'est bon ?

— Oui, c'est ça.

— Ensuite, que se passe-t-il, et pourquoi as-tu un doute ? Ils venaient faire quoi chez toi ? D'autant que tu n'es pas dans cet appartement depuis très longtemps... C'est meublé avec goût, je dois dire.

— Merci. Je dois t'avouer que nous nous étions rencontrés et que nous envisagions de... faire l'amour.

— Comment ça ? L'amour ? Avec lui ? Elle ? Les deux ensemble ?

— Avec elle, mais devant lui. Enfin, peut-être serait-il venu nous rejoindre.

— Tu es une femme compliquée : tu refuses de me faire l'amour alors que tu en crèves d'envie – je l'ai bien senti le soir où nous avons dîné – mais tu vas faire cela avec une inconnue devant son mec !

— Là n'est pas le problème ; je n'ai pas pu le faire plus avec elle qu'avec toi. Et à un moment, ce Victor a baissé la tête pour parler à l'oreille de sa compagne ; c'est là que j'ai vu le bracelet. Je peux t'assurer que j'ai reçu un véritable choc au creux de l'estomac. Comme si le ciel me tombait sur la tête.

— Tu n'as aucune idée du nom de famille de ces deux-là ? Tu saurais me décrire ce Victor ? J'ai besoin d'éléments, tu saisis ?

— Oui. Bien sûr que je comprends. Je peux le décrire, mais pour le reste... Mais s'il revient, je crève de trouille de me retrouver face à cet homme. Comment faire ? Dis-moi !

— Pourquoi reviendrait-il ? A-t-il une raison spéciale pour se sentir obligé de te revoir ?

— Ça n'a pas marché, pas collé entre la fille, cette Julia et moi. J'ai prétexté la fatigue, en leur racontant aussi que ça irait mieux une prochaine fois. Et elle est revenue dans la matinée pour me supplier de lui faire l'amour devant son... ce Victor, sinon il la frapperait. Elle m'a même laissé entendre que moi aussi... je pourrais... prendre une raclée.

— Bon, et si tu jouais cartes sur table avec moi ? Comment – ou par qui – as-tu rencontré ces gens-là ? Ils ne sont pas arrivés par hasard dans ta vie, tout de même !

— Je... je ne peux pas te le dire. Je l'ai connu par... une ancienne amie que tu ne connais pas.

— Tu te fiches de moi ? Une ancienne amie ? Et elle t'a envoyé un couple pour que tu t'envoies en l'air avec la femme devant le mec ? Ça sent le coup fourré, ton histoire ! Tu te rends compte de ce que tu me racontes là ?

— Bon. Ils m'ont payée pour faire cela, si tu veux tout savoir. Votre justice de merde m'a tout pris. Je n'ai plus rien : plus de mari, plus de maison parce que je ne veux pas vivre dans des souvenirs. Je n'ai plus un sou pour payer mon loyer, et tu crois que je vais manger comment ? Mais ça vous passe bien au-dessus de la tête, n'est-ce pas ? Je dois subir l'humiliation après l'affreuse chose que j'ai déjà vécue ? Cette justice qui m'a écrabouillée sans un remords. Ce juge qui ne m'a même pas regardée quand il m'a libérée, s'est-il un seul instant inquiété de savoir ce que j'allais devenir ?

— Peut-être, mais moi... j'étais là, pour toi, prêt à te tendre la main.

— Toi, toi, mais tu fais partie de ce système ! Tu es un rouage de ce foutu bordel qui me bouffe, tu ne comprends donc rien ? Je vous hais tous, toi, cet uniforme que tu ne portes pas mais que tu représentes ! Je hais cette justice qui nous crache à la figure sans se soucier de rien d'autre !

Elle hurle ces mots, se tord les doigts, et les larmes qui coulent sont autant d'aiguilles qui viennent toucher Jérémie. Lui se tait, la regarde puis baisse les yeux, presque penaud d'avoir provoqué cette avalanche de saloperies qu'il ne sait plus arrêter. Il se sent partagé entre son devoir de flic et son envie de serrer dans ses bras cette femme qui lui plaît. Elle a bougrement raison de crier que le système broie les gens. Il tente de comprendre ce qu'elle ressent, et alors qu'il tend la main dans le but évident de prendre la sienne, Sacha a comme un sursaut qui la fait reculer. Elle a des gros sanglots dans la voix lorsqu'elle reprend la parole.

— De toute façon, vous êtes tous les mêmes, les mecs. À part mon cul, qu'est-ce qui vous intéresse chez moi ? Tu m'aurais aussi bien collée dans ton lit depuis le début, n'est-ce pas ? Tous des salauds ! Alors si mon cul vous interpelle tant que cela, eh bien au moins qu'il me rapporte ; j'en vivrai et ne devrai rien à personne.

— Enfin, Sacha, tu t'entends parler ? Ce n'est pas facile à vivre, mais bon sang, je n'ai rien d'un monstre et je voudrais te dire...

— Ne dis rien du tout. Cherche et trouve les salauds qui m'ont mise dans cette merde, et après on verra. Je ne sais pas qui ils sont, mais il doit bien y avoir un moyen de les trouver, non ?

— Oui ; et si ce Victor te recontacte, appelle-moi de suite : je laisserai tout tomber pour venir ici. Ne prends aucun risque, je t'en supplie. Pour une fois écoute-moi et suis mon conseil. Essaie de le garder le plus possible chez toi, que j'aie au moins le temps d'arriver et je le serrerai ici. Trouve une excuse pour justifier mon arrivée ; je ne sais pas, moi, que je suis un de tes amants... Enfin, tu verras bien.

— Facile à dire, mais à réaliser ? C'est un peu plus complexe, non ? Le temps que toi ou tes flics arrivent, il aura le temps de me faire la peau combien de fois ? Ce n'est pas pour ce qu'elle vaut, maintenant qu'il a foutu ma vie en l'air, mais c'est pour le principe. Ces gens-là ne reculent devant rien : David en est une preuve flagrante.

— Je comprends, mais ton mari connaissait les risques liés à une infiltration dans ce milieu de pourris. Il a du reste tenu à te laisser en dehors de tout cela.

— Pour ça, c'était réussi ! La taule pour commencer, et la misère pour finir... Ça, c'est de la protection ! Bon, je vais quand même essayer de m'en sortir. Mais est-ce que je peux, seulement une fois, faire confiance à qui que ce soit ?

— Je t'ai sortie du trou et ma tante t'a trouvé un abri, non ?

— Ta tante, ta tante... Tu la connais si bien que cela, ta tante Adélaïde ? Dis-moi, tu la connais vraiment ?

— Qu'est-ce qui te prend ? Enfin, Sacha, merde ! Réagis, bon sang de bois, ne te mets pas dans des états pareils chaque fois que l'on se rencontre.

— Tu crois quoi ? Que j'ai envie de te rouler des pelles parce que t'es un poulet ? J'en ai marre des magouilles des uns et des autres, des trucs finalement où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Moi, là-dedans, je suis le dindon et c'est moi qui vais encore me retrouver farcie. Je ne veux pas coucher avec des types qui ont de près ou de loin côtoyé David. Pas plus toi que ce Victor, je me fais bien comprendre ? Alors, d'accord pour lui tendre un piège, mais je veux des assurances que je ne paierai pas les pots cassés. C'est trop difficile à saisir ce que je dis là ?

— D'accord. Je vais mettre un type en planque près de chez toi, et dès que le Victor en question te fait signe, tu m'avises immédiatement. Mon gars pourra intervenir de suite ; ça te rassure comme ça ?

— Et s'il ne revient pas ? Tu vas me faire suivre, surveiller toute ma putain de vie ?

— Allons, tu as dit toi-même que ce sale type ne te lâcherait pas. Alors fais-moi confiance.

— De toute façon, je n'ai guère d'autre choix, pas vraiment d'alternative. Alors allons-y. Je veux bien essayer une toute dernière fois.

— Tu redeviens raisonnable. Viens près de moi... Bon, je file, viens me faire un bisou.

— Et puis quoi encore ? Tu ne veux pas aussi me baiser pendant que tu y es ? Et puis, tiens, pour tringler, attache-toi les services de ta tante Adélaïde !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Il est grand temps que cette histoire se termine, sinon on va finir par se donner des gifles. Je ne veux pas que tu parles de ma tante de cette manière.

— Tu ne veux pas ? Mais il va bientôt me conseiller si ça continue... Allez, barre-toi avant que je fasse une crise de nerfs !

L'échauffourée n'a pas duré bien longtemps, mais elle a été plus que rude. Sacha voit le flic qui s'éloigne depuis sa fenêtre. Il a le dos voûté, il marche en secouant la tête, perdu dans ses pensées, noyé dans le flot de paroles que lui a assené la jeune femme. Dire que cette femme lui inspire une sorte de respect n'est pas assez fort : il en est raide dingue, et savoir qu'il met sa vie en péril, que ce Victor pourrait aussi... la baiser, ça lui noue les tripes. En attendant, il appelle un de ses flics et lui demande de surveiller étroitement les allées et venues vers l'appartement de sa petite protégée.

Durant quelques minutes, Sacha persiste dans son énervement contre Jérémie. Puis en voyant sa grande carcasse déambuler dans la rue, elle se calme. Elle espère seulement que cette fois sera la bonne et qu'ils vont mettre le grappin sur l'enfant de... qui a tué son David et qui, par là même, l'a envoyée en prison. Il ne lui reste plus qu'à attendre, mais la patience, c'est ce qui lui fait le plus défaut depuis quelques jours. Elle s'endort ce soir-là, et ce sont d'horribles cauchemars qui reviennent la hanter. Mais au milieu de ceux-là, comme un regard, un sourire, celui d'un clin d'œil de son mari qui comme par miracle arrive pour la sauver.

Les journées ont passé, et ni Victor ni Julia ne se sont manifestés. Elle commence presque à oublier cette affaire quand un soir le téléphone lui rappelle qu'Adélaïde, elle, n'est pas très loin.

— Allô ? Ah, ma petite Sacha ! Vous allez bien au moins ? Je n'ai plus de nouvelles de vous depuis un trop long moment ; j'avais peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose. Vous délaissez votre vieille amie...

— Non, pas du tout ; j'avais simplement besoin de faire le point, d'y voir clair en moi.

— J'ose espérer que ces jours vous ont bien conseillée, qu'ils vous ont été salutaires.

— Je crois que je survivrai. Mais pourquoi m'appelez-vous vraiment ? Ne tournez pas autour du pot et ne me prenez pas pour une idiote. De quoi s'agit-il ?

— Disons que je vous savais fine mouche et que, mon Dieu... un de mes amis aurait ce soir besoin de réconfort ; enfin, vous comprenez. Et cette remise en forme vous sera grassement bénéfique, si vous voyez où je veux en venir.

— Je n'ai guère le cœur à cela, voyez-vous.

— Il ne s'agit pas vraiment de cœur, et même si je peux me permettre, d'une partie bien plus... agréable de votre personne qui l'intéresse. Et je crains fort que vous ne puissiez pas faire autrement. Voyez-vous, j'ai quelques photos de vous qui sont plutôt compromettantes...

— Comment cela ? Des photos ? De quoi me parlez-vous ? Qu'est-ce que vous racontez ?

— Vous ne savez pas ? Mon ami se prénomme Fabrice ; il sera chez vous vers... disons vingt heures et il vous remettra une enveloppe de ma part. Après avoir vu ce que celle-ci contient, vous prendrez votre décision. Le garder avec vous ou le mettre dehors. Je crois que c'est une sage solution.

— C'est du chantage ? C'est cela que vous me faites ?

— Disons que j'ai pris une assurance sur un investissement à long terme et que celle-ci protège mon bien.

— Je ne suis donc rien d'autre qu'un meuble, une marchandise pour vous ?

Se sentant piégée encore une fois, Sacha explose et devient verbalement violente, en oubliant toute politesse.

— Va te faire foutre ! Je ne ferai rien pour toi, ni ce soir, ni jamais ! As-tu bien compris cela, vieille pute ?

— Ne confondons pas tout, ma jolie : la pute, ce n'est pas moi ; c'est seulement toi dans cette affaire. Je ne suis qu'une femme avisée qui protège... sa mise de départ, ses investissements.

— Espèce de... sale racaille !

— Allons, Sacha, pas de mots que tu pourrais regretter. Fais-toi belle et donne du plaisir à mon ami Fabrice. Demain, nous reparlerons de tout cela à tête reposée.

Dès qu'elle entend le clic qui met fin à la discussion, la jeune femme jette le combiné sur le lit et pleure de rage. La voilà encore une fois roulée dans la farine, et cette fois par une mère maquerelle sur le retour. Est-ce que cette spirale des ennuis ne prendra donc jamais fin ? Que faire d'autre sinon obtempérer ? Là encore, le choix est vite fait. La douche salvatrice ne sauve rien du tout, mais elle permet d'oublier toute cette crasse.

C'est une Sacha revancharde, belliqueuse à souhait qui sort de l'eau.

Vers demain

Vingt heures. Le carillon de la porte annonce l'arrivée de l'ami envoyé par Madame. La jeune femme qui ouvre et s'efface devant un bel homme est sublime. Le type qui entre passe devant elle, puis il la regarde de haut en bas, soupesant en homme avisé la vitrine qui lui est présentée. Cette femme est un vrai canon ; un sourire et des yeux qui accrochent immédiatement. Alors sans trop de crainte il sort de la poche de sa veste bien taillée une enveloppe et la tend sans malice à son hôtesse.

— Notre amie commune m'a demandé de vous donner ceci. Elle m'a simplement dit que vous comprendriez. Et je vous avoue que c'est tant mieux parce que moi, je ne saisis rien.

— Merci. Adélaïde ne vous a donc pas dit ce qu'elle contient ? Vraiment ?

— Pas le moins du monde ; c'est une femme discrète. Mais vous le savez, non ?

— Alors ouvrons-la ensemble, qu'en dites-vous ?

— Je n'ai rien à dire ; vous faites comme bon vous semble. C'est votre courrier, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, mon cher Fabrice ! C'est bien votre prénom ? Vous voulez déchirer le rabat de cette lettre pendant que je vous sers un verre ? À ce propos, qu'aimeriez-vous boire ?

— Vous avez du scotch ? Si oui, ça fera l'affaire.

— J'ai ça, alors je vous sers. Bon, regardons donc ce que contient notre courrier...

— Ah, juste ceci. Oh ! Mais...

— Tiens, tiens... Notre amie Adélaïde est une coquine, n'est-ce pas ? Elle veut me faire chanter avec cette image pieuse que vous tenez entre vos doigts.

Sur la photographie, on voit Sacha qui occupe ses lèvres d'une manière qui ne souffre d'aucune équivoque. Ce qui se trouve figé sur le cliché, dans sa bouche, ne ressemble en rien à un sucre d'orge, et le canapé sur lequel Fabrice vient de s'asseoir est parfaitement reconnaissable. Sacha accuse le coup, mais ne dit mot. Son sang ne fait qu'un tour et pense à toute vitesse que cette photo ne peut provenir que de ce salon. Elle n'a jamais vu un quelconque flash ni un appareil pour la prendre. Alors comment est-ce possible ? Plus elle réfléchit, plus elle se dit que quelque chose ne tourne pas rond.

— Dites, je n'ai pas vraiment envie de voir ma tête à moi aussi sur une photographie.

— Ça, mon cher, c'est à notre amie Adélaïde qu'il faudra demander des comptes. Je ne suis pas en mesure de vous garantir qu'elle ne l'a pas déjà mise en boîte, votre jolie frimousse. Je n'ai pas vu le moindre signe qui me permette de penser, de savoir non plus, comment elle s'y est prise pour se procurer ce joli cliché, mais... vous voyez bien que c'est forcément ici, chez moi.

— Ben... oui ; et moi, je ne veux pas de ce genre de truc dégueulasse, d'un plan pourri. Je suis juste venu passer un peu de bon temps, pas chercher des emmerdes... vous me suivez ?

— Tout à fait, mais j'aurais pu ne pas vous montrer cette image d'Épinal. Vous n'auriez rien su, et comme moi vous auriez été piégé un jour ou l'autre. Finalement, elle n'est pas aussi gentille que l'on pourrait le supposer...

— Écoutez, moi, je m'en vais ! Je suis désolé, mais cette histoire m'effraie un peu. Je ne veux pas tremper dans ce micmac entre Adélaïde et vous.

— Ben, tiens donc ! Vous êtes pourtant un « client » envoyé par cette finaude de dame, et c'est bien vous qui promeniez cette

merveilleuse carte postale de mon corps dénudé, non ? Alors, ou vous m'aidez, ou je fais un scandale. Je vous laisse imaginer le boucan que je vais faire. Et puis tenez, venez sur le balcon avec moi.

— Pour... quoi faire ? Sur le balcon ?

— Il y a peut-être aussi des oreilles indiscrètes en plus des yeux invisibles, dans mon appartement. Vous voyez cette rue ? ... Oui, celle-là.

— Oui... Je voudrais partir, s'il vous plaît ; tenez, je vous donne l'argent promis et je sors de chez vous. Je vous en conjure... J'ai une femme et des enfants ; si cela s'ébruite, je vais tout perdre : l'argent est à mon beau-père. Je vous demande un peu d'indulgence.

— Oh, mon beau Monsieur, mais moi je veux tout ce que l'on veut ; je suis aussi une vraie victime dans cette histoire. Là, cette rue, vous la voyez bien ? Eh bien il y a quelque part un policier qui nous surveille, vous et moi. Un signe de la main et une escouade de flics va débarquer ici séance tenante.

— Mais... que voulez-vous de moi ? Je vous en prie, laissez-moi partir, je ne dirai rien.

— C'est sûr, ça : il n'y a rien à dire. Sauf peut-être le nom de la mère maquerelle qui vous a envoyé chez moi. Alors je vais appeler un ami et vous allez tout lui raconter.

— Comment cela, tout ? Ma femme... Je suis bon pour le divorce demain !

— Non. Si vous m'aidez, je vous promets que mon ami saura rester discret sur votre rôle dans cette magouille. Vous avez ma parole.

— Vous me le garantissez ? C'est bien vrai ?

— On ne peut jamais être certain à cent pour cent de cela, mais vous avez ma parole d'essayer de le convaincre.

— Bon, c'est entendu : je dirai tout à votre ami, mais je ne sais pas grand-chose.

— Alors je lui téléphone. Venez, nous allons nous mettre sur le sofa et faire semblant en attendant l'arrivée de Jérémie.

— Euh... Jérémie ?

— Oui, l'ami en question. Enfin, je crois que c'est un ami, mais aussi... un flic.

Fabrice semble sur le point de s'écrouler. Il est livide et tremble sur ses jambes. Sacha, près de lui, le regarde alors qu'elle compose le numéro de Jérémie. À la deuxième sonnerie, il est au bout du fil.

— Allô. C'est toi, Sacha ?

— Oui, Jérémie. J'aimerais que tu viennes aussi vite que possible. C'est urgent.

— Il s'agit de ce Victor ? Il va arriver ? Je t'envoie l'ange gardien que j'ai placé sur le coup.

— Non ! C'est toi, et toi seul que je veux voir venir. Vite, s'il te plaît : il y a urgence, je te le redis.

— D'accord, j'arrive ! Je serai là d'ici une dizaine de minutes. Et ne panique pas pendant ce temps-là.

— Ne t'inquiète donc pas, je crois que j'ai la situation bien en main. Fais vite, c'est tout.

La voici de nouveau seule avec ce Fabrice. Il se liquéfie de plus en plus. Pour un peu il sentirait la peur, et les marques de transpiration qui maculent sa chemise sous ses aisselles démontrent qu'il est en crise. Elle tient la photographie de la pipe qu'elle a taillée au deuxième homme que lui a présenté Adélaïde. Elle se dit qu'il va, ce soir, y avoir beaucoup de linge sale à laver en famille. Après tout, puisque tout le monde l'oblige à sortir les crocs, alors tant pis pour les morsures qu'elle va infliger.

Dix minutes plus tard, c'est un Jérémie énervé qui s'extrait de la voiture qui se range le long du trottoir. Il arrive en trombe dans l'appartement, et le premier regard qu'il pose sur le mec assis dans le canapé devrait suffire à le fusiller si le besoin s'en faisait sentir. L'épave qui se tasse un peu plus sur le divan n'en mène pas large. En quelques mots, Sacha narre les derniers événements et colle dans les pattes du flic la photographie que Fabrice lui a remise. Jérémie

marque un temps d'arrêt, semble dubitatif au vu de l'image qu'il regarde d'un air stupéfait.

Le jeune policier lève les yeux vers Sacha, puis sur le type qui ne dit pas un mot. La jeune femme, quant à elle, continue de débiter son histoire sans reculer, sans rien ajouter, sans détailler ni retrancher. Et quand le nom de la personne qui a tenté le chantage tombe, c'est comme si le ciel venait de dégringoler sur la caboche du jeune homme. Lentement, après que Sacha a terminé ses explications, le flic est aussi blanc que le nommé Fabrice. C'est au tour de celui-ci de s'expliquer. Il reprend point par point toutes les assertions de la jeune femme.

Alors Jérémie se penche un peu plus sur le cliché et cherche des yeux l'angle sous lequel il a été pris. D'un bond il se lève, file vers la porte-fenêtre, attrape la tige du rideau, et d'entre ses doigts une minuscule caméra sort d'un logement caché dans la tringle.

— Bon. Eh bien, voilà au moins une preuve. Donc tu ne mentais pas, Sacha. Mais tu es bien certaine que c'est Adélaïde qui t'a piégée ?

— Mais non ; je me suis amusée à mettre moi-même cette saloperie de caméra là-dedans, juste pour me faire chanter toute seule. Tu rigoles, non ? C'est elle qui a insisté pour que son homme à tout faire vienne rapidement m'installer tout ça. Tu parles ! Je suis folle sans doute, mais je crois que ça va changer.

— Bien. Alors attends une minute ; je vais envoyer mon guetteur la cueillir à son domicile. Il va me l'amener ici. Je vais avoir le fin mot de cette affaire. Si elle a trempé d'une quelconque manière dans le meurtre de ton mari, elle aura le traitement qu'elle mérite. Bon sang, c'est pire que tout...

Il semble soudain, lui aussi, abattu par cette nouvelle. Mais c'est vrai qu'il a rapidement réagi, et le type qui veillait jusque-là sur Sacha est parti à la recherche de la vieille dame indigne.

— Bon, eh bien je crois que j'ai besoin d'un verre. Quelqu'un m'accompagne ou je bois toute seule ?

— Tu as quelque chose de costaud ? J'en ai aussi bien besoin. Je te jure que je n'étais pas au courant pour... ma tante. Je n'en reviens toujours pas. Elle ne peut pas être une Madame Claude en puissance ! Et comment a-t-elle pu te faire faire de telles choses ? Et puis, pourquoi n'as-tu pas réagi ? Tu me l'aurais dit tout de suite... je crois que j'aurais pu arrêter cela.

— Ah oui, c'est comme quand je vous disais que je n'avais pas tiré sur David. Vous m'avez crue ? Non ! Alors c'est la même chose à chaque fois. Mais là j'ai des preuves, et personne ne peut plus fermer les yeux.

— Tiens, la voilà qui arrive avec mon collègue. Voyons les explications qu'elle va nous fournir. Elle a intérêt à me dire la vérité...

Un brouhaha se fait entendre alors que le policier fait monter la vieille dame qui crie. Quand elle atterrit au milieu du salon, qu'elle aperçoit son neveu, Sacha, et surtout Fabrice, elle sent que les choses ne se déroulent pas exactement comme elle l'aurait souhaité.

— Alors, Jérémie ? Qu'est-ce que c'est que ces façons de venir me chercher comme une voleuse ?

— Stop, veux-tu ? Il n'y a pas de Jérémie ou quoi que ce soit qui tienne. Ici, c'est le flic qui te parle. Raconte-moi voir un peu... tes frasques. Tu voulais faire chanter Sacha, toi qui devais l'aider ? C'est écœurant ! Tu sais combien ça coûte, ce genre de plaisanterie ? Trois ou quatre ans de placard, et je t'assure qu'à ton âge tu vas mal les supporter.

— Je ne sais pas ce qu'ils t'ont raconté, mais c'est elle qui a voulu se faire un peu d'argent et je n'ai fait que lui faire profiter de mes connaissances... Enfin, je l'ai un peu recommandée à deux ou trois amis.

— Donc tu avoues bien être une maquerelle ; c'est comme ça que ça s'appelle ce que tu as fait, non ?

— Pas du tout : je voulais juste qu'elle n'ait pas de problèmes d'argent. Tu me connais bien ; je suis la sœur de ta mère, voyons.

— Donc si je t'entends bien, c'est Sacha qui raconte des conneries ? Elle me ment, et toi tu es blanche comme neige ?

— Je ne sais pas ce qu'elle t'a raconté, mais elle t'a embobiné. C'est une salope, cette femme ! Je te le dis, moi.

— Et bien sûr, elle s'est aussi prise en photo pour que ce type-là la fasse chanter ? C'est bien comme ça que cela vient de se passer, non ? Allez, dis-moi tout, nom de Dieu, et arrête de te foutre de ma gueule ! Cette photo, d'où sort-elle ? Tu peux m'en toucher deux mots ?

— Je ne sais pas, je ne suis pas au courant.

— Explique-moi comment elle est arrivée dans une enveloppe, dans la poche de ce mec, ce Fabrice, qui confirme la version de cette femme.

— Tu vois bien qu'ils sont de mèche tous les deux, qu'ils veulent me nuire...

— Ah oui ; et quels motifs auraient-ils de faire une chose pareille ? Si tu me mens encore une seule fois, c'est le commissariat et la garde-à-vue. Ça ne va pas faire un pli : tu vas te bouffer de la taule. Je ne vais pas te lâcher, parce que ce que tu as fait est... inadmissible. Regarde-la bien, cette femme. Tu la regardes dans les yeux et tu imagines les souffrances que tu lui as fait subir ? Elle, qui sortait déjà d'un bourbier pas possible, et toi tu en remets une couche ! Jamais je ne te le pardonnerai, tu peux me faire confiance.

— Mais enfin, Jérémie...

— Il n'y a plus de Jérémie ; juste un policier qui va défendre la justice. Tu vas vite saisir la différence. C'est fini le temps des rigolades : tu as fait des conneries, et je ne couvrirai rien. Sacha ne mérite pas ce que tu lui as fait subir. Maintenant, explique-moi voir un peu d'où sort cette caméra. Tu vois, là ? Il y a un numéro de série. Avec celui-ci, je vais trouver la boutique où vous avez acheté ce truc. Et ton homme de paille qui l'a posée, tu penses qu'il va te soutenir combien de temps avant de tout me balancer ?

Pour la première fois depuis son arrivée dans l'appartement de Sacha, une sorte de lueur de peur passe dans les yeux d'Adélaïde. Puis, aux coins de ses paupières, les larmes viennent rouler pour enfin couler sur ses joues. Elle regarde Sacha avec des sanglots qui troublent la jeune femme. Pathétique, la vieille dame indigne... Adélaïde avance vers elle, les bras tendus, faisant le geste de la saisir à bras le corps, mais souplement la femme se recule, évitant habilement de venir se coller contre cette poitrine qui s'approche. Ce simple mouvement désarçonne la femme aux cheveux argentés. Les pleurs redoublent d'intensité.

— Tu peux pleurer tout ton soûl, tantine ; il va falloir que tu me dises tout. Allez, raconte-moi comment cette mini-caméra est arrivée dans cette tringle à rideaux. D'où as-tu tiré cette photographie, et pourquoi voulais-tu faire du mal à Sacha ? Maintenant, je ne rigole plus : c'est trop grave pour que les choses en restent là. Ou tu discutes, tu me dis tout, et dans les détails, ou je t'embarque et tu découvriras la douceur d'une cellule. Tu as le choix : tout me dire ici et tout de suite, ou faire l'objet d'une ordonnance de placement en détention par le juge d'instruction.

— Oui... oui, je vais tout vous dire...

— C'est dans ton intérêt, je t'assure, tante Adélaïde. À ton âge, la prison, ce serait comme une condamnation à vie. Sacha peut t'en parler, elle vient d'y goûter ; mais elle était innocente, elle !

Elle pleure maintenant à chaudes larmes. Elle craque littéralement sous la pression et commence à raconter son histoire. Elle déballe tout : son passé de mère maquerelle, sa vie d'avant, quand elle était connue, puis cette nostalgie qui l'habite désormais. Elle raconte qu'elle a un instant – juste un moment – rêvé de recommencer, seulement avec Sacha, pour revivre un peu des souvenirs qui la hantent. Elle narre dans le détail cette manie d'espionner les gens, la complicité de son homme de main. Elle dit avoir suivi depuis son ordinateur tous les faits et gestes dans ces pièces minuscules qu'occupe la jeune femme.

Sans dire un mot, Sacha se sent toute pâle. Elle se dit que Jérémie va peut-être demander à voir tout ce que cette vieille salope a dû enregistrer, que ce qu'il va voir doit être... plus que croustillant. Mais c'est un autre raisonnement que poursuit pourtant le jeune homme.

— Ça veut dire que tu as des images du type qui se nomme, ou prétend se nommer Victor ? C'est toi qui l'as envoyé à Sacha ? Tu le connais d'où ? Et comment est-il entré en contact avec toi ?

— Un ami d'un ami me l'avait chaudement recommandé ; je ne pouvais pas savoir... que c'est un gangster.

— Je te demande si tu as des photos de ce type ; tu ne peux pas répondre à cette simple question par oui ou par non ? C'est si compliqué ?

— Oui, j'ai des images de lui, mais... il va me faire du mal si je vous les donne.

— Il fallait y penser avant ; jouer l'entremetteuse, c'est bien quand tout roule, mais faire chanter les gens ne t'attirera nulle indulgence. Je veux ces photos pour empêcher cet homme de nuire. Sans compter que si tu ne me les remets pas, je peux aussi te faire accuser de complicité de meurtre. À toi de voir.

— Je n'aurais jamais cru que mon propre neveu...

— Alors nous sommes à égalité. Ma propre tante qui est une ripou, je n'en reviens pas encore ! Allez, tu repars avec l'inspecteur qui est dehors et tu lui remets tous les films et ton ordinateur. Je veux tout visiter.

Jérémie appelle le flic qui fait le pied de grue au coin de la rue, et le gars repart avec Adélaïde menottée. Ils vont chercher tout ce que le jeune policier a demandé à la dame aux cheveux argentés. Dans son coin, Sacha ne dit toujours rien. Dès que les deux autres sont partis, elle lève les yeux vers le jeune homme qui, assis sur une chaise, baisse la tête.

— Je ne sais plus quoi te dire. Non mais, quelle salope ! Et dire que c'est vers elle que je t'ai envoyée... Elle t'a forcé à faire...

— Ça va, n'en rajoute pas. J'avais sans doute aussi besoin de m'envoyer en l'air, et comme ils m'ont grassement payée, je ne vais pas en faire un plat. Avec le premier, j'ai pris un immense plaisir, et puis avec le second aussi. Comme ça, tu sais tout. J'ai joui comme une folle, et ça m'a fait un bien fou.

— Dire que tu t'es refusée à moi... Je ne suis pas assez bien pour toi ?

— Tu ne vas pas m'en faire toute une histoire. Ce que j'ai fait de mon corps ne te regarde de toute manière pas, et puis ce qui est fait est fait. Et pour tout te dire, j'ai presque aimé me vendre. Et alors, ça dérange qui ou quoi ?

— Et en plus, il existe des images de cela... Je t'assure que je ne prendrai que la photo de ce Victor ; le reste, je vais le détruire de suite quand j'aurai tout sous la main.

— Tu fais comme tu veux, je m'en fiche. C'est toi, le flic. Moi, je ne veux que la paix. D'accord ? Et je ne coucherai jamais avec toi, de toute façon. Plus jamais avec un flic ou quelque chose qui y ressemble de près ou de loin, tu saisis cela ?

— Oui, je comprends : il vaut mieux faire la pute et se faire du fric en baisant... c'est mieux.

— Je te signale gentiment que c'est ta tante qui m'a conduite dans cette galère, alors il vaut mieux pour tout le monde oublier ça. À présent, tu fais comme bon te semble, je m'en contrebalance.

Quand le flic est revenu avec la vieille femme, Jérémie s'est empressé de fouiller dans les fichiers. Il a sorti un cliché de ce fameux Victor et l'a immédiatement expédié par le biais du deuxième flic à son bureau pour identification. Au bout de deux heures, il avait le nom de famille de l'individu et envoyait une patrouille pour arrêter le suspect à son domicile. Adélaïde, quant à elle, signait une déposition reconnaissant son rôle dans cette sordide histoire. Jérémie, lui, regardait cette femme si belle, désirable au possible. Il imaginait aisément ces deux mecs qui avaient joué avec elle.

Une sorte de pointe de jalousie venait marquer de son empreinte le jeune flic, et il maudissait cette femme qu'était sa tante d'avoir réduit à néant tous ses espoirs. Sans illusions, il quitta le commissariat, avec quand même le cœur un peu plus léger, sensation due sans doute au fait qu'il avait fait son devoir, et que malgré tout il pouvait dormir sans scrupules. Et puis le temps fait son œuvre et apaise les tensions ; il referme un peu les blessures, et les souvenirs sommeillent, même s'ils n'apportent jamais vraiment l'oubli.

⋆

Sacha a repris une vie somme toute normale. Enfin, si cela peut exister. Elle a été convoquée à plusieurs reprises au cours des six derniers mois par une femme qui a remplacé le juge d'instruction du début de l'enquête. Cette femme d'une cinquantaine d'années s'est excusée au nom de la justice, comme si de simples regrets pouvaient effacer les heures de pénitence infligées par la prison. Puis elle a dû assister aussi au passage des trois accusés aux Assises. Elle a entendu des choses horribles sur son mari, d'autres moins violentes sur David. À l'énoncé du verdict, elle a regardé bien dans les yeux ces gaillards, ceux-là qui lui avaient tous volé une partie de sa vie.

Adélaïde a écopé d'une peine de principe, son rôle dans la mort du policier infiltré n'ayant pas clairement été établi. Sacha a vu dans les yeux de la vieille femme une lueur de peur, mais elle savait aussi combien une cellule pouvait vous détruire ; alors elle comprenait cette crainte. Maître Pierrick, lui, est resté fidèle jusqu'au bout. Il l'a soutenue dans cette affaire et Sacha a touché un peu d'argent censé la défrayer des jours de taule effectués pour rien. Elle a appris aussi que Jérémie avait démissionné de son travail. Alors ce matin-là, quand le téléphone sonne, que cette voix au bout du fil lui rappelle quelque chose, elle ne raccroche pas.

— Allô, Sacha ?

— Oui, c'est bien moi.

— Tu ne voulais plus de flics dans ta vie. Je ne suis plus rien de tout cela. Puis-je t'inviter au restaurant pour dîner ?

— Euh... pourquoi pas, puisque tu n'es plus... Oui, je veux bien.

— Ce soir, ça t'irait ? À moins que tu n'aies quelqu'un dans ta vie depuis...

— C'est bon, je t'attends ce soir. Vingt heures, ça ira pour toi ? Tu passes me prendre à mon appartement ?

— Parfait. Alors à tout à l'heure !

La salle de bain voit une Sacha souriante qui passe un temps fou à se faire belle. Elle se fait plaisir à pomponner ce corps superbe qui est resté au repos depuis les événements de l'arrestation des coupables. Une petite idée lui trotte dans la tête. Elle se rouvre à la vie, à des envies qui ne lui étaient plus venues depuis bien longtemps. Elle sent en elle une sorte d'effervescence, une impatience grandissante à l'approche de l'heure du rendez-vous. Quand elle parcourt les quelques mètres qui vont de son entrée à la berline sombre qui est garée devant chez elle, c'est une autre femme que voit arriver Jérémie.

Bon sang, cette femme-là est à couper le souffle ! Une jupe sage qui vient mourir sur le genou, un corsage rouge qui fait ressortir la proéminence des seins, et déjà l'homme a une envie un peu particulière. Elle est encore plus jolie que dans ses souvenirs. C'est un appel au plaisir, un appel aux sens, une beauté pareille ; ça lui remue tous les sangs. Alors quand elle ouvre la portière du véhicule et que son parfum vient frapper les narines du jeune homme, il sait pourquoi il a attendu autant celle-là. Il se sent humble et petit face à cette géante brune qui pose son adorable derrière sur le siège de sa voiture.

— Bonsoir, Jérémie. Ça fait si longtemps que nous ne nous étions pas revus...

— Oui, bonsoir. Je vois que tu es encore plus femme que dans mes souvenirs. Bon Dieu, que tu restes... femme !

— Encore une chance ; si j'étais devenue un homme, m'inviterais-tu encore au restaurant ?

Un large sourire entraîne ces deux-là dans la frénésie de cette sortie nocturne. Il est heureux de la revoir, elle se sent bien en sa compagnie. Alors elle laisse faire.

— Où m'emmènes-tu ? Quel genre de restaurant as-tu choisi ?

— Laisse-moi faire. Laisse-toi guider et fais-moi confiance. On dirait que tu vas beaucoup mieux.

— J'ai un peu oublié toute cette crasse. Toute cette sordide affaire s'éloigne enfin de moi. Mais parle-moi de toi. Il paraît que tu n'es plus policier ?

— Non. Suite au comportement de ma tante, je n'ai pas eu envie de continuer. J'ai toujours pensé qu'elle m'avait sali par ces saloperies. Ma mère m'en a un peu voulu de l'avoir fait accuser, mais bon, elle le méritait.

— On ne parle plus de cela, tu veux ? J'ai envie de revivre, et cette soirée pourrait m'y aider.

— Oui, bien loin de moi l'idée de faire ressurgir les fantômes du passé. Allons vers l'avenir, tu veux bien ?

— Oui ! Je veux juste savoir ce que tu fais comme métier maintenant.

— Disons que j'ai repris mon ancienne passion et que le bois m'a toujours attiré ; alors je fabrique des instruments de musique, comme mon père avant moi. J'avais sous la main tout ce dont j'avais besoin pour recommencer une nouvelle vie. Je me suis simplement servi.

— C'est beau ça, créer des choses qui donnent du bonheur aux autres autour de soi...

Sacha plonge son regard bleu dans celui plus sombre de l'homme qui lui fait face à cette table. Le cadre est déjà, à lui seul, un régal. La carte apportée par une serveuse zélée fait miroiter des plats aux noms enchanteurs. Ceux-ci évoquent aux papilles des deux jeunes gens de bien curieuses sensations exotiques aux couleurs safranées,

un plaisir rien que d'imaginer les mets qui constituent le meilleur de ce menu. Choix cornélien que celui de commander, tant tout donne envie. La jeune femme reste sur un lit de fruits de mer servis en cassolette ; lui, plus terre-à-terre, tente un foie gras d'oie.

Devant les assiettes alléchantes, ils restent muets de satisfaction. Puis chacun, dans un registre différent, déguste enfin ces choses divines qui ravissent les yeux, le palais, et pour finir calment les appétits. Mais les retrouvailles après un si long moment sont aussi parfois un peu compliquées. Puis certains souvenirs ressurgissent, douloureux ; eux aussi divergent selon qu'ils arrivent à Sacha ou à Jérémie.

— Je tiens encore à m'excuser pour ce que t'a fait ma tante ; je n'aurais jamais pu imaginer une chose pareille.

— Laisse, veux-tu ? C'est du passé ; je ne lui en veux pas vraiment. Comment va-t-elle, Adélaïde ? Tu sais, c'est à moi que je fais des reproches. Dans la vie, on a tous le choix et la possibilité de refuser ceci ou cela ; je n'ai pas su. Et je dois aussi t'avouer que j'en ai retiré un certain plaisir. Faire ce genre de... enfin, tu vois, ça m'a troublée plus que je ne l'aurais cru, et parfois j'ai la nostalgie de mains sur mon corps, de bouches sur ma peau. Je n'ai jamais pensé à l'argent avant de faire l'amour avec ces hommes que ta tante me trouvait. C'était seulement une manière de me donner du plaisir dans un environnement plutôt trouble, et je dois dire que j'ai presque aimé me rouler dans cette fange. Après coup, les remords, les regrets sont venus ; mais sur l'instant, j'ai apprécié ces mecs qui, finalement, ont été plus que délicats envers moi.

— Et comment surmontes-tu l'absence de ton mari ?

— Le temps estompe les pires douleurs. Il est bien sûr des jours ou de nuits pendant lesquels je trouve un grand vide à mon existence, mais jamais les instants heureux ne seront vraiment effacés. Je ne veux garder que ceux-là. Je n'ai pas cherché à faire de rencontres. Pas d'homme pour me lover contre lui, pas de mec dans mon lit pour calmer ma faim de sexe, parce que parfois j'en ai vraiment

envie. Mais je sais aussi me montrer patiente ; je sais bien qu'un jour un prince charmant viendra.

— Je... je ne pourrais pas être celui-là ? Pour un soir, pour un jour, pour une vie, pour une éternité ?

— Je ne crois pas, Jérémie. Nous avons toi et moi croisé trop de mauvaises choses pour que je sois en mesure de te donner ce que tu attends de moi. Je ne suis pas capable d'aimer l'homme qui a connu les pires instants de la tourmente qui a soufflé si violemment sur moi.

— Je comprends, mais je ne veux pas perdre l'espoir de te sentir un jour contre moi, près de moi. Je t'ai aimée au premier regard.

— Je t'ai haï au premier regard, moi, et c'est pour cela que je ne pourrai jamais aller plus avant avec toi.

— Je perds mon âme, alors, à attendre quelque chose d'inaccessible ?

— Oui. Ne persiste pas dans cette espérance que je ne comblerai jamais ; je ne peux pas. Tu fais partie de mon histoire. Pas de la plus belle ; celle des jours malheureux, et ceci ferme la porte à mes sentiments, pour toujours.

— Au moins j'aurai essayé. Je ne sais plus quoi faire, Sacha ; tu hantes mes jours et mes nuits. Je suis malheureux sans toi.

— Je ne peux rien pour toi, sauf te conseiller de te trouver une gentille femme, de lui faire de beaux enfants et de m'oublier.

— Comment peux-tu imaginer un seul instant que l'on puisse oublier le soleil ? C'est impossible, je n'y arriverai pas.

— Le mien s'est éteint avec David, et ce n'est pas toi qui le rallumeras. Je ne veux pas te donner de faux espoirs. Finissons vite notre dîner et ramène-moi à la maison, d'accord ?

— Je n'ai pas vraiment le choix. Si ?

La jeune femme n'a pas répondu à cette question. La tête baissée, elle achève son dessert. Jérémie fait la même chose de son côté. Le coup de massue assené par Sacha semble l'avoir anéanti. Il a mal, mais ne dit plus rien. Après avoir réglé l'addition, ils reprennent

le chemin de l'appartement de son invitée. Devant sa porte, elle le quitte d'un au-revoir qui sonne comme un adieu, comme le glas de cet amour qu'il lui voue. Il voit ainsi s'éloigner la silhouette aux courbes harmonieuses de cette femme dont il n'a fait qu'effleurer l'existence. C'est dur de se dire qu'on était au mauvais moment, au mauvais endroit.

Elle est entrée sans se retourner, n'ignorant pas qu'elle déchire cet homme qui attendait tellement de cette soirée, d'elle aussi sans doute. Mais elle ne peut rien contre l'aversion de tout ce qui se rapporte à son affaire, à son histoire, à ces trop longs mois d'agonie. Dans son petit trois-pièces, elle se fait un café, réfléchit longuement. Puis soudain, d'une main tremblante, elle compose un numéro sur son téléphone portable.

— Allô, bonsoir. C'est Sacha. Vous allez bien ?

— Oui, j'ai reconnu ta voix. Tu m'as pardonnée ? Tu as besoin de quelque chose ?

— J'ai... envie de... enfin, votre carnet d'adresses me serait utile, juste envie d'une relation rapide, à vous de me dire si... Pouvez-vous me trouver cela ?

— Et pour quand voudrais-tu... ?

— Ben, ce n'est pas possible pour maintenant ?

— Écoute, je ne sais pas si je peux, si je dois... après tout ce qui s'est passé.

— C'est moi qui vous le demande, j'ai envie de... de me faire plaisir, et c'est si simple comme cela. Pas de compte à rendre demain à personne ; juste un peu de bonheur à l'état pur, en quelque sorte. Vous me devez bien cela, non ?

— Et tu aimerais quoi ? Homme, femme, couple ?

— Ce que vous me trouverez, tout fera l'affaire. Mais ce soir, sinon je n'aurai plus jamais le courage de vous le redemander.

— Bon, je vois ce que je peux faire et je te rappelle d'ici une demi-heure. C'est d'accord ?

— Oui, j'attends votre appel. Merci.

Dans son oreille, le bip qui marque la fermeture de la ligne reste accroché longtemps après qu'elle a reposé l'appareil. Comment a-t-elle osé appeler Adélaïde ? Mon Dieu, elle est devenue folle ou quoi ? Mais non, pas du tout : la peur de s'engager dans une relation sérieuse avec Jérémie l'a remuée plus qu'elle ne voudrait le dire. Elle se sent l'envie de... faire l'amour. Mais elle refuse encore une attache quelconque avec qui que ce soit, et c'est vrai que pour contenter son corps, le mieux est de faire appel à la femme aux cheveux d'argent. Quand la vieille dame rappelle dix minutes plus tard, elle est toujours aussi fébrile.

— C'est fait Sacha ; je t'envoie une gentille dame de cinquante ans. Elle avait, elle aussi, envie d'oublier un peu de son cafard ce soir et elle sera chez toi dans dix-quinze minutes. Ce n'est pas trop rapide pour toi ?

— Non, non merci, ça ira bien. Et elle s'appelle comment ?

— Disons qu'elle veut rester discrète, alors prénomme-la Astrid. Voilà, et merci de ne plus me tenir rigueur de ce qui s'est passé.

— Merci, Adélaïde, et bonne fin de nuit à vous. On se rappellera un de ces jours.

— Oui, si tu veux. Bonne soirée à toutes les deux.

⋆

La femme qui vient d'entrer dans la chambre de Sacha n'a rien à voir avec les canons de la beauté tels que la mode les conçoit aujourd'hui. Elle est assez petite, à peine un mètre soixante. Elle a des formes plutôt généreuses, rondelettes même. Son visage aux taches de rousseur est surmonté d'une chevelure d'un roux flamboyant. Une femme qui, sans doute, dans la rue ne doit pas passer inaperçue. Mais ce qui frappe le plus chez elle, c'est son sourire. Celui-là reste accroché à ses lèvres comme si sa bouche avait été faite ainsi, seulement pour rire.

— Bonjour ! Vous êtes Astrid si j'ai bien saisi votre prénom.

— Oui ; disons que celui-là me plaît, alors autant en choisir un qui fait plaisir, ne croyez-vous pas ?

— Bien sûr. Je ne veux pas être trop curieuse.

— Oh, je n'ai rien à cacher. Je suis chef d'entreprise, et comme je suis lesbienne, je ne veux pas m'encombrer d'une compagne, que je n'ai pas le temps de chercher non plus. Je trouve bien plus pratique de faire appel à... enfin, vous me comprenez.

— Euh, non, pas vraiment. Et je ne suis pas non plus... Je fais cela pour mon plaisir, et surtout par envie ce soir.

— Merci. C'est toujours plus sympathique quand on est attendue et que l'on se plaît.

— Disons que vous avez un petit quelque chose d'attachant. Votre sourire est plus que touchant.

— Je suis née avec une bouche qui me fait toujours sourire. Mais j'adore aussi votre style, et j'aurais aimé être grande et longiligne comme vous. Mais bon, rien que de regarder une tablette chocolat, je prends un kilo. Alors j'ai oublié depuis longtemps tous ces régimes qui ne mènent à rien ; et puis un petit bourrelet ici ou là, les femmes trouvent ça plutôt... bienveillant.

— Bien. Je n'ai pas tellement d'expérience... dans le domaine qui vous amène chez moi ce soir, et encore moins avec une femme.

— Je pense que la première chose est de régler la question financière immédiatement, de façon à ce que nous soyons vous et moi totalement libérées de ce genre de poids que peut représenter cette transaction.

En disant cela, la rousse, qui doit avoir une cinquantaine d'années, sort de son sac une liasse de billets et la dépose sur la table du salon. Elle a pris place dans le canapé moelleux de velours rouge et sa robe s'étale en corolle sombre autour de ses cuisses. Sacha, au milieu de la pièce, semble bien empruntée face à cette femme qui a des yeux partout, qui suit ses courbes, évaluant sa silhouette comme elle le ferait d'un objet. Déplaisante, cette situation où elle se trouve ravalée au rang de chose que la rousse s'est offerte.

— Vous... vous voulez que l'on prenne un verre, juste pour faire connaissance ? J'ai quelques alcools, du café si vous en avez envie. Du jus de fruit aussi.

— Tu ne trouves pas que se tutoyer serait une bonne avancée pour toutes les deux ?

— Oh oui, naturellement. Alors ? Tu veux un verre ou non ?

— Pourquoi pas ? Un whisky, si tu en prends un pour m'accompagner.

— D'accord.

Sacha sert les deux verres, y ajoute quelques glaçons, toujours sous les regards de cette Astrid qui ne se gêne pas pour la déshabiller d'une manière plus que salace. Mais après tout, avec ce qu'elle a déposé sur la table, elle peut se permettre cette privauté. En se retournant pour s'asseoir sur le fauteuil qui fait face au canapé, l'autre, d'un mot, lui intime l'ordre de ne pas s'asseoir.

— Attends !

— Oui ?

— J'aimerais en voir un peu plus de toi. Tu peux retirer ton corsage, là, maintenant ?

— Euh... oui, bien sûr.

Lentement, d'une main qui tremble, elle dégrafe le premier bouton qui tient fermé son corsage. Puis elle ouvre un à un tous les autres et son soutien-gorge pigeonnant apparaît, d'un rouge sang, aux yeux de la « cliente » qui n'en perdent pas une miette. Ensuite, c'est au tour des manches d'être aussi retirées. Le vêtement descend maintenant très doucement sur les épaules de Sacha. Sur le sofa, Astrid a porté ses mains sur le bas de sa robe et a tiré vers le haut de ses cuisses l'étoffe noire. Des bas, style *Dim-up*, éclosent à la vue de la brune qui continue son savant déshabillage.

De deux doigts passés dans le dos, entre le pouce et l'index elle s'est mis en devoir de faire céder l'attache qui retient les deux balconnets sur les pommes d'amour encore invisibles. Lorsque l'élastique sollicité libère les deux masses qui ne tombent pas, l'autre sur son

siège a glissé sa main sur la fourche que rien ne masque. Ce que devine plus que ne le voit Sacha, c'est une toison aussi rousse que la chevelure de son invitée. Entre les doigts qui fourragent dans le feu de cette touffe se montre par intermittence une longue faille aux lèvres soudées. Sacha se sent toute chose en suivant les gestes câlins de cette main qui s'affole de plus en plus sur cette chatte aux couleurs invraisemblables.

Alors sans trop chercher à comprendre, la femme debout s'attaque de suite au zip qui tient la ceinture de sa jupe. Astrid ne quitte pas des yeux cette silhouette qui est de plus en plus dénudée. Quand la jupe, par les lois de la pesanteur, glisse le long des longues jambes de la brune, les yeux verts de la petite boule sur son canapé semblent sortir des orbites. Un minuscule triangle rouge sang, assorti au cache-néné, reste pour un temps sur cet entrecuisse qui fait rêver.

— Attends ! Ne l'enlève pas ! Pas tout de suite. Je veux le retirer moi-même.

La voix est curieusement rauque, éraillée, comme si l'émotion la gagnait.

— Approche-toi. Viens ici, près de moi. Bon sang, ce que tu es bien foutue ! Comme j'aurais aimé te ressembler...

Sacha obéit à ce miaulement, à cet ordre qui n'en est pas vraiment un. La voici tout près de cette Astrid qui joue encore avec ses longs poils, les enroulant entre ses doigts fins. Elle est contre l'assise du canapé, ses genoux en appui sur une des cuisses de la femme assise. Celle-ci se penche un peu en avant. Sa tête avance vers le ventre de Sacha, puis sa bouche pose un bisou sur le nombril de la brune. Sa langue glisse vers ce morceau d'étoffe qui couvre encore le bas du corps. Tranquillement, simplement, les lèvres au rouge brillant se confondent avec celui de la culotte. Ensuite, ce sont les dents qui viennent serrer la dentelle de ce slip qui masque si bien la féminité de Sacha.

L'élastique coincé entre les quenottes, la tête fait un mouvement vers le bas. Les dents entraînent avec elles le triangle qui, de plus

en plus, dévoile une minuscule pincée de poils d'un brun sombre, presque noir. La bouche abandonne son fardeau au niveau des genoux et remonte sans plus de difficultés vers cette cible qu'elle vient frôler. Une langue gourmande part déposer une fine couche de salive tout au long de ce sexe qui respire au niveau de la figure d'Astrid.

— Hmm... que tu sens bon ! J'aime ton odeur de femelle. J'adore ta chatte, ma chérie. Je vais me régaler avec ce ventre plat et ces nichons haut perchés. Tu es faite pour le sexe, toi ! J'imagine le succès que tu dois avoir auprès des mâles. Oh, bon sang, que je vais me faire plaisir ! On ne rencontre pas souvent des femmes dans ton genre. Un peu sophistiquée et putain en même temps. Quel délicieux mélange de bourgeoise et de pute ! Laisse-moi profiter des avantages que l'argent m'apporte de temps à autre.

Sacha accuse le coup mais se tait. Elle laisse l'autre la humer, la sentir, la découvrir en quelque sorte. Elle n'est cependant nullement indifférente aux assauts de la femelle qui continue à grands coups de langue d'entrouvrir sa fente qui commence à s'éveiller aux caresses si bien données. La seule preuve tangible de cet appel des sens, c'est ce fourmillement qui se fait plus insistant, là, au creux de ses reins. Alors elle enlace de ses longs bras la tête de la rousse pour plaquer totalement la bouche qui la mange contre son sexe. Elle soupire, et ses mains se mettent à cajoler ces cheveux étranges. Ils sont pourtant extrêmement fins, doux et électriques à la fois. Debout, face à cette autre qui lui lèche sans discontinuer le minou, un instant elle songe que la position de la caboche de son amante ne doit rien avoir de confortable.

Sans vraiment s'en rendre compte, Sacha écarte ses cuisses pour que la limace baveuse s'introduise encore plus profondément en elle. Elle soupire déjà. Elle tremble de plus en plus alors que ses mains persistent à explorer le cuir chevelu de cette forêt en feu. La petite femme lâche soudain son festin et se redresse et soupirant. D'un revers du bras, elle essuie ses babines sur la manche de son corsage, puis sa voix, comme implorante, éclate dans la pièce :

— Oh, déshabille-moi... Tu veux bien me dégrafer ma robe ? J'ai vraiment envie de toi. Bon sang, ce que tu me donnes chaud ! Tu es une jolie cochonne...

Sacha fait bien entendu ce qu'Astrid lui demande. D'un geste souple, elle trouve dans le dos de la rousse la longue fermeture Éclair qui retient le sari. Elle écarte les emmanchures des épaules, et la fine pelure rejoint les frusques qui jonchent le sol du salon. Il n'y a pas de soutien aux seins de la femme, pas plus que de culotte. Bien sûr, elle est un peu plus courte sur jambes, plus trapue que sa maîtresse potentielle. Quelques rondeurs harmonieuses se font plus visibles, mais rien de choquant. Elle est belle dans cette nudité intégrale rendue encore plus éclatante par la tache très visible d'une toison flamboyante très fournie.

Les doigts qui s'égarent encore sur le corps de la brune trouvent un port, une escale en cette poitrine bien ferme sur laquelle ils s'attardent plus que de raison. Ils ne cessent de tortiller ces pointes sombres, ces fraises qui se gonflent d'impatientes envies. Les gestes de cette Astrid n'ont rien de masculin. Ils ne sont faits que de douceur, que de tendresse. Elle connaît assurément le corps des femmes ; elle sait en tirer la plus belle des musiques. Sous ces attouchements particulièrement bien amenés, Sacha se tortille comme un ver. Son ventre se creuse sous l'effet de ces étirements mammaires si précis, si agréables, que ses gémissements se font entendre. Elle se laisse bercer pas des caresses terriblement bien faites, sensuelles et extraordinairement... féminines.

De ses lèvres fusent des cris, des cris d'amour. La rousse ne se préoccupe pas des soubresauts de sa compagne du moment. Elle continue sur sa lancée, cherchant toujours plus loin le plaisir de ce corps qui gigote dans tous les sens. Puis la bouche de la femme remplace les mains. Elle aspire les pointes qui sont de plus en plus gonflées, de plus en plus sensibles aussi. Ce ne sont plus des gémissements qui emplissent la pièce, mais bien de véritables cris. À chaque succion, Sacha projette son ventre en avant, ne rencontrant

que du vide la plupart du temps, se cognant contre une cuisse, un genou, une jambe parfois.

Les yeux clos, sous l'influence de toutes ces sensations incroyables qui la submergent, la brune ne fait que subir. Elle ne rend pas du tout ces câlins qui lui sont donnés par une rousse totalement absorbée par ce qu'elle touche. Ce n'est que quand les mains aux doigts agiles trouvent la longue plage entre les seins et le nombril qu'elle cesse enfin de gesticuler comme un pantin désarticulé. Elle n'est plus qu'attente. Elle espère que ces petits mutins qui s'aventurent sur elle ne vont pas être trop longs à venir la délivrer. Entre ses cuisses, c'est un déferlement d'indescriptibles crispations qui vont et reviennent en spasmes de longueurs inégales.

Des crampes horriblement bonnes, qui lui donnent la chair de poule, une extase sans nom, impossible à définir et encore plus difficile à décrire... Finalement, mieux vaut la vivre. Et c'est ce que fait Sacha avec de larges soupirs et des feulements de tigresse enragée. Une horrible extase qui pointe son nez à l'horizon d'un canapé où se vautrent deux bacchantes entremêlées dans des jeux de mains, de langues qui changent sans cesse. À force de contorsions multiples, la rousse se trouve tête-bêche sur sa maîtresse. Malgré la différence de taille, Sacha parvient à glisser sa bouche entre ses cuisses épaisses qui lui chevauchent le visage.

Le buisson ardent s'entrouvre, s'écarte pour laisser place à une ligne bien ourlée, à deux lèvres humides. La langue de la brune prend possession de l'antre de feu, goûtant aux sucs acidulés d'une chatte odorante. Enivrée par le parfum si particulier de la rousse, elle enfonce sa langue dans cette minette qui se frotte sans vergogne à la bouche qui la parcourt. Astrid ne se retient plus non plus. Les longs sifflements de sa poitrine sont autant de montées de désir dans le crâne de Sacha. Les deux femmes en oublient toute retenue ; elles se touchent, se caressent avec une intensité délirante. L'une perd de vue le fait qu'elle est aussi payée pour donner du plaisir.

Elles roulent sur le côté sans se soucier de la chute inévitable qui les entraîne sur le tapis. Dans la furie de cette mêlée, la table de salon est repoussée sans ménagement. La folie de ces deux-là devient source de plaisir, et elles ne sont pas loin de jouir quand enfin elles enfoncent l'une et l'autre leurs doigts dans le sexe de l'autre. Les corps sont moites, les cheveux luisants de sueur. Mais quel pied pour les deux amazones qui n'en finissent plus de se tripoter, de se faire du bien !

Laquelle a un orgasme la première ? Aucune importance, sans doute. L'ivresse de l'une entraîne forcément celle de l'autre, et les deux partenaires s'envolent presque au même instant dans de longs frémissements qui indiquent à quel point elles se font plaisir. Les bras en croix sur la laine de la carpette, elles frissonnent encore de longs instants avant que lentement elles ne sortent de cette torpeur étrange qui les a gagnées.

— J'ai soif. Pas toi ?

— Nous n'avons même pas fini nos whiskies ; tu veux ton verre ?

— Tu n'aurais pas plutôt de l'eau ? L'alcool après ça, ne me dit rien. Tu es vraiment faite pour l'amour, ma belle ; j'ai adoré ! Il y a bien longtemps que personne ne m'avait fait jouir de la sorte : je suis partie au moins deux fois en quelques minutes. Quelle belle salope tu fais ! Merci, Sacha ; ton corps m'a rassasiée.

Elles boivent avidement tandis que des coulées de sueur ravinent les visages. La rousse est là, assise nue au sol alors que la brune, à genoux près d'elle, tente de démêler une mèche de ses cheveux qui lui tombe sans arrêt sur le font. La pièce s'est entièrement remplie d'une odeur de sexe, forte, violente, qui accroche les narines de deux femelles. Repues, elles se reposent gentiment pour reprendre leurs esprits. Quand les yeux de Sacha croisent ceux d'Astrid, elle trouve comme une flamme qui danse au fond des pupilles vertes de la rousse.

— Je te jure que depuis bien longtemps je n'ai pas eu autant de plaisir ; tu es une amante extraordinaire ! Tu te donnes autant avec

les hommes ? Si ma question te semble indiscrète, tu n'es pas forcée d'y répondre : c'est maladif chez moi. J'aime savoir.

— Non, je peux te le dire. Je n'ai pas eu beaucoup d'aventures dans ma vie, et j'aime aussi faire l'amour avec les mâles. Je n'avais presque jamais vraiment fait l'amour avec une femme ; mes seules expériences ont eu lieu dans un endroit très fermé, pour ne pas dire spécial. Alors ça ne compte pas vraiment. Tu es une grande première pour moi. J'avais un grand besoin de m'envoyer en l'air ce soir, et cette découverte d'un corps si semblable au mien...

— Si semblable au tien ? Tu veux rire, là ! Tu me donnes ta silhouette ? Je file en courant, et jamais je ne te la rends. Tu es... mignonne, belle à croquer. On échange quand tu veux ton corps contre le mien, je suis partante. Et quel tempérament ! Un vrai bonheur que de faire l'amour avec toi. J'espère seulement que je pourrai revenir de temps à autre.

— Pour moi aussi ça a été un grand, un formidable moment, une révélation. J'ai littéralement adoré ce que tu m'as fait. Ma porte te sera toujours grande ouverte.

— Merci ; c'est gentil de savoir que l'on est appréciée. Tu peux compter sur moi pour... te gougnotter encore, et je hais déjà les mecs qui vont... te passer dessus.

— Comme tu y vas... Il n'y en a pas eu tant que cela, et je ne sais pas si d'autres me feront – comment tu dis ? – si d'autres me passeront dessus.

— Avec un cul comme le tien, je suis certaine que tu ne seras pas libre bien longtemps. Je me suis toujours demandé où Adélaïde allait chercher ses filles ; mais là, je dois avouer qu'elle a fait fort en te dénichant je ne sais où.

Sacha laisse éclater un rire de gorge, signe qu'elle est de nouveau sur la défensive. Dès que le nom d'Adélaïde est revenu sur le tapis, cette espèce de crainte enfouie en elle ressurgit sans explication.

— Je ne travaille pas pour cette femme. Elle aurait bien aimé que cela arrive, et elle a tout fait pour y parvenir. Mais je crois que

je tiens trop à ma liberté pour lui permettre de s'immiscer dans ma vie. J'avais juste une envie de... Enfin, j'avais l'âme à aller draguer ce soir, et elle a un carnet d'adresses assez conséquent. Voilà pourquoi tu as atterri chez moi. Mais elle n'est pas ma patronne.

— Ne te justifie pas. Nous avons toutes nos petits travers ; les miens, c'est de ne pas vouloir m'accrocher à une compagne. Trop peur, comme toi, d'être moins libre. Tu comprends cela sans doute aussi. Je fais appel à cette femme pour... l'hygiène. Je dois dire que ses adresses, c'est vrai, sont toujours excellentes. J'en ai encore une preuve magnifique ce soir. J'ai eu le gratin, le luxe des rencontres avec toi, ma belle. Tu es le « nec le plus ultra » ! Je crois aussi qu'il ne faut pas trop que je m'attarde ; j'aurais trop peur de m'amouracher de toi.

— Ne dis pas de bêtises... J'ai aussi adoré faire l'amour avec toi, et je recommencerai toujours avec le même plaisir. Reviens quand tu veux, Astrid. Je t'ouvrirai mes bras... et mes cuisses aussi.

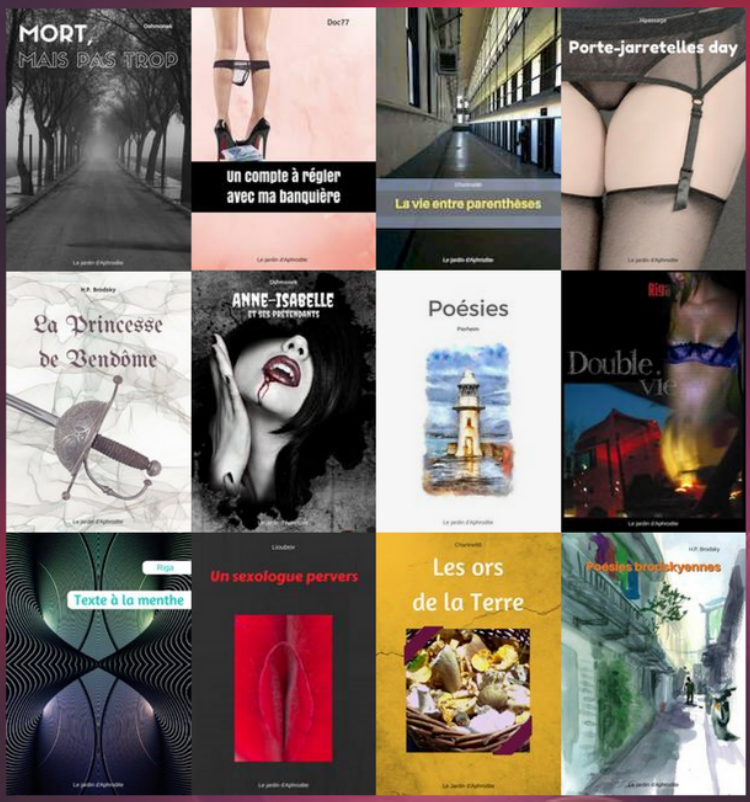
À cette boutade, les deux femmes éclatent d'un rire qui résonne dans toute la pièce. C'est comme si elles évacuaient toutes les tensions qui se formaient entre elles. Elles se serrent soudain l'une contre l'autre, et instinctivement leurs corps se pressent, se retrouvent avec un même bonheur. La bouche de la rousse, sans complexe, vient s'ancrer à celle de la brune, et toutes deux s'embrassent comme si elles étaient amoureuses. Les langues qui se lient, se nouent et se dénouent... Les langues se reconnaissent, s'apprécient, et reviennent se lécher dans un palot qui les fait frissonner. Elles ne se quittent que pour mieux se retrouver, et ne se délaissent que pour permettre aux deux femmes de reprendre un peu d'air.

Au départ de la rousse, Sacha se douche lentement. Elle repense à tout cela, se dit que sa vie est là, devant elle, qu'elle ne pourra sans doute plus jamais aimer comme elle a aimé son mari. Mais la vie continue, avec d'autres joies. Les peines s'estomperont bien un jour ; alors il ne lui reste plus qu'à marcher vers demain. Et puis

il restera toujours les bonnes adresses d'Adélaïde pour calmer ses faims... toutes ses fringales !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite